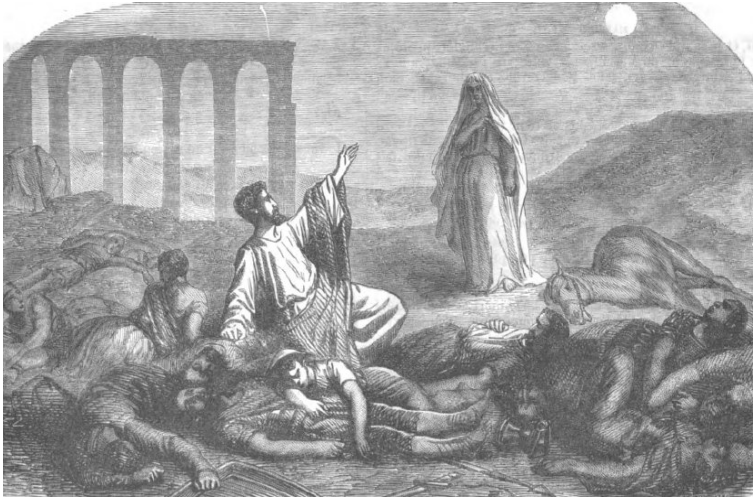


CATILINA
(1848)



ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Auguste Maquet

Catilina
drame en cinq actes, en sept tableaux,
dont un prologue

Théâtre-Historique. – 14 octobre 1848.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-924529-03-4

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

La maison de Marcius Salvénus. – L'atrium, ouvert sur l'impluvium. Devant la porte, un lit funéraire ; aux quatre coins, quatre esclaves : l'un Gaulois, l'autre Africain, le troisième Mède et le quatrième Grec. Sur le lit, Marcius couché : costume de tribun des soldats, soixante ans, barbe blanche, couronne de laurier sur la tête, branche de laurier à la main. En avant du lit, l'eau lustrale dans une urne d'argent, avec un rameau de cyprès trempant dans l'eau. À droite, à l'entrée de la porte, une fontaine ; à gauche, l'autel des dieux, sur lequel brûlent des parfums.

Scène première

Niphé, Marcius Népos, Aufénus, amis, esclaves.

Les amis du mort entrent lentement
et se rangent aux deux côtés du lit. Ils se saluent.

NIPHÉ

Entrez, seigneurs ; quoique ce soit aujourd'hui la mort qui veille à la porte, la porte vous est ouverte. Soyez les bienvenus.

AUFÉNIUS

Bonjour, cher Marcius Népos. Quelle douleur pour moi qui viens justement de Marseille pour assister au deuil de votre famille !

MARCIUS NÉPOS

Vous arrivez ?

AUFÉNIUS

Ce matin, et j'accours, comme vous voyez. (Le prenant à part, et lui montrant Niphé.) Quelle est cette femme qui fait les honneurs de la maison ?

MARCIUS NÉPOS

C'est Niphé, une esclave thessalienne, que mon frère a affranchie voilà déjà quinze ans. Mon frère l'aima beaucoup quand elle était jeune, elle aimait beaucoup mon frère quand il devint vieux. C'est une assez bonne créature pour une sorcière.

AUFÉBUS

Elle est sorcière ?

MARCUS NÉPOS

Oui, puisqu'elle est Thessalienne... Ce sont même ses philtres et ses breuvages qui ont soutenu mon frère pendant ses trois dernières années. Le pauvre Marcus, vous le savez, était un corps usé par les blessures et par la fatigue.

AUFÉBUS

Alors, elle a rendu de grands services à votre frère, et, par conséquent, à vous ?

MARCUS NÉPOS

Oui, et je saurai ce que ses services me coûtent lorsqu'on ouvrira le testament de Marcus. (À différents personnages nouveaux.) Salut, seigneurs, salut. Rangez-vous au chevet de mon frère.

AUFÉBUS

Ne savez-vous point à quoi vous en tenir d'avance ? Sans être un des sept banquiers que l'on appelle les sept tyrans de Rome, Marcus était riche, riche de son patrimoine, riche du butin fait dans ses campagnes avec Sylla.

MARCUS NÉPOS

Oui, vous avez raison, Marcus était riche, riche à deux cents talents cinq à six millions de sesterces ; j'en répondrais.

AUFÉBUS

Eh bien, tout cela vous reviendra, puisque son fils est mort, et que sa fille est vestale.

MARCUS NÉPOS

Cela devrait me revenir, en effet ; mais, à la mort de mon neveu, Sylla, son vieux général, est venu voir mon frère, pleurer avec lui. Cette marque de sympathie lui a touché le cœur, et l'on m'assure qu'il a fait Sylla son héritier.

AUFÉBUS

Sylla a pleuré ? Croyez-vous aux larmes de Sylla ?

MARCUS NÉPOS

J'ai un esclave nubien qui m'a dit avoir vu pleurer une fois un

crocodile.

AUFÉNUS

Chut !...

MARCIUS NÉPOS

Bah ! il n'est plus dictateur.

AUFÉNUS

Non ; mais il est toujours Sylla. Puis n'aura-t-il pas l'idée d'assister aux funérailles de son ancien tribun ?

MARCIUS NÉPOS

Sylla le moribond, Sylla le goutteux, Sylla, qui se traîne ou plutôt qui rampe vers sa tombe ; Sylla, qui n'est pas venu voir le mourant, viendrait aux funérailles du mort ?... Soit, qu'il vienne ! Je serai heureux de le revoir, et de mesurer de mes yeux à quelle distance il est du sépulcre.

AUFÉNUS

Prenez garde, prenez garde, Marcius ! le vieux Sylla n'a pas été détrôné, il a déposé le pouvoir de sa propre volonté, c'est-à-dire qu'il s'est coupé les ongles lui-même ; croyez-moi donc, il ne se les sera pas coupés trop court.

MARCIUS NÉPOS

Oh ! ma foi, tant pis ; au risque du coup de griffe, je me soulagerai le cœur. Ces soldats, voyez-vous, Aufénius, ça n'a plus de parents, ça n'a plus de patrie. Ils ont un drapeau et un général, voilà tout. Mon frère n'est-il pas rentré dans Rome comme les autres, une torche à la main ? Il est vrai qu'il s'est retiré lors des proscriptions, il est vrai qu'il a cessé de voir Sylla pendant sa dictature. Je les croyais brouillés. Mais mon neveu Marcius meurt. Sylla calcule que c'est le moment. Il tombe chez le père, au plus fort de sa douleur. « Mon vieux tribun ! — Mon vieux général ! — Te souviens-tu d'Orchomène ? — Te souviens-tu de Chéronée ? — Je t'ai sauvé. — Tu m'as sauvé. — Embrassons-nous. » Pouah ! je n'aime pas les soldats, moi !... S'il avait laissé sa fortune à cette pauvre Marcia, sa fille, au lieu de la faire entrer au collège des vestales, je ne dirais rien, je ne suis que son frère...

Mais me déshériter pour enrichir de deux cents talents, c'est-à-dire d'une obole, cet illustre voleur, ce glorieux assassin, ce goinfre héroïque, qui avait déjà mangé la première partie du monde, et qui allait dévorer la seconde, si les dents, grâce à Jupiter, ne lui eussent manqué au milieu du repas !...

(Un homme entre et va, au milieu du cortège de clients, prendre place à la gauche du spectateur ; il se traîne, appuyé sur un bâton et sur l'épaule d'un esclave ; on lui approche un fauteuil ; cependant il reste debout et écoute Marcius Népos, qui, emporté par la passion, ne l'aperçoit pas.)

AUFÉBUS

C'est désolant, je l'avoue.

MARCIUS NÉPOS

Dites que c'est stupide... oui, stupide, en vérité. Voir les bois de mon frère se joindre aux vastes forêts de cet homme, ses cinquante esclaves s'ajouter aux dix mille esclaves du vieux dictateur, ses deux cents talents prendre le chemin d'un coffre-fort qui en contient peut-être deux cent mille. Ah ! vieil hypocrite, vieil avare, tu n'en jouiras pas longtemps, voilà ce qui me console. Ah ! tu dois venir aux funérailles de mon frère ? Eh bien, moi aussi, j'irai aux tiennes, et, par Pluton, je me charge de l'oraison funèbre.

Scène II

Les mêmes, Sylla.

NIPHÉ, s'avançant vers lui

Seigneur Cornélius Sylla, c'est bien tard.

MARCIUS NÉPOS, se retournant

Ah !

AUFÉBUS

Je vous avais bien dit qu'il viendrait.

MARCIUS NÉPOS

Croyez-vous qu'il m'ait entendu ?

AUFÉBUS

Croyez-vous qu'il soit devenu sourd ?

SYLLA, tranquillement

Bonjour, Niphé.

(Tous saluent profondément Sylla.)

NIPHÉ

Asseyez-vous, seigneur.

SYLLA, écartant de la main ceux qui
l'empêchent de voir le lit funèbre

Mon pauvre Marcius a donc vécu ?

NIPHÉ

Hier, il est mort en vous appelant.

SYLLA

Oui, depuis quelque temps, non-seulement les mourants, mais les morts eux-mêmes m'appellent... Hier, c'était ton maître, Niphé ; avant-hier, c'était mon fils Cornélius...

NIPHÉ

Votre fils Cornélius !... Vous avez revu votre fils, seigneur ?...

SYLLA

En rêve... Il est venu m'inviter à l'aller rejoindre, lui et sa mère Métella. (Avec un sourire.) Et j'y vais... Mais revenons à ton maître, Niphé. Lui aussi m'a appelé, dis-tu ? Pauvre Marcius !

NIPHÉ

Oui ; et, quand la nuit est venue, quand l'obscurité a envahi la chambre, il a cru voir apparaître votre ombre au chevet de son lit... Les mourants ont de telles visions, vous le savez... Alors, il a étendu la main pour serrer la vôtre, tout en murmurant une espèce de reproche.

SYLLA

Lequel ?

NIPHÉ

« Sylla, a-t-il dit, a craint sans doute que la vue d'un mourant ne portât atteinte à son bonheur. »

SYLLA

À mon bonheur !... Il y a plus de trois ans que nous ne nous étions vus, et il croyait toujours à ma fortune ; il voyait toujours en moi Sylla l'heureux, Sylla l'amant de Vénus, Sylla à qui l'on

dérobait un fil de sa toge pour avoir une part de son bonheur... Il ne savait donc pas que, moi aussi, je m'en vais mourant, que je me meurs !...

MARCIUS NÉPOS

Entendez-vous, Aufénus ? il l'avoue lui-même ; le froid du tombeau le gagne.

SYLLA

Marcia est au logis, m'a-t-on dit ?

NIPHÉ

Là, dans sa chambre.

SYLLA

Niphé, tout le monde est-il réuni ?

NIPHÉ

Oui, seigneur.

SYLLA

Les parents du mort sont ici ?

NIPHÉ

Nous n'avons d'autres parents que le seigneur Marcus Népos.

SYLLA

N'est-ce pas lui que je vois là-bas ?

NIPHÉ

Oui, seigneur.

SYLLA

Appelez Marcia, je vous prie, Niphé.

(Niphé va ouvrir la porte à gauche
avec une clef qu'elle porte à sa ceinture.)

AUFÉBUS, à Marcus Népos

Avez-vous vu comme il vous a regardé ? Il a l'œil encore bien mauvais.

MARCIUS NÉPOS

Vous savez bien que, chez le serpent, l'œil est la dernière chose qui meure.

Scène III
Les mêmes, Marcia.

Marcia, en entrant, va embrasser son père au front ;
puis elle revient sur le devant de la scène.

SYLLA

Salut, Marcia ! J'aimais ton père...

MARCIA

Et mon père vous aimait, seigneur.

SYLLA

Je le sais, il m'a laissé tous ses biens.

MARCIVS NÉPOS

Par Hercule ! je ne m'étais donc pas trompé.

MARCIA

C'est là, seigneur, une preuve de respect et non point d'affection.

SYLLA

Qu'elle soit d'affection, comme je le crois, ou de respect, comme tu le dis, Marcia, je ne puis accepter cette preuve.

MARCIA

Pourquoi donc, seigneur ?

SYLLA

Parce que Marcivus n'avait pas le droit de déshériter sa fille, même en faveur d'un ami.

MARCIA

Seigneur, vous oubliez qu'il n'y a plus d'héritage pour moi en cette vie. J'appartiens corps et âme à la déesse Vesta ; un serment me lie qui ne peut être délié que par une autre déesse, la plus puissante de toutes, la Mort !

SYLLA

Ce n'est pas ce que le pontife me disait ce matin même. Marcia, quel jour es-tu née ?

MARCIA

Le quatrième jour des ides de mars, l'an 662 de Rome.

SYLLA

Et quel jour entras-tu au collège de Vesta ?

MARCIA

Aux calendes de janvier, l'an de Rome 673.

SYLLA

Eh bien, il y a une erreur de sept mois et deux semaines. Le collège n'avait pas le droit de te recevoir, Marcia. Tu avais plus de dix ans accomplis lorsque tu fus vouée.

(L'esclave grec, qui a relevé la tête au commencement de l'observation de Sylla, se détache du lit et écoute.)

NIPHÉ, vivement

Eh quoi, seigneur ! ma chère Marcia serait libre ?

SYLLA

Libre, puisqu'elle n'est pas dans les conditions de la loi.

MARCIA

Mes vœux ?

SYLLA

Ils seront annulés.

MARCIA

Mon serment ?

SYLLA

Il sera rompu.

NIPHÉ

Oh ! demeurez encore longtemps Sylla l'heureux, vous qui me faites si heureuse !

(Elle embrasse Marcia.)

MARCIA, la repoussant doucement

Niphé ! Niphé !

SYLLA

Ainsi, Marcia, te voilà réintégrée dans tous tes droits. Lorsque le temps du deuil sera passé, rappelle-toi donc, si tu vis encore, que tu as en moi un second père.

MARCIA

Merci, seigneur ; mais cela ne peut être ainsi.

NIPHÉ

Pourquoi ?

SYLLA

Que dis-tu !

MARCIA

Je dis que, dans deux heures, j'aurai quitté cette maison ; que, légitime ou illégitime, la déesse Vesta a reçu mon serment ; il fut bon à prononcer, il est bon à tenir.

(L'esclave va se rasseoir et laisse tomber
sa tête dans ses deux mains.)

NIPHÉ, à genoux

Ô Marcia ! Marcia !

SYLLA

Je reconnais la probité du père dans la volonté de la fille, mais je te rendrai libre malgré toi, Marcia.

MARCIA

Non, vous ne ferez pas ce déplaisir aux mânes de votre ami, seigneur ; vivant, il voulut me consacrer à Vesta ; l'âme survit au corps ; mort, il le veut toujours.

SYLLA

Réfléchis, Marcia ! tu es rentrée dans tes foyers, tu as le droit d'y rester ; lorsque tu auras quitté le seuil de cette maison et franchi celui du temple de Vesta, il ne sera plus temps. Prends garde aux regrets, Marcia, prends garde !

(Le Grec lève la tête pour écouter la réponse de Marcia.)

MARCIA

Lorsque je quittai, il y a quatre ans, la maison de mon père pour entrer au collège des vestales, j'avais une colombe que je tenais prisonnière depuis un an seulement ; au moment de partir, j'ouvris sa cage, afin de lui rendre la liberté ; elle s'envola d'abord joyeuse et disparut ; mais, trois jours après, m'as-tu dit, Niphé, elle revint d'elle-même reprendre l'esclavage auquel elle était habituée ; car, n'ayant ni père ni mère, elle avait trouvé l'air vide et les bois solitaires. Je suis comme cette colombe, Niphé : Rome est vide, le monde est solitaire pour moi. Je retourne à ma

cage ; merci, seigneur.

NIPHÉ

Marcia, je te supplie !

MARCIA

Quand la cérémonie des funérailles sera terminée, quand vous aurez tous ensemble pris le repas funèbre, et que, moi, je l'aurai pris seule, moi qui n'ai plus le droit de m'asseoir à la table des hommes, alors je rentrerai dans ma chambre pour revêtir mes habits de vestale, et je quitterai la maison.

SYLLA, regardant tour à tour Niphé et le Grec

Mais tu n'es pas seule au monde, Marcia ; on n'est pas seule quand on est aimée.

(Niphé supplie ; l'esclave cache sa tête entre ses mains.)

MARCIA

Mon père a commandé, seigneur ; j'obéirai à mon père.

SYLLA

C'est votre dernier mot, ma fille ?

MARCIA

C'est ma suprême volonté, seigneur.

SYLLA

Sois respectée, Marcia, dans ta volonté suprême ; mais n'essaye pas de rien changer à la mienne. Je te rends tes biens ; avant ton départ, tu en disposeras à ton plaisir. Tu as un testament à faire, toi aussi, puisque, toi aussi, tu quittes le monde. Tiens, voici l'anneau que ton père m'avait envoyé en signe que j'étais son héritier. Je te le rends.

MARCIVS NÉPOS, à Aufénus

Allons, allons, ma nièce n'est pas un soldat de Sylla, elle... et j'espère qu'elle n'oubliera point sa famille.

SYLLA, à Niphé en lui montrant l'esclave grec

Quel est ce jeune homme, là, près du lit funèbre ?

NIPHÉ

Un Grec, nommé Clinias, recueilli tout enfant par mon maître, au milieu du pillage d'Athènes, où son père et sa mère furent tués.

SYLLA

Et il a souvent vu ta maîtresse, ce Clinias ?

NIPHÉ

Deux fois : la première lorsqu'elle entra au collège, la seconde lorsqu'elle en sortit.

SYLLA

C'est bien. (Aux assistants.) Amis, entourons ce cercueil vénérable, et disons au mort les dernières paroles.

(La moitié des assistants passe derrière le lit funéraire et revient au côté gauche.)

MARCIA

Merci de l'honneur que vous faites à mon père.

(La nuit vient.)

SYLLA, à haute voix

Marcus ! Marcus ! Marcus !

TOUS LES ASSISTANTS

Marcus ! Marcus ! Marcus !

SYLLA

Il ne répond plus à la voix de son général, celui qui fut le plus brave soldat de nos armées, le meilleur citoyen de nos villes, le seul qui osa porter l'épée dans la redoutable forêt de Delphes, le seul qui osa laisser son épée au fourreau dans Rome, quand, selon sa conscience, Lucius Cornélius Sylla ordonna que toutes les épées fussent tirées. (Il s'arrête épuisé ; des amis le soutiennent ; il prend la branche du cyprès.) Au revoir, Marcus !

(On jette l'eau lustrale et l'on gagne le fond.)

MARCUS NÉPOS

Après l'adieu de Sylla, je sais que tu n'entendras pas le mien, Marcus ; mais n'importe, ton frère Marcus Népos, qui t'aimait sur la terre, qui te respecte au tombeau et qui te reverra au séjour des ombres, te dit adieu ; Marcus Salvénus, adieu !

(Il jette l'eau lustrale sur le cercueil.)

MARCIA

Et moi aussi, Niphé, je veux dire adieu à mon père. (Elle s'approche, soutenue par Niphé, prend la branche du cyprès des mains de

Marcus Népos.) Mon père !... (Sanglotant.) Mon père !...

(Elle se renverse dans les bras de sa nourrice. Sylla fait un signe ; on enlève le corps. La nuit est tout à fait venue.)

NIPHÉ

Au retour du Champ de Mars, vous trouverez le festin préparé, seigneurs.

(On entend les trompettes qui sonnent un air funèbre. Quatre hommes en robe brune, la tête couverte d'un voile brun, enlèvent le corps. Quatre autres les suivent pour les relayer. Le cortège défile. Un des hommes à robe brune se glisse entre deux colonnes, et pénètre dans l'atrium. Quand cet homme est seul, il va droit à la petite table, verse dans l'amphore d'argent le contenu d'un flacon qu'il tire de sa poitrine ; puis, se rapprochant de la chambre de Marcia, il écoute si elle est déserte. Le convoi, qui a suivi l'impluvium, reparaît de l'autre côté et s'arrête à la porte de la rue, placée en face de la porte de l'atrium. On dépose le corps. Marcia s'agenouille une dernière fois près de lui. L'homme à robe brune regarde cette scène à travers les draperies entr'ouvertes.)

SYLLA, de l'autre côté de la cour

Adieu, ma fille ! rentre chez toi.

(Niphé relève Marcia et la soutient ; elles reprennent le chemin de l'atrium.)

NIPHÉ

Viens !... viens !

(L'homme cesse de regarder, pousse la porte de la chambre de Marcia, et s'y cache.)

Scène IV

Marcia et Niphé rentrent.

MARCIA

Voyons, bonne nourrice, que feras-tu quand je serai partie ?

NIPHÉ

Que veux-tu que je fasse ? Ton père m'a donné sa petite métairie de Fésules, je m'y retirerai.

MARCIA

Tu quitteras Rome ?

NIPHÉ

Ne pas te voir ici, ne pas te voir ailleurs, le supplice est pareil...

MARCIA

As-tu quelque argent, au moins ?

NIPHÉ

Vingt mille sesterces, à peu près. Je ne suis pas de celles qui amassent les gros pécules.

MARCIA

Non, tu es trop savante pour être riche. Vous autres Thesaliennes, la science est votre déesse, et non pas la fortune. La richesse que vous poursuivez, c'est la connaissance du passé, c'est la prévision de l'avenir. Tu avais prédit la mort de mon père, Niphé... Oh ! c'est un don fatal des dieux que de voir ainsi d'avance les malheurs de l'avenir.

NIPHÉ

Oui, c'est un don fatal quand ces malheurs ne peuvent être évités ; mais, lorsqu'au contraire les dieux permettent que l'avenir nous soit révélé pour le faire bon, de mauvais qu'il pouvait être, la science augurale est un bonheur divin, une révélation sacrée.

MARCIA

Hélas ! on ne peut fuir son destin, Niphé, et toutes les révélations ne servent qu'à faire voir aux hommes le précipice dans lequel ils tombent.

NIPHÉ

Non, non, Marcia ; il y a des malheurs auxquels on peut se soustraire, crois-moi.

MARCIA

Il fallait, Niphé, écarter la mort du lit de mon père, et je t'aurais crue.

NIPHÉ

Ne pleure pas la mort de ton père, Marcia.

MARCIA

Les funérailles de celui qui m'a donné la vie ne sont pas ache-

vées, et tu me dis de ne pas pleurer sa mort !

NIPHÉ

Je te dis qu'en ce moment même, un nouveau malheur plane sur ta tête.

MARCIA

Aucun malheur ne peut me toucher en ce moment où je viens d'éprouver le plus grand de tous.

NIPHÉ

Il y a des malheurs plus grands que ceux qui nous conduisent à la tombe ; la mort est une des conditions de la vie. Quitte cette maison, Marcia.

MARCIA

C'est mon intention, mais pas avant d'avoir fait le partage de mes biens ; je te dois une récompense, bonne Niphé.

NIPHÉ

Tu ne me dois rien ; pars vite.

MARCIA s'approche de la table et s'arrête

Mais Clinias... pauvre Clinias ! qui, quoique esclave, aimait mon père... Clinias, qui n'a pas quitté son maître un instant, et qui veillait au pied de son lit, tandis que nous veillions à son chevet...

NIPHÉ

Laisse-lui deux ou trois poignées d'or sur cette table ; tu ne lui dois pas davantage.

MARCIA

Ô Niphé ! te croirais-tu payée de ton affection par deux ou trois poignées d'or ?

NIPHÉ

Jette toute ta fortune sur cette table, si tu le veux ; mais, par les mânes de ton père, hâte-toi ! hâte-toi !

MARCIA

Mais, enfin, pourquoi partir ?

NIPHÉ

Je ne sais... J'entends une voix qui me dit : « Qu'elle parte ! qu'elle parte !... » voilà tout...

MARCIA

Illusion !

NIPHÉ

« Qu'elle parte ! ou malheur ! malheur ! malheur !... »

MARCIA

Niphé, tu m'effrayes !...

(Elle descend la scène.)

NIPHÉ

Je te dis que l'heure presse, Marcia ; je te dis que le dieu m'avertit, que le dieu me tourmente ; je te dis qu'il y a un malheur dans la maison... Hâte-toi ! hâte-toi !

(Elle l'entraîne vers la porte.)

Scène V

Les mêmes, Clinias.

Les rideaux s'ouvrent et restent ouverts.

MARCIA

Rassure-toi, c'est Clinias. Approchez, Clinias.

CLINIAS

Me voici.

MARCIA

Tout est donc terminé, là-bas ?

CLINIAS

Tout.

MARCIA, soupirant

Hélas ! quoi qu'en dise Niphé, voilà le véritable malheur. Clinias, vous avez tendrement soigné et fidèlement servi Marcus, mon père et votre maître. Vous devez être récompensé.

CLINIAS

Je devais servir fidèlement mon maître, je devais soigner tendrement votre père... J'ai fait mon devoir, voilà tout.

MARCIA

Que voulez-vous que je vous donne, Clinias ?

CLINIAS

Un esclave n'a besoin de rien.

MARCIA

Le descendant d'une race illustre ne doit point parler comme un esclave : votre aïeul avait été archonte, m'a dit souvent mon père. Demandez, et votre demande vous sera accordée.

CLINIAS

Eh bien, restez dans la maison de votre père, et gardez-moi près de vous.

MARCIA

Pauvre Clinias ! tu me demandes la seule chose qu'il me soit impossible de t'accorder ! Je ne suis plus au monde, je suis à Vesta.

CLINIAS

Alors, je ne demande plus rien.

MARCIA

Pas même d'être libre ?

CLINIAS

Libre de quoi ?

MARCIA

De retourner dans ta patrie.

CLINIAS

Dans ma patrie, où j'ai vu tuer, le même jour, mon père et ma mère, où les pieds des chevaux romains ont dispersé les cendres de mes ancêtres, où je ne retrouverai plus même les ruines de ma maison !... Non, j'ai deux patries, comme tous ceux qui n'en ont plus ; l'une est devenue un désert, l'autre est la maison de Marcius, qui va devenir un désert aussi. Marcius avait été bon pour moi, il me plaignait, il me consolait... Vous étiez la fille de Marcius, la reine de cette maison... Marcius est mort, vous partez... De mes deux patries, comme je vous le disais, pas une ne me reste... Faites-moi conduire au marché, faites-moi vendre à un autre maître ; il commandera, et m'épargnera de penser ; et, si j'oublie d'obéir, eh bien, il me tuera, et m'épargnera de vivre.

MARCIA

Nul ne vous commandera, nul ne vous touchera désormais ; venez ici, Clinias.

CLINIAS

Me voici !

MARCIA

À genoux...

CLINIAS

J'obéis.

MARCIA

En vertu du droit qui m'a été rendu de faire mon testament, je vous constitue mon héritier, Clinias, et, par conséquent, je vous fais libre.

CLINIAS

Moi, votre héritier ?...

MARCIA

Acceptez, faites-moi cette grâce... Vous savez que je puis vous y forcer.

CLINIAS

Ordonnez...

MARCIA

Vous donnerez la moitié de l'argent, la moitié des terres, la moitié des vignes, la moitié des bois à mon oncle Marcius Népos... Vous partagerez le reste entre vous et Niphé... Cette maison est à vous. La métairie de Fésules est à elle. Si elle meurt avant vous et sans faire de testament, vous hériterez d'elle ; si vous mourez avant elle et sans faire de testament, elle héritera de vous. Voici l'anneau de mon père en signe que vous êtes mon héritier. (Elle lui donne un petit soufflet sur la joue.) Levez-vous, Clinias, vous êtes libre !

(Clinias prend l'anneau, le passe
à son doigt, se détourne et le baise.)

NIPHÉ

Eh bien ?

MARCIA

Me voici.

NIPHÉ

Pars.

MARCIA

Tu as raison, rien ne m'arrête plus ici. Je romps ce gâteau en regrettant de ne pouvoir le partager avec vous, mais Vesta le défend. Associez-vous donc du cœur à mon dernier repas. Je lève cette coupe et je bois à vous. (Elle boit. – On revient des funérailles. Entrée de quelques parents.) Niphé, voici nos parents qui rentrent ; introduis-les dans la salle du festin, et fais-leur mes remerciements. Puis tu reviendras me chercher et tu me conduiras jusqu'au temple.

NIPHÉ

À pied ?

MARCIA

Non ; le char de la grande prêtresse doit m'attendre à la petite porte avec le licteur.

NIPHÉ

J'y vais et je reviens... Mais toi, pendant ce temps... ?

MARCIA

Je reprends mes habits de vestale.

NIPHÉ

Tu me promets de ne point sortir sans moi ?

MARCIA

Je te le promets.

(Niphé serre les mains de Marica,
puis sort, et ferme les rideaux.)

Scène VI

Marcia, Clinias.

MARCIA

Clinias, voyez si le char est à la petite porte ; s'il n'était point arrivé, allez au-devant, et pressez les chevaux.

CLINIAS

Je vous verrai encore une fois, n'est-ce pas ?

MARCIA

Vous accompagnerez le char jusqu'à la porte du collège...
Allez, Clinias, allez.

CLINIAS

J'obéis.

(Il sort.)

Scène VII

Marcia, seule.

C'est étrange !... qu'ai-je donc ? Il me semble que mes yeux se voilent, que mes genoux fléchissent sous moi... C'est Niphé et sa folie... (Elle fait quelques pas.) De noires vapeurs pressent mon front... Dieux bons ! que m'arrive-t-il ?... Ah ! je ne me croyais pas si faible... À moi, Niphé ! à moi, Clinias ! à moi ! à moi !

(Sa voix s'éteint, la porte s'ouvre ; l'homme à la tunique brune sort, enlève Marcia, la porte dans la chambre et referme la porte juste au moment où Niphé rentre par le fond, et Clinias par le côté.)

Scène VIII

Clinias, Niphé.

NIPHÉ

Clinias !

CLINIAS

Niphé !

NIPHÉ

Es-tu déjà de retour ?

CLINIAS

Non ; il m'a semblé seulement que Marcia m'appelait. Je n'avais pas encore quitté la chambre voisine, je suis rentré.

NIPHÉ

Moi aussi, j'ai cru entendre sa voix.

CLINIAS

Nous nous sommes trompés sans doute. Tout est calme, tout est solitaire.

NIPHÉ

N'as-tu rien vu d'extraordinaire dans la maison ?

CLINIAS

Rien.

NIPHÉ

Pas d'étrangers suspects ?

CLINIAS

Aucun.

NIPHÉ

L'orfraie ! entends-tu l'orfraie ?

CLINIAS

C'est l'oiseau de la mort ! et, il y a une heure, la mort était encore ici, dans cette maison.

NIPHÉ

Où as-tu quitté Marcia ?

CLINIAS

Ici.

NIPHÉ

Quand cela ?

CLINIAS

À l'instant même.

NIPHÉ

Elle t'avait donné un ordre ?

CLINIAS

Celui d'aller voir si le char était arrivé.

NIPHÉ

Va et reviens.

CLINIAS

Comme l'éclair.

(Il sort par le fond.)

Scène IX

Niphé, Marcia.

NIPHÉ

Marcia ! Marcia !... tu es dans ta chambre, n'est-ce pas ? Réponds-moi. (Elle veut ouvrir.) Marcia, pourquoi es-tu enfermée ? Marcia, réponds-moi... Marcia !...

MARCIA, de sa chambre

Ah !

NIPHÉ

C'est sa voix... Elle a poussé un cri. (Secouant la porte.) À l'aide ! au secours !

Scène X

Niphé, l'inconnu, sortant de la chambre.

L'INCONNU

Silence !

NIPHÉ

Un homme dans le gynécée... Profanation !

L'INCONNU

La vieille Niphé, l'Argus thessalien... Place, place !

NIPHÉ

Qu'as-tu fait, misérable ?

(Elle le prend à la gorge.)

L'INCONNU

Place !

NIPHÉ

Non, tu ne fuiras point. À l'aide ! au secours !

L'INCONNU

Ne crie pas.

NIPHÉ

C'est toi qui es le malheur, c'est toi qui es le crime ! (Lui découvrant le visage.) C'est toi qui es Lucius Sergius Catilina !

CATILINA

Oh ! malheur à toi, puisque tu sais mon nom !

NIPHÉ

Catilina ! Catilina !... au secours !

CATILINA

Te tairas-tu !

NIPHÉ

Catilina ! Catilina ! Catilina !...

CATILINA, la frappant de son poignard

Eh bien, alors...

NIPHÉ

Ah !

(Elle chancelle.)

CATILINA

Lâche-moi !

NIPHÉ

Oui, je te lâcherai, car la mort ouvre ma main. Mais, si tu échappes à la justice des hommes, tu n'échapperas pas à la vengeance des dieux.

CATILINA

Soit. C'est une affaire entre Némésis et moi. Me lâcheras-tu !

NIPHÉ, se soulevant

Catilina, tu as semé le sang criminel, tu as versé le sang innocent : par un crime tu as donné la mort, par un crime tu as donné la vie. Catilina, tout ce que l'avenir te garde de malheurs sortira de cette nuit... Catilina, gare au fils de la vestale !

(Elle tombe.)

CATILINA

Gare au fils de la vestale ?... Une vestale ne devient pas mère, ou, lorsqu'elle devient mère, on l'enterre avec son enfant !... Le fils de la vestale n'est donc pas à craindre pour moi... Quant au sang, innocent ou coupable, celui qui l'a versé n'a qu'à s'approcher d'une fontaine comme je le fais ; l'eau lave le sang.

(Il se lave les mains à la fontaine. Nuit profonde.)

Scène XI

Catilina, à la fontaine ; Niphé mourante ; Clinias, entrant.

CLINIAS, du fond

Oh ! cette fois, je ne me suis pas trompé ; cette fois, j'ai entendu un cri de détresse. C'était la voix de Niphé. (Heurtant le cadavre.) Niphé !...

(Il cherche à la soulever.)

NIPHÉ

Ah !

CATILINA

Elle n'est pas morte !...

NIPHÉ

Clinias...

CATILINA

Oh !... si elle dit mon nom, il faut que je les tue tous deux.

CLINIAS, à Niphé

L'assassin !... comment s'appelle l'assassin ?...

NIPHÉ

C'est... c'est... Ah !...

(Elle expire.)

CATILINA

Inutile alors...

(Il fuit.)

CLINIAS, apercevant Catilina, sur qui
tombe un reflet de la lampe de l'atrium

Je ne sais pas ton nom ; mais je t'ai vu...

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Le champ de Mars. – Au troisième plan à droite, une maison ; en face de la maison, le Tibre faisant le coude. Au fond, le mur et la porte Flaminia. À gauche, le tombeau de Sylla, ombragé par un grand pin et par un groupe de cyprès. Au lever du rideau, des jeunes gens, dans l'espace compris à droite, s'exercent à la lutte, au saut, au disque, à la balle ; c'est un collège de patriciens. À gauche est un groupe de trois personnes couchées au pied du tombeau de Sylla.

Scène première

Volens, Cicada, Gorgo, un pédagogue, jeunes gens.

LE PÉDAGOGUE

Allons, la dixième heure est criée. Assez de récréation comme cela. Formez-vous deux par deux, et rentrons à la maison.

CICADA

Bon ! et le Tibre, on ne lui dit donc pas deux mots, aujourd'hui ? nous ne faisons pas un peu comme cela ?

(Il imite un homme qui nage.)

LES ENFANTS

En effet, on nous avait promis le bain pour aujourd'hui.

LE PÉDAGOGUE

Ce sera pour demain ; à vos rangs !

CICADA

Et quand on pense que nous sommes dans un pays libre, et qu'on force des citoyens romains à obéir à un méchant pédagogue grec, qu'on en vend de pareils au marché pour cinquante sesterces.

GORGO

Tais-toi, Cicada.

LE PÉDAGOGUE

Apprends, drôle, qu'on ne se baigne pas après avoir travaillé comme viennent de le faire ces jeunes seigneurs.

CICADA

C'est cela, ces jeunes seigneurs, en voilà un travail qu'ils ont fait. Bon ! je me souviendrai de cela. Jouer à la balle, lancer le disque, se donner des crocs-en-jambe, cela s'appelle travailler.

LE PÉDAGOGUE

Et ce que tu fais là, vautreé comme un âne sur le foin, comment cela s'appelle-t-il ?

CICADA

Cela s'appelle se reposer... Tiens, pourquoi donc que je travaillerais, moi ? est-ce que je suis patricien ? est-ce que je suis chevalier ? est-ce que je suis noble ? C'est bon pour ces paresseux-là, qui ont le temps de suer toute la journée. Eh bien, cela m'est encore égal, que les jeunes seigneurs n'aillent pas à l'eau ; mais je veux que le pédagogue y aille. À l'eau, le maître d'école ! à l'eau !

GORGO

Prends garde ! c'est le pédagogue qui instruit les enfants des sénateurs ; il appellera son esclave, et tu te feras rosser, la Cigale !

CICADA

Rosser, moi ? Allons donc, un citoyen romain ? Je voudrais bien voir un peu cela. À l'eau, le maître d'école ! à l'eau !

TOUS

Oui, à l'eau ! à l'eau !

LE PÉDAGOGUE

Holà, Castor !

UN ESCLAVE NOIR accourt avec son fouet

Me voilà !

LE PÉDAGOGUE, désignant Cicada

Attrape-moi ce drôle.

CICADA

Et des jambes ?

LE PÉDAGOGUE

Allons, courage ! il y a cinq sesterces pour toi, Castor.

CICADA

C'est pour tout de bon ?

LE NOIR

Tu vas voir.

(Course dans le Champ de Mars. Cicada emploie toutes les ressources pour échapper, et finit par être pris.)

CICADA, avant qu'on lui ait rien fait

Oh ! la la ! oh ! la la !

VOLENS, vieux soldat, s'éveillant

Qu'y a-t-il ?

CICADA

Au secours ! au secours !

VOLENS, se levant à demi

Est-ce qu'on ne va pas me laisser dormir un peu tranquille ?

CICADA

À moi, le vieux ! à moi !

VOLENS

Veux-tu lâcher cet enfant, face de charbon !

CICADA

Veux-tu me lâcher ! À moi, Volens ! à moi !

VOLENS, se soulevant

Attends !

GORGO, le retenant

Prends garde !

VOLENS

À quoi ?

GORGO

Prends garde à ce géant, qui t'assommera d'un coup de poing.

VOLENS

Bah ! j'en ai vu, des Africains, en Afrique, et de près, je m'en vante.

GORGO

Oui, mais tu avais vingt ans de moins.

VOLENS

C'est vrai.

GORGO

Et puis il a tort, le petit.

VOLENS

Il a tort ? C'est autre chose... Il paraît que tu as tort, la Cigale ; tire-toi de là comme tu pourras.

CICADA

Comment ! tu m'abandonnes ?... C'est bien la peine de s'appeler Volens... Comment ! vous m'abandonnez, poltrons ? Au secours ! on m'étrangle !...

LE NOIR

Qu'en faut-il faire ?

LE PÉDAGOGUE

Puisqu'il aime le Tibre, fais-lui prendre un bain.

CICADA

Au secours ! au secours ! on me noie !...

VOLENS, faisant un mouvement

Cependant...

GORGO

Il sait nager, sois donc tranquille.

LE NOIR, jetant Cicada dans le Tibre

Bon bain, citoyen romain ! bon bain !

CICADA, dans le Tibre

Ohé ! les sénateurs ! ohé ! les bandes de pourpre ! ohé ! les laticlaves ! les noirs ! les pédagogues ! les Africains !...

VOLENS, avec mélancolie

C'est égal, ce n'est pas de ton temps, mon vieux Cornélius Sylla, qu'un de tes vétérans eût été obligé de reculer devant un esclave.

CICADA, reparaissant

Ni que cet esclave eût jeté à l'eau un citoyen romain, n'est-ce pas, père Volens ?

GORGO et les autres

L'eau était-elle bonne ?

CICADA

Allez-vous-en jouer, vous autres !... Brrrou !... Un peu de

soleil, s'il vous plaît !... Je suis comme Diogène... Un peu de soleil... Merci, Gorgo !

(Il se met au soleil.)

VOLENS

Mais patience ! voilà les élections qui arrivent, on va nommer les consuls. Tel nous dédaigne aujourd'hui comme des mendiants, et prétend que nous devons travailler si nous voulons vivre, qui viendra demain nous baiser les pieds pour avoir notre voix.

GORG0

Alors, nous leur dirons : « Nous ne sommes pas des hommes, nous sommes des machines à élections. Voulez-vous être élus, graissez les machines. »

CICADA

Tu vends ta voix, toi, Gorgo ?

GORG0

Je crois bien ! c'est le plus clair du revenu du citoyen romain que sa voix... N'est-ce pas, Volens ?

VOLENS

Nous n'avons plus Sylla pour nous enrichir ; il faut bien plumer ce qui nous tombe sous la main. Nous plumons les candidats... un tas de pies et un tas de geais... la monnaie d'un aigle.

CICADA

Peuh ! je ne suis pas fâché que Sylla soit où il est, moi...

VOLENS

Comment ! malheureux...

CICADA

Mais laissez-moi donc fini, vieux brave ! Voici ce que je veux dire : Si Sylla vivait, il ne serait pas mort ; s'il n'était pas mort, il ne serait pas enterré ; et, s'il n'était pas enterré, nous n'aurions pas cette belle ombre fraîche et noire que fait son tombeau au Champ de Mars, de la huitième à la douzième heure. C'est si bon, l'ombre... quand il y a du soleil !

VOLENS

Tais-toi, Cicada... Et cependant tu as raison... De Sylla, de ses

victoires, de ses bienfaits, il ne nous reste qu'un peu d'ombre fraîche, l'après-midi.

CICADA

Ainsi passe la gloire... comme aurait pu dire le pédagogue qu'on aurait pu me donner. Est-ce que je l'ai connu, moi, Sylla ?

VOLENS

Quel âge as-tu ?

CICADA

J'aurai seize ans aux prochains consuls, dans deux jours.

VOLENS

Tu es né justement l'année où son accès le prit, et où il mourut.

CICADA

Son accès ou son abcès ?... Ma mère m'a toujours dit que feu Sylla...

VOLENS

Ta mère était une Marius, et, comme toutes ces coquines-là, elle dénigrait notre dictateur.

GORGO

Dites donc, dites donc, père Volens ! moi aussi, j'en suis, des Marius. N'en dites donc pas de mal... Marius, voyez-vous, c'était un fier homme.

VOLENS

Pas de comparaison... Il s'en faut au moins des deux tiers que Marius ait tué autant que Sylla.

GORGO

Eh ! eh ! il en a tué pas mal aussi, lui.

VOLENS

Et les distributions donc ! Est-ce que Marius a jamais donné comme donnait l'autre ?... Voyons, toi qui étais pour lui, t'a-t-il jamais fait cadeau d'une maison de ville et de deux maisons de campagne ?

GORGO

Non, je l'avoue.

VOLENS, s'asseyant

Eh bien, Sylla m'a donné cela, à moi.

CICADA

Vous avez trois maisons, vous, père Volens ?

VOLENS

Je les ai eues.

CICADA

Les propriétaires de vos maisons devaient être joliment vexés, dites donc !

VOLENS

Non ; quand Sylla donnait la maison, le propriétaire n'avait plus le droit de se plaindre : on lui avait coupé la parole.

GORGO

On appelle cela la guerre civile, Cicada.

CICADA

Tous les combien cela revient-il, les guerres civiles ? En a-t-on chacun une dans sa vie ?

VOLENS

J'en ai eu quatre, moi, et j'espère bien, quoi que fasse le Pois-Chiche, que j'en aurai encore une ou deux.

CICADA

Dis donc, Gorgo, qu'est-ce que c'est que le Pois-Chiche ?

GORGO

Eh ! tu le sais bien, c'est ce méchant avocat d'Arpinum, qui dit toujours : « Sénateurs, la justice ! sénateurs, l'ordre ! »

CICADA

Ah ! oui, Cicéron ; je l'ai entendu une fois parler trois heures de suite.

GORGO

Tu as du courage, toi !

CICADA

Je m'étais endormi au commencement de son discours. Je ne me suis réveillé qu'à la fin ; il avait parlé trois heures ; j'ai vu cela au soleil. Eh bien, père Volens, si le Pois-Chiche, comme vous dites, est démoli, si j'ai la chance d'une guerre civile, savez-

vous ce que je demanderai, moi ? Je ne suis pas ambitieux.

VOLENS

Que demanderas-tu ?

CICADA

Je demanderai cette maison qui est là sous les arbres. Elle me plaît, elle est postée au coin de la voie Flaminia, qui mène à la campagne. Elle a vue sur le Tibre, elle donne sur le Champ de Mars, je la retiens.

VOLENS, fronçant le sourcil

Cette maison...

CICADA

Eh bien, qu'y a-t-il ? est-ce que vous en voulez aussi, de cette maison ? Mais vous les voulez donc toutes, alors ?

VOLENS

Non, je n'en veux pas. C'est une maison maudite.

CICADA

Bon ! vous voulez déjà me dégoûter de ma propriété.

VOLENS

Maudite pour moi, je m'entends. C'est dans cette maison que mon pauvre général a ressenti les premières atteintes du mal dont il est mort, il y a seize ans aujourd'hui.

CICADA

Et que venait-il faire dans cette maison ?

VOLENS

Il venait à l'enterrement du père de cette vestale qui fut condamnée par Cassius Longinus pour être devenue mère.

GORGO

Marcia ? Je l'ai vu enterrer vive.

VOLENS

Eh bien, c'était la fille du tribun Marcius.

CICADA

Raison de plus ; je ne serais pas fâché d'avoir la maison d'une vestale, moi.

VOLENS

Soit ; au premier mouvement, viens me trouver, je te ferai

travailler, et tu gagneras la maison.

(On ouvre la porte.)

CICADA

Tiens, il paraît qu'elle est habitée, ma maison.

Scène II

Les mêmes, Clinias, Charinus, Marcia,
sortant de la maison ; puis Syrus.

MARCIA, en longue stole,
le visage presque voilé

Mon fils, voici la couronne.

CHARINUS s'avance seul vers le tombeau.

Il accroche la couronne à un des angles et s'incline

Divin Cornélius, bienfaiteur de ma famille, reçois cette couronne funèbre que, tous les ans, à pareil jour, je viens déposer sur ton tombeau. Tu sais, divin Sylla, qu'à l'époque où j'étais éloigné de Rome, que même au temps où j'habitais Athènes avec mon père Clinias, je m'associais par la prière à cette pieuse offrande que ma mère alors te vouait à ma place. Je suis de retour, divin Sylla ; j'ai visité les champs de bataille d'Orchomène et de Chéronée, où combattit près de toi mon aïeul Marcius, et je viens te dire : « Du séjour des ombres, où tu résides avec les héros et les dieux, veille sur nous, divin Sylla ! »

(Il suspend la couronne à l'un des angles du tombeau.)

VOLENS

Bien, jeune homme ! très-bien ! – La Cigale, choisis une autre maison, car tu n'auras pas celle de cet enfant.

CICADA

Allons, bon ! il faut déjà que je déménage.

MARCIA

Allez, Clinias ; je vous recommande Charinus.

CLINIAS

N'est-ce pas mon fils, Marcia ?

CHARINUS

Me voici, mon père.

(Pendant ce temps, trois hommes sont entrés en scène, et, après avoir marché de long en large, se sont arrêtés près d'un banc.)

CLINIAS

Regarde ces trois hommes, Charinus, et salue. L'un, c'est la vertu ; l'autre, c'est la richesse ; le troisième, c'est l'éloquence.

CHARINUS

Et ils s'appellent ?

CLINIAS

Caton, Lucullus, Cicéron. Viens, mon fils.

(Il sort avec Charinus. Marcia les salue de la main tant qu'elle peut les voir ; puis elle rentre et ferme la porte. Caton, Lucullus et Cicéron s'asseyent. Un homme entre et se couche à quelques pas d'eux au pied d'un arbre.)

Scène III

Volens, Gorgo, Cicada, le pédagogue,
Caton, Lucullus, Cicéron.

VOLENS, se penchant pour
regarder les nouveaux venus

Caton, ils appellent cela la vertu ! un brigand qui nous traite d'assassins, parce que nous coupions des têtes du temps de Sylla ! Mais, imbécile ! si nous coupions des têtes, c'est que cela nous rapportait quelque chose ; on vivait dans ce temps-là, tandis qu'aujourd'hui l'on vivote.

GORGO

Caton, qui fait le sobre pour avoir le droit d'être avare, qui se nourrit de raves pour avoir le droit de nous laisser mourir de faim, qui se donne l'ennui d'être vertueux pour avoir le plaisir de reprocher leurs vices aux autres. Par Jupiter, j'aime encore mieux Lucullus ; il a volé, celui-là, c'est vrai, et beaucoup même, mais pas à Rome, en province.

(Un homme entre à gauche, parle à Cicéron et sort.)

CICADA

Et puis, ce qu'il a volé, ça profite, au moins : on dîne chez lui, et grassement.

GORG0

Est-ce que c'est là que tu te nourris, Cicada ?

CICADA

Ma foi, oui ; c'est près de la porte Salulaire, où je demeure.

GORG0

Tu demeures donc, toi ?

CICADA

Oui, au pied d'une colonne, sous le portique d'Ancus Martius ; ça fait que je vois de temps en temps son descendant Julius César. Je crie : « Vive le noble Julius César, descendant d'Ancus Martius ! » Ça le flatte, et il me donne des sesterces ; c'est pour jouer aux noix... Connais-tu Julius César, toi ?

GORG0

Si je le connais ! je suis son client.

CICADA

On est bien nourri chez lui ?

GORG0

Regarde-moi ! ai-je l'air d'un homme qui jeûne ?... Et vous, Volens, chez qui mangez-vous ?

VOLENS, secouant la tête

Oh ! moi, je mange à une cuisine qui se refroidit de jour en jour. C'était cependant une belle marmite !... À moitié renversée !... c'est dommage !

GORG0

De quelle marmite parles-tu ?

VOLENS

De celle d'un riche ruiné, d'un patricien à sec : de la marmite de Lucius Sergius Catilina, mes enfants... C'était là une cuisine ! J'y vais encore par reconnaissance... Et puis, de temps en temps, il faut le dire, on y attrape de bons morceaux... Je devine le moment, j'arrive et je dis : « Me voilà ! » L'autre jour, il y a eu un festin. Il avait fait faire une grande chasse dans les Apennins par ses pâtres. On a envoyé douze chevreuils, cent lièvres, cinq cents perdrix ; un dîner de gibier... Et quel vin, mes enfants ! Il n'y a qu'un homme ruiné pour donner de pareils repas avec un

vin si vieux.

GORGO

Oui, c'est quand il vide le fond du sac, cela ; mais quand le sac est vide ?...

VOLENS

Ah ! ces jours-là, on voit venir le pauvre seigneur ; il est défrisé, il est pâle, il prend ses airs gracieux. « Mes enfants, dit-il, excusez Lucius Catilina ; les créanciers ont tordu le cou à sa dernière poule. Aujourd'hui, les croûtes seront dures... mais, soyez tranquilles, d'ici à demain, je tâcherai d'empaumer quelque imbécile, et nous aurons un festin royal, un festin de satrape, comme il convient à de dignes Romains tels que vous. Seulement, n'oubliez pas que si, de temps en temps, nous jeûnons, c'est la faute de sept ou huit gloutons qui dévorent la République. » Là-dessus, comme c'est la vérité, on rit, on remercie le patron, et l'on se serre le ventre.

CICADA

Bon ! mais le lendemain !

VOLENS

Quand Catilina a promis, c'est comme si l'on tenait. Quand il a, il donne.

CICADA et GORGO

Quand il n'a pas ?

VOLENS

Quand il n'a pas, il prend... De toute façon, vous voyez bien qu'il tient sa promesse. Oh ! c'est un Romain, celui-là, et, le jour où il sera consul, le vrai peuple sera heureux.

(Cicéron se lève et regarde l'esclave couché.)

GORGO

Consul, Catilina ?

VOLENS

Pourquoi pas ? Qu'a-t-il donc fait pour n'être pas consul ? Est-ce parce qu'il a une mauvaise réputation ? Qu'est-ce que ça prouve ? Caton en a bien une bonne.

CICADA

C'est moi qui voterai pour Catilina quand j'aurai l'âge.

CICÉRON, se levant

Je crois que cet homme couché sur ce banc et qui fait semblant de dormir nous écoute... Venez ailleurs.

LUCULLUS

Soit... quoique nous ne disions rien qui ne puisse se dire.

CICÉRON

Ce qui peut se dire, Lucullus, ne peut pas toujours s'entendre. (Apercevant Gorgo, Cicada et Volens.) Bon ! en voilà d'autres par ici.

CATON

Laissez-moi les chasser ; ce sont des paresseux. Quand on pense que la République distribue tous les matins vingt sesterces et une mesure de blé à cinquante mille paresseux de cette espèce !

CICÉRON

Pas de violence, Caton ! Croyez-moi, quelques paroles amies feront plus que des injures.

LUCULLUS

Et une centaine de sesterces plus que des paroles amies. (Il s'approche.) Citoyens, la place est bonne, puisque vous l'occupez. Cédez-la-nous un instant, et allez en prendre une autre qui ne sera pas mauvaise non plus, autour d'une table là-bas, à la taverne de la porte Flaminia. Voilà cent sesterces.

CICADA

Eh bien, quand je vous disais qu'il était généreux, mon patron ?

LUCULLUS

Tu es donc mon client, toi ?

CICADA

Certainement ! C'est moi qui fais la roue, vous savez bien, quand vous sortez avec votre belle voiture attelée de quatre chevaux. Ah ! si vous ne me connaissez pas, vos chiens me connaissent bien. Eh ! Bibrix ! eh ! Jugurtha ! (Il aboie.) Vive Lucullus !

LUCULLUS

Ah ! je te reconnais, c'est toi qu'on appelle la Cigale. Voilà cinq sesterces de plus pour toi. (Revenant aux autres.) Charmant sujet, qui ira loin si on ne l'arrête pas en route.

CATON

Je ne vous comprends pas, Lucullus, de prodiguer votre argent à de pareils gueux.

LUCULLUS

Ces gueux-là sont les rois du monde, mon cher Caton ; ces gueux-là tiennent dans leurs mains mon palais de Rome et ma villa de Naples ; – votre ferme de la Sabine, Caton ; – votre maison d'Arpinum, Cicéron. Ayez donc des égards pour ces gueux-là.

CATON

Quand je verrai cette populace prête à disposer de mes maisons, j'aurai une torche pour brûler mes maisons ; quand je la verrai prête à disposer de mes jours, j'aurai un couteau pour en finir avec mes jours.

LUCULLUS

Vous êtes de l'école stoïque, vous, Caton ; grand bien vous fasse ! Moi, je suis de l'école épicurienne : j'aime mes palais, et je veux les garder ; j'aime la vie, et je veux vivre ; je laisse l'action aux autres, je suis fatigué ; j'ai amassé un peu de bien dans ma questure d'Asie et dans ma préture d'Afrique ; j'en jouis avec mes amis, mes gens de lettres, mes artistes. (Mouvement de Caton.) Eh ! je sais bien ce que vous allez me dire. « Si vous laissez arriver tous ces agitateurs, tous ces Julius, tous ces Catilina, tous ces Céthégus, on vous dépouillera, on vous proscritra, on vous égorgera peut-être ! » Que voulez-vous que j'y fasse ? Tendre la gorge au couteau, c'est l'affaire d'un instant, c'est le désagrément d'un quart d'heure... Eh bien, j'aime mieux souffrir un quart d'heure et en finir, que de souffrir un an comme le consul de cette année, et qui n'en finira pas, lui.

CATON

Vous faites la perspective sombre, Lucullus !

Scène IV

Les mêmes, un affranchi.

L'AFFRANCHI, à Cicéron

Seigneur !

CICÉRON, à Lucullus et à Caton

Vous permettez ?

CATON

Faites

LUCULLUS

Venez, Caton ; j'ai une idée.

(Ils marchent en causant, tandis que Cicéron reste sur le devant avec l'affranchi, qui lui remet une lettre.)

CICÉRON, après avoir lu

Es-tu sûr qu'il y ait réunion chez Catilina, ce soir ?

L'AFFRANCHI

J'en suis sûr.

CICÉRON

Tu es sûr qu'il se présente aux élections ?

L'AFFRANCHI

La réunion de ce soir n'a pas d'autre but que d'assurer son consulat.

CICÉRON

Sur combien de voix compte-t-il ?

L'AFFRANCHI

Il se vante d'en avoir déjà cent mille.

CICÉRON

Hier au soir, qu'a-t-il fait ?

L'AFFRANCHI

Il a soupé avec Aurélia Orestilla.

CICÉRON

Et ce matin ?

L'AFFRANCHI

On lui a apporté trois lettres.

CICÉRON

De qui ?

L'AFFRANCHI

Une de César, une de Céthégus, une d'Aurélia Orestilla.

CICÉRON

Lui fait-il toujours la cour, à cette femme ?

L'AFFRANCHI

Il parle de l'épouser.

CICÉRON

C'est-à-dire d'épouser ses millions... A-t-il répondu aux messages reçus ?

L'AFFRANCHI

À celui de César, à celui d'Orestilla.

CICÉRON

Sais-tu ce que contenaient les réponses ?

L'AFFRANCHI

Des rendez-vous, probablement ; car César a demandé ses chevaux, et Orestilla sa litière.

CICÉRON

Pour la même heure tous deux, ou pour des heures différentes ?

L'AFFRANCHI

Pour la onzième heure tous deux.

CICÉRON

Que fait Catilina en ce moment ?

L'AFFRANCHI

Quand j'ai quitté Rome, il en sortait lui-même par la rue Lage.

CICÉRON

Alors, il vient ici.

L'AFFRANCHI

C'est probable.

CICÉRON

Va. (L'affranchi s'éloigne ; Cicéron retourne vers Caton et Lucul-

lus.) Mille pardons, seigneurs ; mais un avocat, quand il a des clients, est presque aussi occupé qu'un grand général, Lucullus... qu'un grand propriétaire, Caton...

CATON

Savez-vous ce que nous venons de décider, Lucullus et moi ?

CICÉRON

Non, en vérité.

LUCULLUS

Nous venons de vous nommer consul.

CICÉRON

Bah ! moi, consul ?

CATON

C'est une affaire arrangée... Ah ! ne secouez pas la tête. Lucullus ne veut pas de César : il flaire le tyran sous le débauché.

LUCULLUS

Et Caton refuse obstinément Pompée ; il devine le dictateur sous le général. Nous vous faisons nommer. D'abord, moi, je donnerai un festin au peuple.

CICÉRON

Vous voyez bien que voilà des extrémités...

CATON

Et moi, s'il le faut, je me remettrai à jouer à la paume et à lancer le disque avec toute cette populace ; c'est un moyen de lui plaire.

LUCULLUS

Sans dépenser d'argent.

CICÉRON

Merci !

LUCULLUS

Moi, je réponds de douze tribus sur les trente-cinq.

CATON

Moi, j'en aurai six, les plus pures... Trente mille vieux Romains...

CICÉRON

Vous croyez qu'il en reste tant que cela à Rome, Caton ?

CATON

J'en suis sûr.

LUCULLUS

Eh bien, douze et six font dix-huit ; dix-huit, sur trente-cinq, c'est déjà la majorité. Et vous, Cicéron, de combien de voix disposez-vous ?

CICÉRON

De la mienne.

CATON

Ce n'est pas beaucoup.

LUCULLUS

Au contraire, c'est tout. Parlez, Cicéron, et vous ferez plus, avec votre parole, que moi avec mes dîners et Caton avec sa gymnastique... Rentrez-vous avec nous en ville, Tullius ?

CICÉRON

Non, je vais à Tusculum ; je préparerai mon discours.

LUCULLUS

Mes jardins sont sur la route de Tusculum, allons ensemble ; vous ferez un simple goûter avec moi, et vous continuerez votre chemin.

CATON

Et moi, je reste... Allons, les discoboles, place pour moi...

(Il se mêle aux joueurs.)

LES JOUEURS

Place au seigneur Caton !

LUCULLUS, à Caton

Au revoir ! (Passant au pied d'un arbre où Gorgo, Volens et Cicada boivent et mangent.) Ah ! vous voilà, vous autres !

CICADA

Oui, noble Lucullus ; nous avons préféré faire notre petite collation dehors, au frais.

LUCULLUS

Bon appétit !

CICADA

À votre santé !

TOUS

À la santé du seigneur Lucullus !

(Cicéron et Lucullus sortent.)

Scène V

Les mêmes, hors Lucullus et Cicéron.

LES SPECTATEURS, à Caton, qui lance le disque

Bravo, seigneur Caton !

LES TROIS MANGEURS, la bouche pleine

Bravo, seigneur Caton !

CATON

C'est en s'exerçant de la sorte que les Romains commanderont toujours aux autres peuples. Dans un corps vigoureux, l'esprit se trouve plus à l'aise.

CICADA

Seigneur Caton, pendant que vous y êtes, vous devriez essayer de lancer le disque de Rémus. Depuis six cent quatre-vingt-dix ans qu'il est là sur sa borne, personne ne l'a lancé ; vous en auriez l'étrenne.

VOLENS

Le seigneur Caton se nourrit trop légèrement pour tenter de faire de pareils tours de force.

CATON

Rémus était un dieu, je ne suis qu'un homme ; tout ce qu'un homme peut faire, j'essayerai de le faire ; rien au delà.

(Il disparaît avec les joueurs.)

CICADA

Tiens, les patriciens ne sont donc pas plus que des hommes, seigneur Caton ?

Scène VI

Les mêmes, Catilina.

CATILINA, allant droit à un homme couché

Où est Cicéron ?

L'HOMME

Il est parti pour Tusculum.

CATILINA

Que faisait-il ici ?

L'HOMME

Il causait avec Lucullus et Caton.

CATILINA

Qu'ont-ils dit ?

L'HOMME

Ils se sont doutés que je les écoutais et se sont éloignés. Je crois cependant qu'il est question de faire Cicéron consul.

CATILINA, laissant tomber une pièce d'or

C'est bien. Va m'attendre chez moi...

(L'homme se lève et sort.)

VOLENS, se levant

Ah ! c'est le seigneur Catilina !

TOUS, rentrant

Catilina ! Catilina !... Vive Catilina !...

(Ils abandonnent Caton et vont à Catilina.)

CATILINA

Oui, mes amis, c'est moi... Bonjour, mes amis ; bonjour.

CATON

Braves gens, en voilà un patricien, et des plus vieux, sinon des plus purs ! Il descend de Sergeste, le compagnon d'Énée ; il le dit, du moins. Il est un peu pâle, c'est vrai ; un peu débraillé, c'est encore vrai ; mais enfin, comme je vous le disais, c'est un patricien. Demandez-lui donc un peu de lancer le disque de Rémus, à lui ?

CATILINA

Mes amis, il m'est arrivé cent chevreaux tendres de mes bergeries de Clytumne. Ne manquez pas d'en venir prendre votre part demain. Les tables seront dressées dans mes jardins du Palatin.

TOUS

Vive Sergius ! vive Catilina !

CATILINA

Eh ! bonjour, cher seigneur Caton ! Ne me faisiez-vous pas l'honneur de m'adresser la parole, ou tout au moins de parler de moi ?

CATON

Justement ! Ces honnêtes citoyens, vos amis, me raillaient de ce que je n'ose me hasarder à lancer le disque de Rémus. J'avouais mon impuissance ; mais je disais que vous, le descendant du robuste Sergeste, vous seriez moins timide que moi.

CATILINA

N'avez-vous point tout simplement répondu que c'était impossible, seigneur Caton ?

CATON

Oui ; mais impossible à moi. Je ne suis pas Catilina ; je n'ai pas une réputation galante à soutenir auprès des dames romaines.
(Une litière entre à ce moment avec le cortège d'Orestilla.)

Scène VII

Les mêmes, Aurélia Orestilla, en litière découverte ;
César, à cheval ; esclaves, portant le parasol et l'éventail ;
esclaves, portant le marchepied, les tapis, les sièges.

CATON

Or, en voici une qui nous arrive, la belle, la riche Aurélia Orestilla, qui, dit-on, vous tient au cœur ; et, à sa suite, votre bien-aimé Julius César, fils de Vénus ! Allons, Catilina, un peu d'amour-propre. Faites pour tous ces beaux yeux-là ce que je ne puis faire, moi... l'impossible ! La main à l'œuvre, noble Sergius ! madame vous regarde et vos amis attendent...

CATILINA

Les dames savent ce que nous valons l'un et l'autre, illustre Caton ; ne me demandez donc rien pour elles... Mes amis nous connaissent, vous et moi ; ne me demandez donc rien pour eux...

CATON

Alors, je vous adjure au nom de cette noble populace, qui vous prend pour un demi-dieu, en attendant qu'elle vous prenne

pour un roi !

(Murmures.)

CATILINA

Oh ! ceci, c'est différent... Pour ces nobles Romains, mes concitoyens, mes égaux... pour ces fils de Rémus, mes frères... j'essayerai !

CATON

Prenez garde à votre manteau : les plis vous gêneront !

CATILINA

Merci ! (Aux spectateurs.) Romains, quand vos fils vous demanderont ce qu'est devenu le disque de Rémus, qui était resté six cent quatre-vingt-dix ans scellé à cette pierre, et que nul homme ne pouvait soulever, vous leur direz ceci : « Un jour, sur le défi de Caton, Lucius Sergius Catilina s'est approché de ce cippe, a brisé la chaîne qui retenait le disque, et, d'ici, entendez-vous bien ? d'ici... il a jeté le disque dans le Tibre...

(À mesure qu'il parle, Catilina fait ce qu'il annonce, et jette le disque dans le Tibre. Acclamations.)

TOUS, regardant dans l'eau

Bravo, Catilina !...

CATILINA

Qu'en dis-tu, Caton ?...

CATON

Je dis que, si tu as le cœur aussi fort que le bras, Rome est perdue...

(Il ramasse sa toge et sort.)

TOUS

Bravo, Catilina !...

(On entoure Catilina pour le féliciter.)

Scène VIII

Les mêmes, moins Caton ; plus, Charinus, Syrus, et Curius, qui sont survenus rentrés et ont vu lancer le disque.

CHARINUS

As-tu vu, Syrus ? quelle vigueur ! quelle adresse !... Oh ! que

mon père eût été heureux de voir ce beau jeune seigneur lancer ainsi le disque !

SYRUS

Il eût été bien plus heureux de vous le voir lancer à vous-même. Rentrez-vous, maître ?

CHARINUS

Non ; va rendre à ma mère la réponse de mon père, et dis-lui que je suis ici à chasser les oiseaux avec ma fronde... Va !

(Syrus se dirige vers la maison.)

CÉSAR, s'approchant de Catilina

De pareils exploits sont brillants, mon cher Sergius ; mais parfois ils coûtent cher.

CATILINA

Bonjour, Julius ! Pourquoi dites-vous que de pareils exploits coûtent cher ?

CÉSAR

Parce que l'on a vu des athlètes se rompre un vaisseau dans la poitrine ; ce qui, à moins de très-grandes précautions, est presque toujours un accident mortel.

CATILINA

Rassurez-vous, César, ce n'est rien.

CÉSAR

C'est que, dans le cas où vous souffririez, j'ai là mon médecin Archigènes, et je pourrais vous l'envoyer... Mais que regardez-vous donc ainsi, Sergius ?

CATILINA, montrant Charinus

Voyez donc le bel enfant, César ; le connaissez-vous ?

CÉSAR

Non.

CATILINA

C'est étrange ! il me semble que je le connais, et cependant... Non, je ne l'ai jamais vu.

ORESTILLA

Eh bien, seigneur César ?...

CÉSAR

Me voici, madame... Vous savez ce que je vous ai dit, Catilina, à propos de mon médecin.

CATILINA

Merci, César.

CHARINUS, s'avançant vers Catilina

Mais, je ne me trompe pas, on dirait qu'il souffre... Comme il pâlit !... Oh ! si j'osais lui parler... Seigneur ! seigneur !

CATILINA

Qu'y a-t-il, mon enfant ?

CHARINUS

Vous chancelez !

CATILINA

Tu te trompes

CHARINUS

Vous avez sur les lèvres une écume de sang.

CATILINA

Chut !

CHARINUS, lui tendant une gourde

Oh ! tenez, seigneur, buvez, buvez, et ne méprisez pas le vase ; il a été sculpté par un pâtre du mont Olympe.

CATILINA

Merci, mon enfant, merci... (Il boit.) Veuillez m'attendre un instant.

(Apercevant Curius qui cause avec Orestilla, il s'arrête et regarde.)

ORESTILLA

Curius, vous me fatiguez ; je veux écouter César, et vous me forcez de vous entendre. Taisez-vous.

CURIUS

Madame, j'ai du malheur près de vous. Vrai, je mérite mieux...

ORESTILLA

Si Fulvie était là, me diriez-vous tout ce que vous me dites ? Fulvie, que vous ne quittez pas plus que votre ombre ! Que les hommes sont perfides, César !... Prenez garde, Curius : Fulvie est

jalouse.

CURIUS

Jalouse ?...

(Il regarde autour de lui.)

CÉSAR, à Orestilla

Vous l'avez fait pâlir de peur, ce pauvre Curius... Ah ! voilà un homme qui aime !

ORESTILLA

Vraiment ! Je le regarderai de plus près demain. (À Catilina.) Et depuis quand, Catilina, êtes-vous devenu si modeste ? Comment ! vous accomplissez un exploit digne d'Hercule, vous lancez le disque de Rémus, vous chassez Caton, deux triomphes, et vous ne venez point recueillir nos remerciements et nos bravos !

CATILINA

Vous avez là, madame, un charmant flacon.

ORESTILLA

Oui, n'est-ce pas ? il est d'or, et sculpté par Ephialtès de Corinthe.

CÉSAR

Pauvre Rome ! Toutes les fois qu'elle possède quelque chose de beau, cette chose lui vient de la Grèce.

CATILINA

Voulez-vous me le céder, madame ? Je vous donnerai en échange le vase murrhin que vous daignâtes remarquer dans mon vestibule, la dernière fois que vous vîntes me voir.

ORESTILLA

Prenez. – Continuez, seigneur Julius ; ce que vous me disiez m'intéresse fort.

CATILINA, revenant à Charinus

Jeune homme, rendez-moi un service.

CHARINUS

Volontiers, seigneur.

CATILINA

Cette gourde, dont la liqueur vient de me rappeler à la vie, donnez-la-moi.

CHARINUS

Avec bien du bonheur ! Gardez-la.

CATILINA

Mais à une condition : acceptez en échange ma gourde, à moi, que voici.

CHARINUS

Oh ! seigneur, ce flacon est trop précieux... Je ne puis.

CATILINA

Par grâce !

CHARINUS

Je consulterai mon père. Il va venir ; et, s'il y consent, j'accepterai, seigneur...

CATILINA

Je me charge d'obtenir son consentement... Prenez toujours.

ORESTILLA, montrant à César
une litière qui entre

César, César, voyez donc !

CÉSAR

Fulvie dans une litière de louage !... Mais elle est donc ruinée tout à fait ?

ORESTILLA

Elle s'arrête ! Ah ! nous allons voir quelque chose d'amusant.

Scène IX

Les mêmes, Fulvie.

FULVIE, de sa litière, fait appeler
Curius par un de ses gens

Bien, Curius ! vous vous consolerez facilement de mon absence ; cela me rassure.

CURIUS

Fulvie !

(Il court à elle.)

FULVIE

Laissez-moi ! Adieu.

CURIUS

Mais...

FULVIE

Loin d'ici, vous dis-je ! (À ses porteurs.) Allez, vous autres !
 (Curius suit la litière qui s'éloigne.)

ORESTILLA

Oh ! le pauvre Curius, le voilà désespéré !

CÉSAR

Vous alliez me demander quelque chose quand Fulvie est
 arrivée.

ORESTILLA

Oui, j'allais vous demander si vous connaissiez cet enfant
 avec lequel cause Sergius.

CÉSAR

Non, c'est la première fois que je le vois

ORESTILLA

Il est charmant !

CÉSAR, à part

Ce que c'est que la sympathie ; elle le déteste.

SYRUS, revenant

Me voici, maître !

CHARINUS, à Syrus

Tiens, prends ce beau flacon, que je pourrais briser en faisant
 mes exercices. As-tu ramassé des cailloux pour ma fronde ?

SYRUS

J'en ai plein le pan de mon manteau.

CHARINUS

Eh bien, allons par la route où doit venir mon père. (À Cati-
 lina.) Où vous retrouverai-je, seigneur ?

CATILINA

Ici. (À Curius, qui revient tout effaré.) Eh bien ?

CURIUS

Mon cher Sergius !

CATILINA

Oh ! grands dieux ! que vous arrive-t-il ?

CURIUS

Un affreux malheur ! Fulvie va faire un coup de tête. Je suis désespéré.

CATILINA

À quoi puis-je vous être bon ?

CURIUS

Il me faudrait quelques hommes dont je fusse sûr.

CATILINA

Courez jusqu'à la porte Flaminia ; j'ai là six gladiateurs ; prononcez le mot de passe : *Vigil*, et ils vous obéiront.

CURIUS

Merci, merci !

ORESTILLA, à Catilina,
qui se rapproche d'elle

En vérité, Sergius, je commençais à renoncer à l'espoir de votre société pour aujourd'hui.

CATILINA, riant

Vous le savez, madame, on se doit avant tout aux malheureux !

ORESTILLA

De qui parlez-vous ?

CATILINA

De Curius, qui vient de sortir désespéré.

ORESTILLA

Et ce bel enfant que vous aimez si fort, est-il aussi malheureux ?

CATILINA

Quel enfant ?

ORESTILLA

Celui avec qui vous causiez tout à l'heure.

CATILINA

Moi, madame ? Je ne le connais pas.

ORESTILLA

Vous ne le connaissez pas ?

CATILINA

Non, par Castor ! En vérité, je le vois aujourd'hui pour la première fois ; il faut qu'il soit depuis peu de temps à Rome.

ORESTILLA

Vous ne le connaissez pas, et vous lui donnez mon flacon !

CATILINA

Vous le savez, il y a des entraînements dont on n'est pas le maître.

ORESTILLA

Oui, c'est comme les répulsions. (Bas, à une femme esclave qui porte le costume égyptien.) Nubia, tu sauras quel est cet enfant. Continuez, César. Oh ! vous nous avez interrompus au milieu de la plus intéressante conversation ; César et moi, nous parlions pâte et essences. Savez-vous que c'est un général de première force sur la toilette !

CATILINA

Il mentirait à son origine s'il en était autrement ; on n'est pas pour rien petit-fils de Vénus.

ORESTILLA

Voyons, César, voyons, comment vous faites-vous ce teint que toutes les femmes vous envient ?

CÉSAR

Voulez-vous ma recette ? Il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

ORESTILLA

Sans intérêt, au moins ?

CÉSAR

Nous compterons plus tard.

ORESTILLA

En vérité, vous êtes charmant ! quelle différence il y a entre vous et certaines gens que je connais... Décidément, le seigneur Sergius est distrait aujourd'hui.

CATILINA

Pardon, c'est étrange... Mais je regardais...

ORESTILLA

Quoi donc ?

CATILINA

Une tourterelle d'Égypte qui vient de se poser sur ce chêne ; elle se sera échappée de quelque volière.

ORESTILLA

Une tourterelle d'Égypte ! Il n'y a que moi qui en aie deux à Rome.

CATILINA

Et vous y tenez ?

ORESTILLA

J'ai un esclave dont le seul soin est de s'occuper d'elles.

Scène X

Les mêmes, Storax.

STORAX, entrant à petit pas

Chut ! chut ! chut !... Cocote ! cocote ! petite !... Auriez-vous par hasard vu une tourterelle bleue ?

CICADA, lui montrant

la tourterelle sur un arbre

Tiens, là, regarde !

STORAX

Oui, oui, je la vois. Petite, petite ! (À Cicada.) Viens ici, toi ! monte sur mes épaules.

(Cicada obéit.)

ORESTILLA, se levant

Mais je ne me trompe pas !...

CÉSAR

Qu'y a-t-il ?

ORESTILLA

C'est ce coquin de Storax !

CATILINA

Cet esclave est à vous ?

ORESTILLA

C'est le gardien de mes tourterelles.

CATILINA

Je lui en fais mon compliment, il les garde bien.

ORESTILLA

Taisez-vous ! je vous déteste.

STORAX

Bon ! la voilà repartie. (À Cicada.) C'est ta faute, petit malheureux !

ORESTILLA

Ah ! le misérable !... Ici, Storax !

STORAX

La maîtresse ! Bon Jupiter, je suis perdu.

CATILINA

Oh ! l'excellente figure de bandit !

ORESTILLA

Que cherches-tu donc, mon petit Storax ?

STORAX

Rien, maîtresse, rien ; je me promène.

ORESTILLA

Et mes tourterelles d'Égypte ?

STORAX

Aïe !

ORESTILLA

Où sont-elles ?

STORAX

Aïe ! aïe !

ORESTILLA

C'est que, si jamais tu en perdais une, je te plaindrais, bon Storax.

STORAX

Aïe ! aïe ! aïe !

CATILINA

Pas de colère, Orestilla ; vous ne vous faites pas idée combien la colère enlaidit.

ORESTILLA

De la colère, moi ? Jamais !... Storax, mes tourterelles !...

STORAX, les mains jointes

Maîtresse !...

ORESTILLA

Prends garde au carcan, Storax... Mes tourterelles !...

STORAX, à genoux

Maîtresse !...

ORESTILLA

Prends garde au fouet.

STORAX

Maîtresse, je la rattraperai... Maîtresse, il y a des gens qui courent après... Elle est là-bas, sur un petit arbre pas plus haut que cela. (Se jetant la face contre terre.) Ah ! Jupiter !

ORESTILLA

Qu'y a-t-il encore ?

CATILINA

De la générosité, Orestilla... Votre tourterelle vient d'être tuée d'un coup de fronde.

ORESTILLA

Tuée !... ma tourterelle tuée !... et par qui ?

CATILINA

Par un enfant qui était loin de se douter qu'il vous privait d'un bien si précieux.

ORESTILLA

Par ce jeune homme qui causait là avec vous tout à l'heure ?

CATILINA

Je suis forcé de l'avouer.

ORESTILLA

Ah ! (Montrant Storax.) Qu'on emmène cet homme, et qu'on le mette en croix. Ma litière !

(La litière entre ; deux gladiateurs se tiennent près du disque ; on relève les coussins, et l'on prend le tapis.)

CATILINA

Grâce pour lui, Orestilla !

ORESTILLA

Taisez-vous !

CATILINA

CATILINA

En crois pour un oiseau envolé !

ORESTILLA

En ai-je le droit, oui ou non ? cet esclave est-il à moi ?

CATILINA

Oh ! puisque vous le prenez ainsi... (Se reculant, à Storax.) Tu entends !

STORAX

Je crois bien que j'entends !

CATILINA

Debout, et sauve-toi !

STORAX

Le Champ de Mars est gardé, je serai pris.

CATILINA

Cours vite.

STORAX

Je n'ai plus de jambes.

CATILINA

Crève, alors !

ORESTILLA, à ses esclaves

Emparez-vous de lui ! (Aux deux gladiateurs.) Emmenez cet homme, et que dans une heure il soit mort. Ne m'attendez pas ce soir, Sergius.

CATILINA, s'inclinant

Votre place restera vide.

CÉSAR, conduisant Orestilla à sa litière

En vérité, la colère vous va à merveille, et jamais je ne vous ai vue si belle.

ORESTILLA

Venez voir demain l'effet de votre recette.

CÉSAR

Je n'y manquerai pas.

(Il salue.)

NUBIA, bas, à Orestilla

Faut-il toujours s'informer de ce jeune homme ?

ORESTILLA

Plus que jamais.

Scène XI

Les mêmes, un esclave.

L'ESCLAVE, s'approchant de Catilina

De la part de Lentulus.

CATILINA

Qu'est-ce ?

L'ESCLAVE

Une lettre... Tendez votre main.

CATILINA

Impossible ! César me regarde... Trouve moyen de la glisser sous mon manteau, qui est là, au pied du tombeau de Sylla.

L'ESCLAVE

Bien !

ORESTILLA, dans la coulisse

Ce n'est pas assez de la croix ; qu'on l'écorche vif !

(On conduit Storax, et on emporte la litière.)

CÉSAR

Cette femme est tout cœur. (À Catilina.) Quel bon petit ménage vous ferez, Sergius !

CATILINA

Vous m'avez abandonné, César.

CÉSAR

Comment ?

CATILINA

Vous si miséricordieux, vous qui faisiez couper la gorge aux pirates avant que de les pendre, vous qui faisiez panser les gladiateurs blessés, vous à qui l'on reproche d'être trop humain, vous n'avez pas trouvé une seule parole en faveur de ce malheureux !

CÉSAR

Vous êtes charmant ! je ne veux pas me brouiller avec Orestilla. C'est bon pour vous qui épousez... Adieu, Sergius.

CATILINA

CATILINA

Vous partez ?

CÉSAR

Je vais au bain.

CATILINA

Et du bain ?

CÉSAR

À un rendez-vous.

CATILINA

Servilie ?

CÉSAR

Eh ! mon Dieu, oui.

CATILINA

Toujours ?

CÉSAR

Il faut qu'elle m'ait donné quelque philtre.

CATILINA

Vous l'aimez ?

CÉSAR

Follement !... Que dites-vous de cette perle ?

CATILINA

Je dis qu'elle vaut un million de sesterces.

CÉSAR

Je viens de l'acheter douze cent mille.

CATILINA

Et... payée ?...

CÉSAR

Allons donc !... pour qui me prenez-vous ?

CATILINA

Les bijoutiers vous font donc encore crédit ?

CÉSAR

Je leur ai donné rendez-vous dans ma prochaine préture. Tenez, Sergius, un conseil : faites-vous nommer préteur ! Le préteur, c'est le prince, c'est le satrape, c'est le roi ! La province tout entière est à lui ! Est-il prodigue ? À lui l'or et l'argent ! Est-il

artiste ? À lui les tableaux et les statues ! Est-il libertin ? À lui les femmes et les filles ! Vous êtes prodigue, artiste, libertin... Catilina, faites-vous nommer prêteur !

CATILINA

Non, je veux être consul.

CÉSAR

Alors, disposez de moi ; j'ai soixante mille voix à votre service. Vous avez besoin d'argent ?

CATILINA

Certes !

CÉSAR

Épousez Orestilla, vous m'en prêterez... Mais hâtez-vous, elle se ruine, et, pour peu que vous tardiez, vous n'aurez plus que des restes... Adieu, Sergius !

CATILINA

Un mot encore... Vous verra-t-on ce soir ?

CÉSAR

Où cela ?

CATILINA

Chez moi.

CÉSAR

Je ferai tout pour y aller : seulement, aidez-moi à traverser tout ce populaire.

CATILINA

Prenez mon bras.

LE PEUPLE

Vive Sergius ! vive Catilina !

CÉSAR

Ces gens-là vous adorent, mon cher Sergius.

LE PEUPLE

Vive Julius César !

CATILINA

Et vous, donc !... Écoutez-les.

CÉSAR

Ma foi, oui... Oh ! que nous avons mauvaise réputation, mon

cher ! Adieu ! adieu !

(Il se sauve, escorté du peuple.)

Scène XII

Clinias et Charinus, puis Catilina.

CLINIAS

Mais où donc est ce seigneur qui t'a donné ce flacon ?

CHARINUS

Il était ici, il devait attendre ici... Eh ! tenez, je crois que le voilà.

CLINIAS

Es-tu sûr que ce soit lui ?

CHARINUS

Lui-même, mon père.

CLINIAS

Alors, venez, Charinus. (S'avançant vers Catilina.) Permettez, seigneur, que mon fils et moi... (S'arrêtant.) Par Jupiter ! je ne me trompe pas !

CHARINUS

Qu'y a-t-il, mon père ?

CLINIAS

C'est lui !...

CATILINA

Eh bien ?

CLINIAS

Dieux vengeurs ! (Il prend le flacon et le jette au pieds de Catilina.) Viens, Charinus ! viens !

CHARINUS

À la maison, mon père ?

CLINIAS

Non, non, suis-moi.

(Il s'éloigne précipitamment et emmène Charinus.)

Scène XIII
Catilina, seul.

Pourquoi donc cet homme me fuit-il ainsi ? Pourquoi donc repousse-t-il mes présents avec horreur ?... Il y a quelque mystère là-dessous... Je le saurai... Allons, me voilà seul ! Tous sont partis... L'esclave de Lentulus a mis la lettre de son maître sous mon manteau. (Il lève le coin de son manteau.) Storax !

Scène XIV
Catilina, Storax, sous le manteau.

CATILINA

Storax sous mon manteau !

STORAX

C'est Jupiter sauveur qui m'a indiqué cet asile.

CATILINA

Tu es donc parvenu à te sauver, enfin ?

STORAX

Le divin Mercure m'est venu en aide.

CATILINA

Il te devait bien cela ; car tu me parais être un de ses plus fervents adorateurs... Et de quelle façon le prodige s'est-il opéré ?

STORAX

En passant sur le pont...

CATILINA

Oui, je comprends, tu t'es jeté dans le Tibre ?

STORAX

Justement... Je suis assez bon plongeur, j'ai nagé entre deux eaux, j'ai gagné de grandes herbes ; puis, des herbes, le rivage ; puis, du rivage, votre manteau... Il m'a semblé, puisque vous aviez intercédé pour moi, que je pouvais me confier à vous.

CATILINA

Mais, si j'eusse relevé mon manteau devant des étrangers... ?

STORAX

Oh ! j'étais bien sûr que vous ne le lèveriez pas, seigneur. Il

cachait un objet trop précieux.

CATILINA

Et quel objet ?

STORAX

Cette lettre du seigneur Lentulus.

CATILINA

Tu l'as lue, drôle ?

STORAX

Je n'ai pas pu faire autrement dans la position où je me trouvais : j'avais le nez dessus.

CATILINA

Alors, comme il fait nuit, et que je ne puis pas lire, tu vas me dire ce qu'elle contient.

STORAX

Huit mots, mon cher seigneur ; pas un de plus, pas un de moins.

CATILINA

Et ces huit mots ?

STORAX

Pois chiche est mûr, il faut le manger.

CATILINA

Et cela signifie ?

STORAX

Si je n'ai pas compris ?

CATILINA

Ce sera bien.

STORAX

Et si j'ai compris ?

CATILINA

Ce sera mieux.

STORAX

Eh bien, mon bon seigneur, avec votre permission, il me semble que le *pois chiche*, c'est un petit nom d'amitié que l'on donne à un grand orateur nommé Marcus Tullius...

CATILINA

Pas mal.

STORAX

Cicéron... Quant à sa maturité, il pourrait bien être question, ce me semble, de son prochain consulat.

CATILINA

Bien.

STORAX

On ne mange pas les hommes, seigneur ; mais les pois, quand ils sont mûrs, on les cueille.

CATILINA

Très-bien ; sortons d'ici.

STORAX

Mon bon seigneur, n'oubliez pas qu'on me cherche pour me crucifier.

CATILINA

Tu as raison ; enveloppe-toi de ce manteau, et tâche d'avoir l'air d'un honnête homme.

STORAX, avec un soupir

Ah !

CATILINA

Et maintenant, viens !

STORAX

Où cela ?

CATILINA

Chez moi.

STORAX

Ô fortune ! est-ce que j'aurais enfin mis la main sur tes trois cheveux !

ACTE DEUXIÈME
TROISIÈME TABLEAU

*La maison de Catilina, au Palatin. – Salle à manger
donnant sur de vastes jardins.*

Scène première

Curius, regardant à la cantonade ; puis Fulvie,
apportée par quatre gladiateurs dans une litière.

CURIUS

Oh ! je ne me trompe pas, ils entrent. Oui, ce sont bien eux...
Ils l'ont rejointe, par Jupiter ! J'avais peur qu'elle n'eût changé
de route. Je respire.

(La litière entre et s'arrête devant la porte.)

FULVIE

Où m'avez-vous conduite, et quel est le but de cette violence ?

UN DES HOMMES

Vous êtes arrivée, madame.

CURIUS, ouvrant la porte de la litière

Vous êtes libre, Fulvie.

FULVIE

Curius !

CURIUS, donnant sa bourse aux porteurs

Tenez, vous êtes maintenant de cinq cents sesterces plus
riches que moi.

(Les gladiateurs s'éloignent.)

FULVIE

Ah ! c'est donc de vous que m'est venu cet empêchement de
continuer ma route ?

CURIUS

Allez-vous me punir de n'avoir pu supporter la pensée que
j'allais vous perdre ?

FULVIE

Pensez-vous m'avoir retrouvée parce que vous m'avez
reprise ?

CURIUS

Fulvie, écoutez-moi !... Fulvie, de grâce !...

FULVIE

Oh ! par Vénus, je sais tout ce que vous allez me dire... Vous m'aimez plus que jamais, n'est-ce pas ? C'est tout simple, je ne vous aime plus.

CURIUS

Mais pourquoi ne m'aimez-vous plus, Fulvie ?

FULVIE

Vous faites là une sottise question, mon cher Curius. Ne savez-vous pas que celles qui n'aiment plus ont toujours de bonnes raisons pour cesser d'aimer ?

CURIUS

Mais enfin, ces raisons, exposez-les-moi ; peut-être serai-je assez heureux pour les combattre.

FULVIE

Vous allez vous faire dire des choses désagréables, Curius. Prenez garde !

CURIUS

Mais peut-être, si vous ne parlez pas, allez-vous m'en faire penser de plus désagréables encore.

FULVIE

Bon ! que penserez-vous ? Je suis curieuse de le savoir.

CURIUS

Eh bien, je penserai que le Curius qui possédait quarante millions de sesterces il y a six mois n'eût pas reçu, il y a six mois, de Fulvie, l'accueil qu'il en reçoit aujourd'hui qu'il est ruiné.

FULVIE

Bravo, Curius !

CURIUS

Comment, bravo ?

FULVIE

Eh bien, oui, vous avez deviné juste, et je vous applaudis.

CURIUS

Vous avouez que c'est ma ruine qui vous rend indifférente

pour moi ? Mais cette ruine que vous me reprochez, c'est vous qui en êtes la cause.

FULVIE, se levant

Ah ! je m'attendais à cela. En vérité, Curius, on dirait que vous me prenez pour une courtisane grecque. Vous avez dépensé avec moi quarante millions de sesterces ; eh bien, moi, j'en ai dépensé trente millions avec vous ; la différence n'est pas si grande, ce me semble. Vous êtes un Curius, je suis une Métella. Bref, vous m'avez aimée et vous me l'avez dit ; j'ai eu du goût pour vous et je vous l'ai prouvé ; nous sommes quittes. Maintenant, vous voulez que, moi qui suis jeune, j'aie m'embarrasser d'un homme qui n'a rien ? Vous voulez que, vous qui n'avez pas trente ans, qui portez un beau nom, et, par conséquent pouvez faire un riche mariage, j'aie vous embarrasser d'une femme ruinée ? En vérité, mon cher, ce serait une double sottise. Je vous en laisse ma part.

CURIUS

J'emprunterai, Fulvie, et nous vivrons comme par le passé.

FULVIE

S'il y avait encore des prêteurs d'argent à Rome, mon cher Curius, je les eusse trouvés aussi bien que vous. Mais, voyons, avouez-le, vous savez bien qu'il n'y en a plus.

CURIUS

Eh bien, je me ferai homme politique. Je puis arriver à la préture comme un autre.

FULVIE

Et avec quoi ? C'est très-cher, la préture.

CURIUS

Oh ! vous êtes résolue, je le vois bien. Vous me remplacez déjà en pensée ; et moi qui vous aimais malgré vos coquetteries, malgré vos caprices, malgré votre méchante réputation !

FULVIE

Prenez garde, Curius ; vous ne parlez plus comme un patricien ; vous parlez comme un paysan ivre... Est-ce que je vous ai

jamais rappelé votre procès avec le juif du forum ? Est-ce que je vous ai reproché d'avoir été chassé du sénat ? Est-ce que... ? Tenez, quittons-nous, Curius ; haïssons-nous, mais ne nous dégradons pas.

CURIUS

Il est impossible que vous soyez cruelle à ce point... Vous en aimez un autre, Fulvie !... Vous avez fort applaudi Cicéron, ce me semble, et Cicéron paraissait tout fier de vous avoir fait applaudir.

FULVIE

C'est vrai, j'aime Cicéron. Quand il parle, j'oublie que c'est un homme nouveau. Il se peut bien qu'il m'ait remarquée ; peut-être même m'a-t-il suivie...

CURIUS

Oh ! cet homme nouveau, comme vous l'appellez, est riche à millions.

FULVIE

C'est vrai encore ; mais tranquillisez-vous, ce n'est pas plus lui qui vous remplacera que Sergius ou César. Ce soir, quand vous m'avez fait arrêter, je quittais Rome.

CURIUS

Vous quittiez Rome ?

FULVIE

Mes équipages sont saisis, ma maison va être vendue, je n'ai plus un esclave à moi. Que voulez-vous que je fasse à Rome ?

CURIUS

Et où allez-vous ?

FULVIE

À Corinthe, chez ma sœur Métella, où j'attendrai des temps meilleurs.

CURIUS

Un exil ! Vous souffrirez l'exil ?

FULVIE

Je souffrirai la mort plutôt que la honte, et c'est une honte pour moi de voir qu'il y a à Rome des gens qui ne sont pas encore

ruinés.

CURIUS

Ô Fulvie !

FULVIE

Oui, je l'avoue, quand Aurélia Orestilla, quand cette ancienne affranchie, quand cette veuve d'un publicain qui avait à peine le droit de porter l'anneau de fer, passe avec ses mules africaines, ses esclaves nubiens, ses eunuques de Bithynie ; quand, sur le passage de sa litière, tout le monde se retourne, tout le monde s'arrête, tout le monde admire, alors moi, Curius, moi qui suis à pied, moi qui porte sur moi tout ce qui me reste de bijoux d'or, moi qui passe inaperçue dans la foule, comme je passais ce soir au Champ de Mars, où vous ne m'eussiez pas vue si je ne vous eusse touché l'épaule, alors... Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela ; dans deux heures, je serai sur la route de Corinthe. Adieu, Curius, adieu.

CURIUS

Mais vous êtes chez Catilina ; restez au souper qu'il vous donne ce soir. Il est prévenu, il vous attend.

FULVIE

Croyez-vous que, sur la route, je n'aie pas reconnu ses gladiateurs ; qu'en arrivant ici, je n'aie pas reconnu sa maison ? Il comptait sur moi au souper, dites-vous ?

CURIUS

Oui.

FULVIE

Remerciez-le pour moi, Curius ; mais je n'accepte pas un festin que je ne puis rendre. Moi parasite, vous n'y pensez pas ! Faites pour moi mes compliments à la belle Aurélia Orestilla, la reine du festin ; moi, je pars. Adieu, Curius.

CURIUS

Écoutez-moi une dernière fois.

FULVIE

Avez-vous à me dire quelque chose que je n'aie point encore entendu ?

CURIUS

Fulvie, ne partez que dans huit jours.

FULVIE

Adieu, Curius.

CURIUS

Ne partez que dans trois jours.

FULVIE

Adieu.

CURIUS

Fulvie, ne partez que demain... Demain, ce soir même, un grand changement peut se faire.

FULVIE, revenant

Dans votre sort ?

CURIUS

Dans notre sort à tous.

FULVIE

Encore quelque leurre.

CURIUS

Restez, Fulvie, restez deux heures, et, dans deux heures, vous avouerez que tout votre patrimoine perdu, toute votre fortune dévorée étaient la médiocrité, la pauvreté, la misère près de l'état nouveau qui nous attend tous les deux.

FULVIE

Qui nous attend ?...

CURIUS

Que voulez-vous ? qu'ambitionnez-vous ? Parlez, que vous faut-il ?

FULVIE

Prenez garde ! les désirs d'une âme comme la mienne n'ont pas de bornes. J'ambitionne tout, je veux tout.

CURIUS

Eh bien, souhaitez, imaginez, rêvez. Votre *tout* à vous, ce n'est rien. Mais attendez, Fulvie, attendez deux heures... C'est tout ce que je vous demande de temps pour vous prouver que je ne mens pas.

FULVIE

Vous êtes fou, Curius, ou bien...

CURIUS

Ou bien ?...

FULVIE

Ou bien ce que l'on dit de Catilina est vrai.

Scène II

Les mêmes, Catilina.

CATILINA

Et que dit-on de Catilina, belle Fulvie ?

FULVIE

On dit qu'il donne ce soir une fête charmante à laquelle il a bien voulu m'inviter, et dont je prends ma part avec grand plaisir... pourvu qu'il me soit permis de continuer d'y quereller à mon gré Curius.

CATILINA, montrant le jardin

À droite, vous trouverez l'allée des querelles, Fulvie... À gauche, vous trouverez la grotte des raccommodements, Curius.

CURIUS

Venez, Fulvie.

FULVIE

Vous me direz tout ?

CURIUS

Oui.

(Il sort avec Fulvie.)

Scène III

Catilina, seul.

Va, pauvre fou ! pour un jour, pour une heure d'amour de plus, trahis tes amis. Ce que tu devrais cacher même à la femme qui t'aimerait, dis-le à la femme qui ne t'aime plus. On ne craint pas les dénonciateurs quand on a le peuple romain tout entier pour complice. (À des serviteurs.) Mon barbier et mon médecin. Viens, Storax.

Scène IV

Catilina, Storax, puis le barbier.

STORAX

Nous sommes arrivés ?

CATILINA

Oui ; tu n'as plus rien à craindre, tu peux jeter là ce manteau.

LE BARBIER

Vous m'avez demandé, maître ?

CATILINA

Change-moi la tête de cet homme-là.

STORAX

Ah ! oui, si c'est possible.

CATILINA

Tout est possible à mon barbier, c'est un faiseur de miracles.
Entrez, Chrysippe... Toi, emmène cet homme et fais vite.

(Storax et le barbier sortent.)

Scène V

Catilina, Chrysippe, entrant.

CATILINA, donnant la main à
Chrysippe, qui lui tâte le pouls

Eh bien ?

CHRYSIPPE

Eh bien, vous avez la fièvre.

CATILINA

Tu ne m'apprends rien de nouveau. Mais d'où me vient cette fièvre ?

CHRYSIPPE

Vous vous serez encore déchiré la poitrine en faisant quelque effort.

CATILINA

J'ai lancé le disque de Rémus.

CHRYSIPPE

C'est cela, toujours le même ! Quand les autres boivent la coupe d'Hercule, vous videz, vous, l'amphore tout entière.

Quand, aux fêtes de Vénus, les autres veillent trois jours, vous veillez, vous, toute la semaine. Quand les autres lancent le palet ordinaire, vous lancez, vous, le disque de Rémus. Vous avez craché le sang, n'est-ce pas ?

CATILINA

Oui.

CHRYSIPPE

Un autre se fût tué sur le coup.

CATILINA

Tandis que, moi, je ne mourrai que dans... Voyons, dans combien de jours, Chrysispe ?

CHRYSIPPE

Oh ! dieux merci...

CATILINA

Dans combien de mois ?

CHRYSIPPE

J'espère mieux encore.

CATILINA

Un an alors... Eh ! de quoi te plains-tu et quel est l'homme qui est sûr d'avoir un an devant lui ?... Un an !... tu dis un an, n'est-ce pas ?

CHRYSIPPE

Je crois que vous pouvez compter sur un an.

CATILINA

Merci. Un an !... le temps de me marier, d'avoir un fils, de laisser sur cette terre, où peut-être on parlera de moi, un héritier de mon nom, glorieux ou sinistre.

CHRYSIPPE

Vous êtes bien fatigué, bien vieilli depuis quelques années.

CATILINA

J'ai trente-sept ans à peine.

CHRYSIPPE

Oreste était vieux à vingt-cinq. Pourquoi vous marier ?

CATILINA

N'as-tu pas entendu ce que je viens de dire ? Je veux un

enfant.

CHRYSIPPE

Ne vous mariez pas, car vous n'aurez pas d'enfant, car vous ne laisserez pas d'héritier de votre nom. Vous avez tari en vous les sources de la vie. Agissez désormais comme si vous étiez seul au monde. Pensez à vous.

CATILINA

Ainsi, voilà ton arrêt. Tu me condamnes, toi, le juge infail-
lible.

CHRYSIPPE

Je prononce la sentence, mais vous l'avez exécutée vous-
même.

CATILINA

Pas d'enfant !

CHRYSIPPE

C'est cela. Cette sentence va devenir votre tourment, n'est-ce pas ? C'est assez qu'une chose soit devenue impossible pour que vous la désiriez. Soyez donc ambitieux pour vous-même, c'est déjà bien assez. Un fils !... à quoi vous servira un fils ?

CATILINA

À avoir quelqu'un à aimer et qui m'aime en ce monde. À quoi me servira un fils ?... Demande à l'ombre du vieux Cornélius Sylla, qui posséda le monde, s'il n'eût pas donné la moitié du monde, le monde entier, pour racheter cette larme qu'il versa sur le tombeau de son fils Cornélius. Eh bien, les dieux eurent pitié de lui. Il eut d'un troisième mariage Faustus. Pourquoi les dieux seraient-ils donc plus sévères pour moi que pour Sylla ? Un fils continue notre vie, et, quand le feu qui anime certains hommes s'est éteint sous l'aile de la mort, une étincelle se réfugie au sein de leur enfant. Une étincelle recommence un incendie.

CHRYSIPPE

Adoptez quelqu'un que vous aimerez et qui vous aimera.

CATILINA

Me prends-tu pour un sot, Chrysisippe ? crois-tu que l'adoption remplace la naissance ? Je veux aimer selon la nature et non par

la loi. Va, mon médecin, je serai sage, et le temps me guérira.

CHRYSIPPE

Je me retire.

CATILINA

Surveille-moi pendant le souper. J'ai besoin de toute ma vigueur et de toute ma gaieté, ce soir. Au reste, (riant) je ne me suis jamais senti en meilleure disposition.

CHRYSIPPE

Et vous ne voulez pas qu'on en doute ?

CATILINA

Non, certes.

CHRYSIPPE

Alors, mettez du rouge de Péluse sur vos joues, car vous êtes pâle comme la mort.

CATILINA

J'en mettrai. Adieu, Chrysispe.

CHRYSIPPE

Au revoir, seigneur.

Scène VI

Catilina, seul.

Qu'a-t-il voulu dire par ces mots : « Oreste était vieux à vingt ans ? » Oreste était souillé, Oreste avait des remords, Oreste était poursuivi par les Euménides ? Moi, je n'ai rien à faire avec les noires déesses. Allons, allons, Catilina, du découragement, du dégoût, au moment où tu es près de toucher le but ? Tes genoux faiblissent, ta main tremble ? Pauvre machine humaine ! Si j'en arrive à me mépriser moi-même, que penserai-je des autres ? (À Storax, qui entre.) Qui va là ? qui êtes-vous ?

Scène VII

Storax, Catilina.

STORAX

Allons, il paraît décidément que j'ai changé de tête.

CATILINA

Oui, par Janus, tu as deux visages.

STORAX

Oh ! deux !... Je ne vous en ai pas encore donné le compte.

CATILINA

Avance ici, et causons.

(Il s'assied.)

STORAX

Je ne demande pas mieux, la langue me démange. De quoi allons-nous parler ?

CATILINA

Eh bien, parlons de toi.

STORAX

De moi ? J'ai peur d'être trop indulgent.

CATILINA

Je tiendrai compte de la partialité. D'abord, comment un homme d'esprit comme toi, car tu as de l'esprit...

STORAX

Trop !

CATILINA

Eh bien, comment un homme qui a trop d'esprit s'expose-t-il à être crucifié pour une tourterelle ?

STORAX

On ne pare pas un coup de fronde.

CATILINA

C'est vrai.

STORAX

Tout ce que je pouvais faire, c'était de me sauver, une fois pris.

CATILINA

Oui.

STORAX

Eh bien, je me suis sauvé, ne m'en demandez pas davantage. Quand, placé dans une situation mauvaise, on tire de la situation tout le parti qu'on peut en tirer, il n'y a rien à dire.

CATILINA

Voilà de la logique, ou je ne m'y connais pas... Donc, si tu n'as pas paré le coup de fronde, cela ne veut pas dire que tu n'eusses pas paré autre chose.

STORAX

J'ai paré Caton.

CATILINA

Explique-moi cela, je ne comprends pas bien... Quelles affaires as-tu pu avoir avec Caton, toi ?

STORAX

Des affaires politiques.

CATILINA

Allons donc ! la politique ne regarde pas les esclaves.

STORAX

Les esclaves, c'est vrai ; mais...

CATILINA

Car je ne suppose pas que tu sois citoyen romain.

STORAX

Eh bien, voilà ce qui vous trompe.

CATILINA

Tu es citoyen ?

STORAX

Comme vous, comme César, comme Crassus. Seulement, je suis moins noble que vous, moins débauché que César, et moins riche que Crassus.

CATILINA

Mais alors, si tu es citoyen romain, tu n'avais qu'à crier tout à l'heure : « Halte-là, maîtresse Orestilla ! Je me nomme Storax, je suis citoyen romain !... » et tu sortais d'embarras tout naturellement.

STORAX

Brrr ! comme vous y allez, vous, seigneur Sergius !

CATILINA

Sans doute.

STORAX

Voilà justement l'affaire... Je me débarrassais d'avec Orestilla, mais je m'embarrassais avec Caton.

CATILINA

Eh bien, parle, explique-toi.

STORAX

Chacun a ses petits secrets.

CATILINA, se levant sur son séant

C'est ce que je n'admets pas, maître Storax. Je vous ai sauvé la vie, vous êtes à moi... Or, si votre corps seul m'appartient, ce n'est point assez... S'il ne s'agit que de votre corps, j'ai cinq cents esclaves plus beaux et mieux tournés que vous. Votre confiance, au contraire, m'est précieuse. Je vous prie donc de me l'accorder, ou sinon je me verrais forcé, n'ayant aucun besoin de votre corps, de le rendre à Aurélia, et même de le donner à Caton, à qui je n'ai jamais rien donné. Voyons, ce que je vous dis là fait-il effet sur vous, aimable Storax ?

STORAX

Beaucoup d'effet.

CATILINA

Eh bien, voyons.

(Il se recouche.)

STORAX

Vous le voulez ?

CATILINA

Absolument.

STORAX

Vous saurez d'abord que je ne me suis pas toujours appelé Storax.

CATILINA

Ah !

STORAX

Non. Du temps des proscriptions, je m'appelais Quintus Pugio, j'étais tanneur.

CATILINA

Très-bien !

STORAX

Sylla, vous en savez quelque chose, vous qui étiez son ami, Sylla mit un certain nombre de têtes à prix. Je n'avais pas d'ouvrage, la tête valait quatre mille drachmes. J'en coupai quelques-unes, mais honnêtement, je vous jure.

CATILINA

Qu'appelles-tu honnêtement ?

STORAX

C'est-à-dire que je n'imitais jamais ces gens de mauvaise foi qui, pour s'épargner des recherches fatigantes, coupaient la tête de leur voisin... quand celui-ci ressemblait au proscrit demandé. Non, avec moi, bon argent, bon jeu.

CATILINA

C'était de la probité.

STORAX

Oui, jusque-là, je sais bien, tout va à merveille... Mais voilà qu'un jour, Sylla eut la malheureuse idée de changer le mode de paiement, et qu'au lieu de compter tant par tête, il se mit à acheter les têtes à la livre. Chacun alors de chercher les plus lourdes. Mes associés eurent la chance... Les uns prirent des têtes de savants, de magistrats ; les autres, des têtes de philosophes, toutes têtes de poids... Il ne me resta plus qu'un beau, qu'un élégant... un fils de sénateur.

CATILINA

Tête légère, n'est-ce pas ? et que tu laissas vivre.

STORAX

Non. J'imaginai un moyen. Je m'avisai de lui couler du plomb fondu dans l'oreille pour réparer l'injustice du sort... Je vous le disais, j'ai trop d'esprit.

CATILINA

En effet, j'ai entendu parler de cela... C'était ingénieux.

STORAX

N'est-ce pas ? Malheureusement, la main me tourna, j'en mis

trop ; la tête devint si lourde, que c'était invraisemblable... L'intendant, après avoir payé, s'aperçut de la supercherie. Sylla, qui était de bonne humeur ce jour-là, me fit grâce de la vie ; mais il voulut que je rendisse l'argent. Je l'avais dépensé. On me déclara banqueroutier, et, comme tel, je fus mis à l'encan et vendu au vieux mari d'Aurélia Orestilla... Le mari mort, j'échus à la femme. Aujourd'hui, vous le savez, Caton recherche curieusement, pour en faire collection, les têtes de ceux qui se sont distingués dans les proscriptions. Je sais que mon trait du plomb fondu l'occupe, et qu'il a fort envie de connaître particulièrement le citoyen Quintus Pugio. Voilà pourquoi, tant que Caton vivra, je préfère m'appeler Storax. Auriez-vous quelque chose à objecter contre ce désir, seigneur Sergius ?

CATILINA

Moi ? Pas le moins du monde.

STORAX

Voyez-vous, si vous êtes assez bon pour me protéger, et contre Caton et contre Aurélia, je tâcherai de vous rendre à mon tour quelques services. J'ai beaucoup vu, beaucoup observé... Je sais beaucoup de choses qui, inutiles à moi, peuvent être fort utiles aux autres... Voulez-vous que je vous dise quelques mots de vos amis ?

CATILINA

Mes amis, je les connais.

STORAX

Et vos ennemis ?

CATILINA

Inutile, je m'en défie. Écoute : te chargerais-tu de me retrouver quelqu'un ?

STORAX

Où cela ?

CATILINA

Dans Rome.

STORAX

Donnez-moi son signalement.

CATILINA

CATILINA

Tu l'as vu.

STORAX

Je l'ai vu, et vous me demandez si je retrouverai quelqu'un que j'ai vu ?

CATILINA

Je te le demande.

STORAX

Où l'ai-je vu ?

CATILINA

Au Champ de Mars.

STORAX

Quand cela ?

CATILINA

Il y a deux heures...

STORAX

Mettez-moi sur la voie.

CATILINA

Le jeune homme à la fronde...

STORAX

Qui a tué ma tourterelle ?

CATILINA

Justement.

STORAX

Comme cela tombe ! Je m'étais promis de le retrouver pour mon compte. Je ferai, comme lui, d'une pierre deux coups.

CATILINA

Storax, ce jeune homme te sera sacré. Ta vie me répondra d'un de ses cheveux ! Tu le retrouveras pour moi seul.

STORAX

Soit.

CATILINA

Combien te faut-il de temps pour le retrouver ?

STORAX

N'était-ce pas à lui, ce petit gueux d'esclave jaune qui le

suivait ?

CATILINA

C'était à lui.

STORAX

En ce cas, il me faut une heure. Laissez-moi sortir, et, dans une heure...

CATILINA

Tu es libre.

STORAX fait trois pas et revient

Ah ! pardon, seigneur Sergius, mais il y a une chose qui m'inquiète.

(Il va s'appuyer sur le bras du fauteuil.)

CATILINA

Serait-ce, par hasard, cette lettre de Lentulus, que tu as trouvée sous mon manteau, et que tu as su si habilement déchiffrer ?

STORAX

Non.

CATILINA

Non ? C'est grave, cependant, un secret de cette importance !

STORAX

Aussi m'a-t-il préoccupé un instant... En revenant au Champ de Mars, nous avons côtoyé un vivier plein de grosses lamproies qui dévoreraient dix Storax et quinze Pugio en un quart d'heure. Ces bêtes, en me voyant passer, levaient leurs fins museaux à la surface de l'étang, et me couvaient d'un œil affamé. Vous m'aviez fait prendre le bord de l'eau. « Ah ! ah ! me suis-je dit, il paraît que c'est ici que mon nouveau maître va enterrer Storax et le secret de Lentulus. » Mais, pas du tout, vous avez passé outre... Alors, je me suis dit : « Il faut qu'il ait bien besoin de moi ; sans quoi... »

CATILINA

Sans quoi ?...

STORAX

Sans quoi, vous m'eussiez poussé dans le bassin aux lamproies.

CATILINA

CATILINA

J'y ai bien pensé.

STORAX

Je l'ai bien vu.

CATILINA

Ce n'est donc plus cela qui t'inquiète ?

STORAX

Vous vous êtes chargé de ma toilette ; bien !... la tête est bonne. Vous vous êtes chargé de mon costume, et je ne me plains pas de l'habit ; mais...

CATILINA

Mais quoi ?

STORAX

Quel doit être l'usage de cet anneau qu'on m'a rivé à la jambe ?

CATILINA

Cet anneau, c'est pour y mettre cette chaîne.

(Il lui remet une chaîne.)

STORAX

Ah ! ah !...

CATILINA

Tu es mon confident ; mais je t'élève à la dignité de portier... dans tes moments perdus. Sois tranquille, dans une heure, tu seras libre.

STORAX

Donc, je me mets à la piste du jeune homme.

CATILINA

À l'instant même... Songe que j'en veux avoir des nouvelles cette nuit.

STORAX

Je vous ai demandé une heure.

CATILINA

Ah ! voilà quelqu'un qui nous arrive.

STORAX

C'est Orestilla.

CATILINA

Eh bien, ne vas-tu pas faire quelque imprudence ? Puisque tu ne te reconnais pas toi-même, elle ne te reconnaîtra pas.

Scène VIII

Catilina, Storax, Orestilla.

CATILINA

Salut, Orestilla ! Je vous attendais.

ORESTILLA

Est-ce parce que je vous avais dit que je ne viendrais pas ?

(Elle s'assied.)

CATILINA

Justement ; mais je me suis dit : « Storax pendu, la colère passera, et Orestilla ne voudra pas me faire cette douleur, de priver de sa présence une fête donnée pour elle. » Il a donc été pendu, ce malheureux Storax ?

ORESTILLA

Non ; le drôle n'a pas voulu me donner ce plaisir ; en passant sur le pont, il s'est jeté dans le Tibre.

CATILINA

Où il s'est noyé ?

ORESTILLA

On me l'a dit, du moins ; mais, comme je tiens à en être sûre, j'ai donné l'ordre aux pêcheurs de chercher son corps.

CATILINA, à Storax

Va où je t'ai dit.

ORESTILLA

Qu'est-ce que cet homme ?

CATILINA

Un nouvel esclave dont j'examinais les mérites.

(Storax sort.)

Scène IX
Catilina, Orestilla.

ORESTILLA

Bien. Sommes-nous seuls ?

CATILINA

À l'exception de Curius et de Fulvie, qui se disputent ou se raccommoient dans les jardins, je ne sais trop lequel.

ORESTILLA

Verrez-vous longtemps encore une société pareille ?

CATILINA

Cela dépendra de vous, Orestilla. Sommes-nous d'accord ?

ORESTILLA

Parfaitement. Je ne vous aime pas, vous ne m'aimez pas, nous nous épousons ; n'est-ce point cela ?

CATILINA

Il est impossible de mieux établir la situation.

ORESTILLA

Il y a dans la vie d'un homme, fût-il homme de mérite, fût-il homme de talent, fût-il homme de génie, un de ces moments où tout avenir peut se briser devant un mot : l'argent manque !

CATILINA

Moins le génie, je suis, en effet, dans un de ces moments-là.

ORESTILLA

Il en résulte que, faute de quelques milliers de sesterces, une destinée avorte, une fortune croule...

CATILINA

C'est ce qui faillit arriver à César au moment de partir pour l'Espagne. Il rencontra Crassus, qui le sauva.

ORESTILLA

Et c'est ce qui vous arriverait, à vous, si vous ne m'aviez pas rencontrée... Je serai votre Crassus. Crassus donna la préture à César, je vous donnerai le consulat. Combien vous faut-il pour assurer votre élection ? Calculez largement.

CATILINA

Vingt millions de sesterces.

ORESTILLA

Vous pouvez les faire prendre chez moi cette nuit.

CATILINA

De mon côté, vous savez que je ne vous apporte rien. Mes terres et mes prairies sont grevées d'hypothèques, mes esclaves sont engagés, le séquestre est mis sur mes maisons. Vous épousez Lucius Sergius Catilina... ou plutôt son nom, et rien de plus.

ORESTILLA

Soit. C'est à un homme tel que vous qu'il me convient de lier ma destinée. Maintenant, vous savez toute ma vie. Je ne cherche point à me farder. J'abjure mon passé. J'oublie ce que je fus. Votre avenir politique, c'est le mien. Pour la réussite de vos désirs, pour le triomphe de votre ambition, pas de trêve, pas d'obstacles. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus d'amis, je n'ai plus de sentiments... Je suis votre associée, votre instrument, s'il est besoin, votre complice, s'il le faut... Je suis à vous, toute à vous.

CATILINA

J'accepte.

ORESTILLA

Les serments que les époux se font entre eux, dérision ! Ce n'est point un mariage, c'est un pacte que nous concluons au pied des autels. Le jour où vous me direz : « Aurélia, pour que je sois plus riche, pour que je sois plus grand, pour que je sois le premier de Rome, ce n'est pas assez qu'il y ait entre nous un pacte, il faut qu'il y ait un crime !... » ce jour-là, je vous dirai : « Associée, je partage le mal et le bien ; complice, je me mets à l'œuvre ; instrument, je frappe !... »

CATILINA

Bien !

ORESTILLA

Est-ce là-dessus que vous comptiez ?

CATILINA

CATILINA

Tout à fait.

ORESTILLA

À votre tour !... Que faites-vous pour moi ?

CATILINA

Je croyais cette question résolue entre nous... Où je vais, je vous mène. Seulement, tant que je monte, vous pouvez me suivre ; si je tombe, vous avez le droit de m'abandonner... Je ne vous dois que ma bonne fortune.

ORESTILLA

Je n'aime point Catilina comme on aime un homme ; je l'aime comme on aime sa propriété. Je vous veux exclusivement, entièrement... C'est vous dire que je ne permettrai pas que rien, entendez-vous ? que rien surgisse entre nous... J'ai accepté la seconde place dans votre fortune et dans votre vie ; mais réfléchissez-y, je refuserais la troisième. Vous d'abord, moi ensuite.

CATILINA

C'est convenu.

ORESTILLA

Ainsi, vous n'avez rien dans le cœur, Catilina ?

CATILINA

Rien.

ORESTILLA

Vous n'aimez aucune femme ?

CATILINA

Aucune.

ORESTILLA

Pas un regard que vous cherchiez avec plaisir ?

CATILINA

Pas un.

ORESTILLA

Pas une main que vous pressiez avec affection ?

CATILINA

Pas une.

ORESTILLA

Pas d'enfant d'un premier mariage ?

CATILINA

Non.

ORESTILLA

Pas d'enfant d'adoption ?

CATILINA

Non.

ORESTILLA

Pas d'enfant naturel ?

CATILINA

Non.

ORESTILLA

Réfléchissez-y bien. En me disant que vous n'aimez rien au monde, que tout vous est indifférent ; en me disant que je dois passer avant tout et avant tous, vous vous ôtez le droit de défendre qui que ce soit contre moi, vous me donnez le droit de disposer souverainement de tout et de tous.

CATILINA

Je vous le donne.

ORESTILLA

Voici l'anneau d'Orestillus, mon premier mari, le cachet auquel obéissent mon intendant et mes esclaves. Il représente quarante millions de sesterces... et ma liberté. Votre main.

(Elle lui passe l'anneau au doigt.)

CATILINA

À vous, voici l'anneau de Sergeste, mon ancêtre, le cachet qui régnait sur tous mes biens, quand j'avais des biens. Aujourd'hui, il n'est plus que le gage de ma volonté. Mais ce que je veux, c'est cent fois, c'est mille fois, c'est un million de fois ce que j'ai perdu. C'est ce qu'a voulu Marius ; c'est ce qu'a accompli Sylla.

ORESTILLA

Votre associée peut le prendre ?

CATILINA

Le voici.

(Orestilla prend l'anneau.)

Scène X

Les mêmes, Nubia, puis Lentulus, Rullus, Céthégus,
Capito, Curius, Fulvie, un intendant, etc., etc.

Catilina va au-devant des nouveaux venus jusque dans le jardin.

NUBIA, paraissant à la porte de côté

Maîtresse...

ORESTILLA

Ah ! c'est toi, Nubia ?

NUBIA

Puis-je parler ?

ORESTILLA

Oui.

NUBIA

Le jeune homme s'appelle Charinus, le père Clinias, la mère Erys.

ORESTILLA

Où demeurent-ils ?

NUBIA

Au Champ de Mars, près de la voie Flaminia.

ORESTILLA

Bien. Prends mon manteau, Nubia.

CATILINA, revenant avec Capito,
et allant au-devant de Lentulus

Lentulus, salut !

LENTULUS

Avez-vous reçu ma lettre ?

CATILINA

Oui, et soyez tranquille. On veillera à ce que le pois chiche soit cueilli. – Bonjour, Céthégus !

CÉTHÉGUS

Bonjour. Avons-nous du nouveau ?

CATILINA

C'est à vous qu'il faut demander cela ; à vous, notre futur

édile.

(Entrent Fulvie et Curius.)

CÉTHÉGUS

Par Hercule ! le sénat se remue comme une fourmilière sur laquelle un cheval a mis le pied. Toutes les bandes de pourpre veulent nommer Cicéron. Sera-t-il nommé ?

CATILINA

Vous le savez, amis, c'est un coup de dés sur le tapis vert des comices. Nul ne peut répondre s'il fera le coup de Vénus ou le coup du chien.

FULVIE

Ô Sergius ! pourquoi les femmes ne votent-elles pas !

CATILINA

Merci, belle Fulvie ; mais, si les femmes ne votent pas, elles font voter.

ORESTILLA, assise

C'est presque une déclaration, savez-vous ? Dites donc à Fulvie que nous nous marions... séparés de biens.

CURIUS, à Catilina

Bon ! voilà les femmes qui se disputent, à présent.

CATILINA, intervenant

L'une ou l'autre de vous deux a-t-elle vu César, mesdames ?

TOUTES DEUX

César ? Non.

CATILINA

Voyons, Orestilla ?

CURIUS

Voyons, Fulvie ?

ORESTILLA

Eh bien, quoi ?

FULVIE

Qu'y a-t-il ?

CÉTHÉGUS

César, c'est un Janus : il a deux visages. Par Hercule ! défiez-vous de lui, Sergius. L'un qui sourit à Catilina, l'autre qui sourit

à Cicéron.

CATILINA, à Orestilla

Si César vient, retenez-le, et qu'il ne sorte sous aucun prétexte. – Ah ! vous voilà, Rullus ! Que tenez-vous là ? Est-ce un chapitre des dix premières années de votre *Histoire de Sylla* ?

RULLUS

Non ; c'est un projet d'organisation dont je compte faire l'essai, si jamais j'arrive au pouvoir.

CAPITO, à Catilina

Eh bien, qu'attendons-nous pour souper ?

CATILINA

César.

L'INTENDANT

Une lettre du noble Julius...

CATILINA

Il ne viendra pas.

ORESTILLA

A-t-il une bonne raison, au moins ?

CATILINA

Excellente. Jugez-en... (Il lit.) « Une belle dame vient de me faire avouer que l'on dîne mieux à deux qu'à douze. Pardonnez-moi ; elle ne me pardonnerait pas. »

FULVIE, à Curius

Si César ne vient pas, c'est un mauvais signe.

CURIUS

Par Vénus ! Fulvie, César donne une trop bonne excuse pour que je ne trouve pas qu'il est dans son droit.

FULVIE

Niais que vous êtes !

CATILINA

Seigneurs, nous tâcherons de nous passer de César.

LENTULUS

N'importe, c'est fâcheux. César ! c'est un beau nom.

RULLUS

Eh ! laissez là vos patriciens, Lentulus. Invitez le peuple, et il

viendra, lui. Je réclame la part du peuple, Catilina, du peuple, toujours oublié dans les révolutions !

CATILINA

C'est bien, Rullus, c'est bien ; on lui fera justice cette fois, au peuple, et c'est vous qui serez chargé de la lui faire.

TOUS

Bravo, Catilina ! bravo !

CÉTHÉGUS

J'attends, pour crier : « Vive Catilina ! » que Catilina ait fait ses largesses.

CATILINA

Soyez tranquille, il les fera. J'ai regardé l'aigle romaine, et j'ai mesuré son vol ; elle part du mille d'or, centre de la ville, et décrit un cercle gigantesque autour du monde. L'Europe au ciel sévère, à la terre féconde ; l'Asie aux plaines embaumées, aux fleuves semés de paillettes d'or, aux villes opulentes ; l'Afrique avec ses mines d'argent et de pierres précieuses, avec ses déserts, vaste peau de tigre tachée d'oasis ; voilà ce que domine l'aigle de nos légions ; du haut du ciel, son œil voit s'agiter cent cinquante millions de tributaires, fumer quarante mille cités ; l'ombre de ses deux ailes s'étend sur les deux mers qui embrassent son domaine, comme une ceinture ruisselante de lumière. Enfin, lorsqu'elle est fatiguée, elle peut reposer son vol sur une montagne d'or aussi haute que l'Atlas. Comptons-nous. Nous comptons six ! Coupons la montagne en six tranches ; taillons le monde en six parts : voilà, mes amis, la largesse que vous fait le roi du festin.

TOUS

Vive le roi du festin !

CATILINA

Le roi, ce sera le consul de demain. Criez : « Vive le consul ! »

CÉTHÉGUS

Pas de détours, pas d'apologies. Ne crions ni « Vive le roi ! » ni « Vive le consul ! » Crions : « Vive Catilina ! »

CURIUS, à Fulvie

Comprenez-vous, maintenant ?

FULVIE

Je comprends.

CURIUS

Et êtes-vous fâchée d'être restée ?

FULVIE

Je ne m'engage que jusqu'à demain.

CATILINA

Maintenant, parlez. Il n'y a pas de trop vastes désirs, il n'y a pas de trop grandes ambitions ; ce que les autres osent à peine rêver, demandez-le, et vous l'aurez. – À vous, Lentulus, prenez.

LENTULUS

À moi l'Asie !

CATILINA

Rullus, vous l'organisateur de nos majorités, demandez.

RULLUS

À moi Rome, et, avec Rome, l'Italie !

CATILINA

Soit... – Céthégus, vous, le bras de l'entreprise, que vous faut-il ?

CÉTHÉGUS

La Gaule, la Germanie, le Nord !

CATILINA

C'est dit. – Capito, que désirez-vous ?

CAPITO

L'Afrique !

CATILINA

Accordé. – Vous, Curius ?

CURIUS

Que dites-vous de l'Espagne, Fulvie ?

FULVIE

Elle est un peu ruinée par César.

CURIUS

Bah ! nous trouverons bien à y glaner un milliard de sesterces.

(Se tournant vers Catilina.) L'Espagne !

CATILINA

Vous l'avez.

ORESTILLA, à Catilina

Ils vous oublient et prennent tout. Chacun a sa province ; que vous restera-t-il, à vous ?

CATILINA, bas

Tout. Ne faut-il pas des proconsuls à un dictateur ? (Haut.) Et maintenant, amis, à table !

CAPITO

Mais la table n'est pas dressée.

CATILINA

Oh ! ce sera bientôt fait ; j'ai, pour me servir, des génies fort intelligents, quoique invisibles.

FULVIE

Et de quelle façon leur transmettez-vous vos commandements ?

CATILINA

Frappez du pied, madame, avec l'intention qu'ils vous envoient à souper, et ils vous obéiront.

FULVIE

Combien de fois ?

CATILINA

Trois fois, c'est le nombre sacré.

FULVIE frappe du pied trois fois ;
une table somptueusement servie
sort de terre avec des lits de pourpre

C'est par magie !

ORESTILLA, bas, à Catilina

Envoyez chercher chez moi un million de sesterces.

CATILINA

Bien ! placez-vous. Amis, à table ! à table !

Scène XI

Les mêmes, Storax.

STORAX

Maître !

CATILINA

C'est toi ?

STORAX

Je sais tout.

CATILINA

Parle !

STORAX

Le jeune homme s'appelle Charinus, le père Clinias, la mère Érys.

CATILINA

Où demeurent-ils ?

STORAX

Au Champ de Mars, près de la voie Flaminia, une petite maison isolée.

CATILINA, vivement

La maison de la vestale ?

STORAX

Justement !

CATILINA

Qu'on apporte un manteau d'esclave dans cette chambre ; dans dix minutes, je sors.

ORESTILLA

Eh bien, Catilina, nous n'attendons plus que vous et les couronnes.

CATILINA

Voici Vénus, votre sœur, qui vient vous les apporter.

(Deux esclaves vêtues en nymphes et une Vénus descendent du lambris sur un nuage, avec des couronnes et des guirlandes.)

TOUS

Vive Catilina, le roi du festin !

CATILINA, levant sa coupe
Amis, au partage du monde !

TOUS

Au partage du monde !

ACTE TROISIÈME
QUATRIÈME TABLEAU

La maison de la Vestale. – Même décoration qu'au prologue.

Scène première
Marcia, sur un canapé ; Clinias.

MARCIA

Pourquoi prenez-vous cette peine de porter vous-même les bagages dans le souterrain, Clinias ?

CLINIAS, s'approchant d'elle

Parce que je me défie de tout le monde, et même de Syrus ; puis il y a près d'une année que la porte extérieure n'a pas été ouverte. J'avais peur que la serrure ne fût rouillée et que nous n'éprouvassions quelque difficulté au moment du départ. Heureusement, tout va bien.

MARCIA

Voyons, Clinias, pour me séparer encore une fois de mon enfant, le danger est-il aussi grand que vous le croyez ?

CLINIAS

Le danger est immense, Marcia.

MARCIA

Ainsi, vous ne vous êtes pas trompé, vous êtes sûr d'avoir reconnu cet homme ?

CLINIAS

Marcia, trois figures vivent incessamment dans mon souvenir ; l'une y éveille l'amour, la seconde la pitié, la troisième la haine : vous que le ciel nous a donnée, Niphé que la mort nous a prise, cet homme que l'enfer nous renvoie.

MARCIA

C'est bien, Clinias ; prenez cette bourse. J'ai mis quatre talents d'or au fond du coffre. Rien ne s'oppose plus maintenant à ce que je sois séparée de mon fils. Rien, pas même ma volonté.

CLINIAS

Marcia, vous avez encore une heure.

MARCIA

Elle passera bien vite.

CLINIAS

Elle passera trop lentement, Marcia. Je l'avoue, je ne respirerai à l'aise qu'une fois hors des murs de Rome, quand nos mules nous entraîneront vers Naples.

MARCIA

Alors, partez tout de suite.

CLINIAS

Il m'a fallu le temps de faire prévenir nos esclaves. Je leur ai donné rendez-vous à la fin de la seconde veille seulement.

MARCIA

Où doivent-ils vous attendre ?

CLINIAS

Au premier mille de la voie Appia. Ils seront vingt, conduits par Senon le Gaulois, bien armés, bien montés.

MARCIA

Et quand pourrai-je vous rejoindre ?

CLINIAS

Aussitôt que nous aurons annoncé notre arrivée à Alexandrie. Pardon si je dispose ainsi de vous, Marcia, si je vous pousse ainsi dans l'exil, mais c'est pour suivre votre fils. Vous y perdez la patrie, mais vous y gagnez le bonheur.

MARCIA

Merci, Clinias.

CLINIAS

Ah ! voici Charinus qui vient... D'ici à l'heure du départ, Marcia, pas un mot à votre fils ! qu'il n'apprenne qu'il vous quitte que lorsque le moment de vous quitter sera venu.

Scène II

Les mêmes, Charinus, Syrus.

CHARINUS

Pardon, ma mère, je me suis laissé entraîner par le travail, et j'avais peur, en entrant, de ne plus vous trouver ici. Il est tard,

n'est-ce pas ?

CLINIAS

On vient de crier la cinquième heure de la nuit.

MARCIA

Qu'as-tu fait, Charinus ? Tu as dessiné ou traduit ?

CHARINUS

L'un et l'autre, ma mère.

MARCIA

Es-tu content de ce que tu as fait ?

CHARINUS

Je serai content si vous êtes contente, ma mère. Syrus, va chercher dans ma chambre un dessin qui représente des hommes à cheval, et un rouleau de papyrus couvert de lignes inégales. Ce n'est point par paresse, ma mère, que j'envoie Syrus, c'est pour ne pas vous quitter.

MARCIA

Cher enfant !...

CLINIAS, bas, à Marcia

Du courage !

CHARINUS

Votre cœur bat, votre poitrine se gonfle ; qu'avez-vous, ma mère ?

MARCIA

Rien.

SYRUS, rentrant

Jeune maître, est-ce là ce que vous demandez ?

CHARINUS

Oui. Tenez, ma mère, voyez... Ceci est la copie d'une frise du Parthénon.

MARCIA

Laisse-moi ce dessin, mon enfant ; je le garde.

CHARINUS

Oh ! ma mère, vous lui faites beaucoup trop d'honneur.

CLINIAS

Qu'as-tu traduit aujourd'hui, Charinus ?

CHARINUS

Quelques vers du chef-d'œuvre d'Euripide ; un fragment de *Phèdre* : l'invocation à Diane.

CLINIAS

Voyons.

MARCIA

Attends que je t'écoute, mon enfant ; attends surtout que je te voie.

CHARINUS

Fille de Jupiter, déesse au front changeant,
 Qui mires dans les flots ta couronne d'argent,
 Et traces à ton char, quand la nuit prend ses voiles,
 Une route nacrée au milieu des étoiles,
 Toi qui chasses le jour, et que j'entends parfois
 En excitant les chiens, troubler la paix des bois ;
 Qui sondes des forêts l'épaisseur inconnue,
 Quand ton frère Phoebus, éclatant dans la nue,
 Te conseille d'aller, au milieu des roseaux,
 Livrer ton corps divin à la fraîcheur des eaux ;
 Diane chasseresse, ô fille de Latone,
 Reçois d'un cœur ami cette blanche couronne
 Que je t'offris hier, et que, d'une humble main,
 Avec les mêmes vœux, je t'offrirai demain.
 J'en ai ravi les fleurs...

CLINIAS, bas, à Marcia,
 qui paraît fort émue

Marcia !...

(Geste de désespoir de Marcia.)

CHARINUS

Mais qu'avez-vous donc, ma mère ? Je ne vous ai jamais vue ainsi.

CLINIAS, retournant le sablier

Marcia, c'est l'heure.

CHARINUS

Quelle heure, mon père ? celle de me retirer, sans doute ?

CLINIAS

Oui... Dites adieu à votre mère, Charinus.

CHARINUS

Bonsoir, ma bonne mère ! bonsoir, mère chérie !

MARCIA

Adieu ! adieu !...

CHARINUS

Mais vous ne me dites pas bonsoir ; vous me dites adieu, ma mère.

MARCIA, sanglotant

Adieu ! oh ! oui, adieu !

CHARINUS

Ma mère, vous pleurez... Mon père, vous détournez la tête...
Qu'y a-t-il ? par grâce, qu'y a-t-il ?

CLINIAS

Il y a, Charinus, que vous partez, ou plutôt que nous partons
cette nuit.

CHARINUS

Nous partons ! et où allons-nous, mon père ?

CLINIAS

En Égypte.

CHARINUS

En Égypte ?

CLINIAS

Oui ; votre éducation n'est pas fini, Charinus... L'Égypte est
un de ces pays qu'un jeune homme, destiné comme vous l'êtes
aux arts et aux sciences, doit visiter.

CHARINUS

Oh ! je serais bien heureux de voir l'Égypte, si ma mère pou-
vait nous y suivre.

CLINIAS

Avant trois mois, Charinus, elle nous aura rejoints.

CHARINUS, allant à sa mère

Oh ! bonne mère ! Mais, puisque tu dois venir, pourquoi ne
viens-tu pas avec nous ? pourquoi n'avances-tu pas ton départ ou

ne retardons-nous pas le nôtre ?

CLINIAS

Parce qu'il faut que tu partes à l'instant même, Charinus.

CHARINUS

Mais ce n'est pas un voyage, alors, c'est une fuite.

MARCIA, pleurant

Oui, mon enfant, une fuite !

CHARINUS

Il y a donc un danger ?... Pour qui ?... pour moi ?...

MARCIA

Oui, pour toi.

CHARINUS

Ma mère, serait-ce donc ce seigneur que nous avons vu au Champ de Mars ?... Mon père, ce...

CLINIAS

Silence ! je vous dirai tout cela en route, Charinus. Prenez ce coffret.

CHARINUS, allant pour prendre le coffret

Dois-je appeler Syrus ou Byrrha ?

CLINIAS

Non, non ! gardez-vous en, au contraire ! Il faut que tout le monde ignore notre départ.

CHARINUS

Mais, quelque précaution que nous prenions, le portier nous verra sortir.

CLINIAS

Il ne nous verra point, car nous sortons par le souterrain. Dis adieu à ta mère, Charinus.

CHARINUS s'élance dans les bras

de sa mère, assise sur le canapé

Mais ma mère se meurt ! vous le voyez bien, je ne puis la quitter dans cet état.

CLINIAS

Charinus, il faut que le jour nous trouve aux marais Pontins.

CHARINUS, à genoux devant Marcia

Ô ma mère ! ma mère !

STYRUS, entrant

Maître !

CLINIAS

Qui vient ici sans être appelé ?

MARCIA

C'est un instant de plus que les dieux me donnent. Sois le bien venu, Syrus !

SYRUS, prenant Clinias à part

Maître, un esclave est là-bas qui demande à vous parler.

CLINIAS

Je n'attends personne, je ne veux recevoir personne en ce moment. (Syrus sort.) Allons, embrassez votre fils, Marcia.

CHARINUS

Tu viendras, n'est-ce pas, bonne mère ?

MARCIA

Oh ! oui, le plus tôt possible.

SYRUS, rentrant

Maître !

CLINIAS s'apprête à ouvrir le passage secret

Encore ?

SYRUS

Maître ! cet esclave insiste.

CLINIAS

Chasse-le.

SYRUS

Il demande seulement à vous remettre un billet.

CLINIAS

Qu'il attende. (À Marcia.) Vous verrez ce que c'est, Marcia, lorsque nous serons partis.

SYRUS

Maître, à ce que dit l'esclave, le billet vous prévient d'un grand danger.

MARCIA

D'un grand danger ! Vous entendez, Clinias.

CLINIAS

Voyons, que dis-tu ? de quelle part vient ce danger ?

SYRUS

De la part de Sergius Catilina.

CLINIAS

De Sergius Catilina ?

MARCIA

Catilina !... Grands dieux !

CHARINUS

Mon père, c'est ce patricien que nous avons rencontré au Champ de Mars, qui m'avait donné ce beau flacon, et loin de qui vous m'avez entraîné si vite ?

CLINIAS, à Syrus

Amène l'esclave, je veux lui parler. (Syrus sort. À Marcia.) Dans votre chambre... Pas un souffle, pas une parole !

MARCIA

Et Charinus ?...

CLINIAS

Dans le souterrain, afin qu'il soit tout prêt à partir... Dans votre chambre, dans votre chambre ! Marcia, je vous en supplie. (Montrant le souterrain.) Et vous, Charinus, là, là. (Il le fait entrer dans le souterrain.) Ne vous écartez point, ne bougez pas, n'ayez point peur. Seulement, fermez la trappe en dedans avec cette barre de fer. (À Marcia.) Allez, Marcia. (À Charinus.) Allez, Charinus... Il était temps !

Scène III

Clinias, Syrus, l'esclave.

SYRUS

Voici l'esclave.

CLINIAS

C'est bien, laissez-nous seuls. (À l'esclave.) Tu as une lettre à me remettre ? (L'esclave la donne. – Lisant.) « Tu as aujourd'hui, au

Champ de Mars, insulté Lucius Sergius Catilina. Il désire savoir la cause de cette offense. » C'est bien, demain je la lui ferai savoir. Je ne puis la dire qu'à lui-même.

L'ESCLAVE

Alors, parle ; le voici...

(Il lève son capuchon.)

CLINIAS

Catilina ! Catilina dans cette maison !...

CATILINA

Eh bien, cette réponse ? Je l'attends.

CLINIAS

Je n'ai pas de réponse à te faire.

CATILINA

Tu n'as pas de réponse à faire à Sergius Catilina, quand, aujourd'hui même, tu l'as offensé cruellement ? Voyons, quel sentiment t'a fait agir envers moi ?... Était-ce un sentiment de haine, de mépris ou de terreur ?

CLINIAS

Crois à tous les sentiments que tu peux m'inspirer, Catilina, excepté à la terreur.

CATILINA

Je ne dis pas que tu as eu peur pour toi... Ne connaissant pas ce sentiment, je ne suppose jamais qu'il existe chez les autres.

CLINIAS

Et pour qui craignais-je donc, si ce n'était pour moi ?

CATILINA

Mais pour ce jeune homme qui t'accompagnait, peut-être.

CLINIAS

J'ignore de quelle terreur vous voulez parler et de quel jeune homme il est question... L'heure s'avance... J'ai besoin d'être seul ; laissez-moi...

CATILINA

Je ne suis pas de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, qui interrogent pour ne pas apprendre, qui vont sans raison d'aller... Je t'ai vu, au Champ de Mars, agir d'une façon qui a droit de

m'étonner... Je suis venu dans cette maison pour savoir ce qu'il importe que je sache. Je ne m'en irai point que tu ne m'aies répondu.

CLINIAS

Ma réponse, la voici : Regardez ce portique silencieux et sombre ; regardez cette voûte où le bruit de vos pas fait un écho funèbre...

CATILINA

J'ai vu ce portique, j'ai vu cette voûte... Après ?

CLINIAS

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu entras dans cette maison, ne trouvas-tu pas sous ce vestibule un cercueil ?

CATILINA

Peut-être.

CLINIAS

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu sortis de cette maison, ne laissas-tu pas à cette place un cadavre ?

CATILINA

Cela se peut.

CLINIAS

Ce n'est pas tout, car le meurtre fut ton moindre crime !... Cette nuit, ne l'avais-tu pas destinée à tous les forfaits ? n'avais-tu pas outragé la fille au pied du cercueil du père, souillé la prêtresse à la face de la divinité ? et, non content d'avoir assassiné l'affranchie, dont le sang rougit l'eau de cette fontaine, ne laissas-tu pas lâchement condamner à mort, lâchement ensevelir vivante, le jour où elle devenait mère, la vestale, victime de ta brutale passion ?... J'ai donc raison de te dire : Traverse en courant ce vestibule, sacrilège !... fuis de cette salle sans regarder en arrière, assassin !

CATILINA

Tu es cet esclave qui se précipita sur moi au moment où je quittais la maison ?

CLINIAS

Eh bien, oui, c'est moi.

CATILINA

Alors, plus de détours, plus de mystères... Charinus a quinze ans ; Charinus est le fils de la vestale enterrée vivante ; Charinus est mon fils !

CLINIAS

Tu te trompes, c'est le mien !

CATILINA

Tu es donc marié ?

CLINIAS

Oui !

CATILINA

Où est ta femme ?

CLINIAS

Que t'importe !

CATILINA

Oh ! je te l'ai dit, quand je soupçonne, quand je désire, quand je veux, rien ne me distrait, rien ne m'arrête, tu le sais bien... Charinus existe : je l'ai vu... Charinus ! cher petit !... Tu as bien fait de l'appeler Charinus, car je l'aime ; car, au premier coup d'œil, je l'ai aimé... Ne dis pas que tu es son père, ne dis pas qu'il est le fils de ta femme... Je l'ai reconnu, comme on reconnaît une ombre... Charinus est le fils de Marcia, le fils de mon amour, la seule chose que j'aime en ce monde. (Il s'assied.) Je resterai jusqu'à ce qu'on me l'ait rendu... Rends-le moi, et je m'en irai.

CLINIAS

Oh ! tu fais bien de m'irriter, tu fais bien de provoquer ma violence.

CATILINA

Tu fais bien de me menacer, tu fais bien de porter la main à ton épée !

CLINIAS

Hors d'ici !

CATILINA

Prends garde !

CLINIAS, tirant son épée

Hors d'ici ! ou tu es mort.

CATILINA

Tiens, je n'ai que ce poinçon d'acier, avec lequel j'écris sur mes tablettes ; mais, au besoin, il peut devenir un poignard ; prends garde ! car, avec cette arme misérable, je vais combattre pour un bien plus précieux que ma vie, je vais combattre pour un fils. Prends garde ! tu succomberas, et je le prendrai.

Scène IV

Les mêmes, Marcia.

MARCIA, entrant

Vous me prendriez mon enfant, vous ?...

CATILINA

Dieux immortels ! est-ce une apparition ? est-ce un rêve ?
Marcia, Marcia la vestale !

MARCIA

Oh ! tu l'as reconnue ?

CATILINA

Marcia, Marcia !

MARCIA

Oui, quand, par un crime, cette vierge pure donnait le jour à un fils ; quand, par le dévouement généreux d'un ami, la morte revoyait le jour qu'elle ne devait jamais revoir ; quand les dieux ont permis tout cela, croyez-moi, ils ne peuvent permettre que mon fils me soit ravi par vous, que mon sauveur soit assassiné par vous, par vous qui êtes la cause de tous mes malheurs, et que cependant je vois pour la première fois, et dont cependant je prononce le nom pour la première fois, Lucius Sergius Catilina !...

CATILINA

Marcia vivante !

CLINIAS

Marcia, vous nous avez perdus ; il sait notre secret maintenant ; il peut le révéler aux magistrats. Marcia, laissez-nous

ensemble, et, quand je vous rappellerai, vous n'aurez plus rien à craindre de lui.

MARCIA

Clinias, retirez-vous !

CLINIAS

Seule ! vous voulez que je vous laisse seule avec cet homme ?

MARCIA

Je vous en prie.

CLINIAS

Oh ! vous savez bien que vos prières sont des ordres. Je me retire, Marcia.

(Il sort par le fond.)

Scène V

Catilina, Marcia.

MARCIA

Lucius Sergius Catilina, asseyez-vous dans ma maison.

CATILINA, se laissant tomber sur un fauteuil

Ô dieux bons !...

MARCIA, s'approchant de lui

Vous avez dit tout à l'heure que vous veniez chercher ici votre fils Charinus, votre fils qui n'avait pas de mère ; maintenant, vous voyez que Charinus a une mère ; que demandez-vous ?

CATILINA

Oh ! c'est donc vous, Marcia ?

MARCIA

Non, ce n'est pas Marcia, la Marcia que vous connaissiez autrefois et que vous essayez de reconnaître aujourd'hui ; c'est une mère à qui vous avez dit : « Je vais te prendre ton enfant ! »

CATILINA

Je ne sais ce que j'ai dit, Marcia.

MARCIA

Oui, je comprends, mon apparition vous a troublé ; ce n'est point une chose ordinaire que la résurrection des morts, n'est-ce pas ? et vous deviez croire ensevelie à jamais cette Marcia que

vous avez perdue. Voyons, est-ce au nom de Marcia déshonorée par votre crime, est-ce au nom de Marcia assassinée par votre abandon que vous venez redemander Charinus ?

CATILINA

Ah !... Isolons les deux crimes que vous me reprochez ; laissez-moi porter le poids du premier, si lourd, qu'il courbe mon front devant vous lorsque vous me regardez ; mais ne m'accusez pas du second, c'est une lâcheté que je n'ai pas commise. Lorsque le jugement de Cassius Longinus vous frappa, je combattais en Espagne ; la nouvelle de votre mort m'arriva deux mois après l'exécution de la sentence ; je ne pus ni vous défendre ni vous sauver. Charinus ne saurait donc reprocher à son père autre chose que le crime auquel il doit la vie.

(Il se lève.)

MARCIA

Charinus n'a pas de père, seigneur ; il n'a qu'une mère, près de laquelle il a vécu depuis sa naissance et qui, le jour où il sera devenu un homme, lui révélera le malheur qui pèse sur sa vie.

CATILINA

Pour qu'à partir de ce jour, il me haisse, n'est-ce pas ?

MARCIA

Je ne veux lui inspirer pour vous ni bons ni mauvais sentiments ; je ne sais de vous que tout ce que le monde en dit ; vous ne m'avez été révélé que par votre crime : vous êtes entré la nuit dans la maison de mon père, je dormais lorsque vous avez franchi le seuil de la chambre ; vous avez abusé d'un sommeil préparé par vous ; quand je me suis réveillée, vous n'étiez plus là, et j'étais mère.

(Elle s'est éloignée de Catilina.)

CATILINA

Marcia, pas un mot de plus, je vous en conjure ! (S'approchant de Marcia.) Je ne suis pas un homme à moduler des soupirs et à nourrir des remords, et cependant bien des fois le souvenir de cette nuit terrible est venu me faire tressaillir et trembler. Mais à

quoi bon tout cela ? Quand on a ruiné la fortune, l'honneur, la vie d'une femme ; quand on a fait tomber sur sa tête les plus épouvantables malheurs, on ne vient pas lui dire : « Pardonnez-moi, je me repens » ; mais on vient lui dire : « Écoutez-moi, pauvre victime de ma folie, de mon amour, de ma brutalité, écoutez-moi ; si j'ai été méchant, c'est que j'étais seul, c'est que je voyais le vide autour de moi, c'est que le néant qui précède l'existence et qui suit la mort, vivant, je l'avais dans le cœur. Oh ! il est facile d'être bon, croyez-moi, quand on aime et qu'on est aimé !... Pourquoi toutes ces orgies ardentes qui usent mes nuits, tous ces rêves fiévreux qui brûlent mes jours ? Parce qu'au lieu d'un sentiment réel qui fait aimer la vie, j'ai été obligé de vouer un culte aux passions factices qui la font oublier. Pourquoi mon patrimoine perdu ? pourquoi ma fortune jetée aux vents ? pourquoi mes jours dépensés au hasard ? Parce que je ne répondais à personne de mon patrimoine, de ma fortune, de mes jours. Donnez-moi un héritier de tout cela, Marcia, et je conserverai tout cela pour mon héritier. Donnez-moi un enfant, et je grouperai le passé, le présent et l'avenir autour de cet enfant. » Eh bien, Marcia, comprenez-vous ? À l'heure où il est temps encore pour moi de m'arrêter, quand peut-être je puis écarter la fatalité qui me poursuit en épouvantant cette fatalité avec le présent que les dieux viennent de me faire, je retrouve Charinus, je retrouve votre enfant, je retrouve mon fils ; mon cœur, que je croyais mort, ressuscite ; l'espoir, que je croyais éteint, renaît... Marcia, Marcia ! il y a là pour moi, devant moi, je le sens, un monde nouveau, inouï, inconnu, pareil à ces jardins enchantés que gardait le serpent de Jason ou le dragon d'Hespérus. Ce monde, c'est vous, Marcia, qui en tenez l'entrée. Marcia, au nom de tous les dieux, ne me repoussez pas du seuil sauveur ! Marcia, ne me fermez pas la porte sacrée !

MARCIA

Et vous voulez que je croie à cet amour paternel venu en un instant, ignoré d'hier, tout-puissant aujourd'hui ?

CATILINA

Que voulez-vous que je vous dise, Marcia ? À peine si j'y crois moi-même ; c'est une chose qui vivait en moi et que j'ignorais. Tout ce que je croyais aimer, c'était l'émanation de cet amour inconnu auquel l'apparition de mon enfant a donné un nom, une forme, une existence. J'ai vu Charinus, et mes yeux n'ont pu se détacher de lui. Il buvait dans une gourde de bois de frêne, et j'ai souhaité qu'il bût dans l'or. Il était brillant de jeunesse, de beauté, de grâce, et j'ai souhaité qu'il fût mon fils. Les dieux ont permis que l'impossible devînt une réalité, et j'ai dit aux dieux : « Eh bien, c'est tout ce que je désirais ; dieux immortels, donnez-moi mon enfant, et je n'ai plus rien à demander de vous. »

MARCIA, elle se soulève
sans quitter sa place

Je voudrais vous croire, Catilina ; mais je me souviens, et je me défie. Je voudrais avoir confiance en vous ; mais je me souviens, et j'ai peur.

(Elle retombe assise.)

CATILINA

Voyons, Marcia, comment supposez-vous que je cherche à voir cet enfant en ce moment où, au compte de mon ambition, les minutes valent des jours et les jours des années, si je ne l'aime de toute mon âme ? Ma fortune, ma renommée, ma vie se jouent demain. Je devrais m'occuper à préparer ce grand combat qui doit être le triomphe ou la mort de ce qu'il y a deux heures encore j'appelais mes espérances. Eh bien, j'apprends que cet enfant que j'ai vu, que ce Charinus qui m'a parlé, habite cette maison funeste. Je quitte tout ; j'accours. Ce vague espoir ne m'avait pas trompé. Cependant, la troisième veille va s'accomplir ; mes partisans m'attendent, m'appellent, me maudissent. Le sablier à la main, ils voient le temps qui fuit, l'heure qui s'échappe. Où suis-je ? je vous le demande, Marcia. Ici. Que fais-je ? J'implore, je prie, car je ne menace plus, Marcia ; je n'ai plus de

courage pour la haine, plus de force pour la colère. Je suis tout amour ! Le monde m'attend, et je perds le monde !... Eh bien, Marcia, que voulez-vous pour votre fils et pour le mien ? Est-ce le monde ?... Montrez-moi mon fils ; laissez-moi embrasser mon fils ; laissez Charinus m'appeler son père, et je cours lui conquérir le monde... Est-ce un coin obscur dans la Sabine, une pauvre maison dans les Apennins, une chétive cabane au bord de la mer ? Eh bien, cette chétive cabane, cette pauvre maison, ce coin obscur, mettez-y mon fils, et il me tiendra lieu du monde !

MARCIA

Inutile, Sergius : l'enfant que vous cherchez n'est plus ici.

CATILINA

Prenez garde ! voilà que vous ne me comprenez point, Marcia, et voilà que vous allez essayer de me tromper. Charinus n'est point sorti d'ici ; Charinus est caché dans la maison... Vous n'étiez pas prévenue de mon arrivée, d'ailleurs ; comment eussiez-vous songé à éloigner votre fils ?

MARCIA

Ne l'avez-vous pas rencontré au Champ de Mars ? Clinias ne vous a-t-il pas reconnu ? N'avons-nous pas dû songer que, séparé violemment de cet enfant sur lequel vous aviez jeté les yeux avec curiosité, vous essayeriez de vous rapprocher de lui ? Puis ce jour est un jour néfaste. Catilina n'est pas le seul qui cherche Charinus.

(Elle tombe assise sur le canapé.)

CATILINA

Je ne suis pas le seul ?

MARCIA

Non ; avant que votre esclave interrogeât Syrus, Syrus avait déjà été interrogé par une femme.

CATILINA

Tu dis, Marcia, qu'on a interrogé Syrus, n'est-ce pas ?

MARCIA

Oui, une esclave.

CATILINA

Nubienne ?

MARCIA

Oui.

CATILINA

C'est cela. Elle aussi est à sa recherche.

MARCIA

Elle !...

CATILINA

Marcia, plus que jamais, rends-moi notre enfant, que je le sauve...

MARCIA ; elle se lève

Et pourquoi penses-tu que je ne le sauverai pas bien seule ?

CATILINA

Marcia, si elle m'a suivi, si elle a découvert que je venais dans cette maison, si elle sait pourquoi j'y viens, Charinus est perdu.

MARCIA

Perdu !

CATILINA

Si elle a deviné cela, fusses-tu la sombre Hécate qui enfouit ses trésors dans les abîmes de la terre, tu ne saurais dérober Charinus à la colère qui le poursuit.

MARCIA

Grands dieux ! Mais qui peut donc haïr mon Charinus ?

CATILINA

Il existe des esprits jaloux, farouches, sanguinaires, qui détruisent, quand ils aiment, tout ce qu'on aime plus qu'eux. Eh bien, une femme m'a demandé s'il était quelqu'un que je préférasse à elle, et, moi qui ne savais point alors que Charinus fût mon fils, je lui ai répondu : « Non. » Si cette femme sait que Charinus existe, que Charinus est mon fils, mon unique amour, à cette heure elle aiguise le poignard, elle distille le poison !...

MARCIA

Grands dieux !

CATILINA

Ainsi, tu le vois bien, Marcia, ce n'est plus pour moi seul, c'est pour toi, c'est pour lui, pauvre enfant, que je prie, que j'implore. Mais, au nom de tous les dieux ! au nom de ton père mort ! au nom de notre enfant ! Marcia, à genoux, à tes pieds, je te le demande, mets-le auprès de moi, ou mets-moi auprès de lui, jusqu'à demain, jusqu'à ce que je sois consul, jusqu'à ce que je te dise : « Dors tranquille, Marcia ; je te réponds de notre enfant. »

MARCIA

Oh ! l'on ne trompe pas avec cet accent ; oh ! l'on ne trahit pas avec cette voix... Viens, Catilina, viens !...

Scène VI

Les mêmes, Clinias, puis Cicéron.

CLINIAS

Sergius Catilina, voici Cicéron qui veut vous entretenir un instant.

CATILINA, se relevant

Cicéron !

CLINIAS, à Marcia

Il n'a pas vu Charinus ?

MARCIA

Non.

CLINIAS

Il ne sait pas où il est ?

MARCIA

Non.

CLINIAS

Et vous n'avez rien avoué ?

MARCIA

Non.

CLINIAS

Dieu merci ! j'arrive à temps. (Il va fermer à clef les deux portes latérales.) Marcia, venez.

(Il sort avec elle.)

Scène VII
Cicéron, Catilina.

CICÉRON

Salut, Sergius !

CATILINA

Vous ici ?

CICÉRON

Vous le voyez.

CATILINA

Que me voulez-vous ?

CICÉRON

Clinias ne vous a-t-il pas dit que je voulais vous entretenir un instant ?

CATILINA

L'heure est mal choisie, le lieu du rendez-vous n'est pas convenable... À demain, Cicéron... Ah ! la porte est gardée ?

CICÉRON

Oui, je suis venu accompagné.

CATILINA

Je comprends.

CICÉRON

Vous vous présentez au consulat, Sergius ?

CATILINA

Pourquoi pas ? Vous vous y présentez bien... Suis-je de moins bonne famille que vous, par hasard ? Il faut deux consuls à Rome ; vous serez le premier, je serai le second. Vous voyez que je suis modeste.

CICÉRON

Eh bien, c'est justement dans cette hypothèse que je désirais causer avec vous. Deux collègues qui ne s'entendraient pas, quel détriment pour la République !

CATILINA

Raillez-vous toujours, Cicéron ?

CICÉRON

Non, sur ma parole de chevalier, et la preuve, Sergius, c'est que, si vous voulez sur certaine question m'engager votre foi de patricien, je suis votre homme.

CATILINA

Impossible, Cicéron ; mes engagements sont pris.

CICÉRON

Vous refusez ?

CATILINA

Je refuse.

CICÉRON

C'est votre dernier mot ?

CATILINA

C'est le dernier.

CICÉRON

Prenez garde, Sergius ! (Il s'avance près de Catilina.) Nous avons décidé que, si vous n'acceptiez pas mes propositions, vous ne seriez pas consul.

CATILINA

Et comment empêcherez-vous mon élection ?

CICÉRON

Oh ! d'une façon bien simple. Pour être nommé consul, n'est-ce pas, il faut se trouver, le jour de l'élection, dans l'enceinte des murs de Rome ?

CATILINA

J'y suis, ce me semble.

CICÉRON

Oui ; mais cette maison, où nous vous avons suivi, où nous vous tenons enfermé ; cette maison, qui appartient à Clinias, c'est-à-dire à un de mes amis, touche à la porte Flaminia. En dix minutes, nous vous emportons par delà les murs ; en six heures, nous vous conduisons à bord d'un bâtiment qui attend à Ostia ; en quinze jours, ce bâtiment vous conduit en Gaule, en Espagne, en Égypte. Pendant ce temps, les élections se font, et, comme vous n'êtes pas à Rome, vous n'êtes pas nommé.

CATILINA

Ah ! voilà donc le moyen que comptent employer, pour se débarrasser d'un adversaire qui les gêne, Caton, Lucullus, Cicéron, c'est-à-dire les gens vertueux ! Les gens vertueux appellent cela un moyen, à ce qu'il paraît ; moi, qui ne suis pas vertueux, j'appelle cela un guet-apens.

CICÉRON

Appelez cela comme vous l'entendrez, Sergius ; mais regardez-vous dès à présent comme déporté en Gaule, en Espagne ou en Égypte.

CATILINA

Soit ; mais on revient de la Gaule, de l'Espagne, de l'Égypte. On en revient plus fort, par cela même qu'on a été persécuté. Je reviendrai d'Égypte, d'Espagne et de Gaule ; je démasquerai les hommes vertueux, et, comme on nomme des consuls tous les ans, je serai nommé consul l'année prochaine.

CICÉRON

Voyons, je me place en face de toi et je te regarde : je vois un homme que la Divinité a doué d'une intelligence supérieure, d'un génie éclatant. Cette intelligence brille encore sous la couche épaisse de tes débauches, ce génie transparait encore sous le masque sanglant de tes crimes ! Tu aimes tout ce qui est beau, tu aimes tout ce qui est bon, tu aimes tout ce qui est grand ; ne le nie pas. Tu sais bien aussi que je ne suis pas un homme vulgaire, un grossier paysan d'Arpinum, un bourgeois encroûté, un citadin bouffi d'orge, de figues et de vin ; tu sais que je ne veux pas la religion comme un augure, l'ordre comme un centurion, la prospérité comme un marchand d'étoffes ; tu n'ignores pas que j'aime les arts, que j'aime les poètes, que j'aime la gloire ! Tu es bien convaincu que la postérité est à moi, que ce titre de consul que j'ambitionne n'ajoutera rien à ma renommée d'orateur, n'est-ce pas ? Quand je me suis décidé à ne pas te perdre de vue depuis un mois, à te suivre ici ce soir, à te tenir enfermé dans cette maison, tu devines que je n'ai pas cédé au besoin de te faire un discours...

Non : j'ai voulu te voir face à face, j'ai voulu te dire de toi à moi : Catilina, plus de prétexte ! Expose-moi ce que tu penses, demande-moi ce que tu veux. Tu me hais, moi, Cicéron ? Impossible ! je ne t'ai fait aucun mal... Tu hais mes principes ? Ce n'est pas vrai, tu n'en as aucun... Tu as besoin d'argent, tu en auras ; tu as soif d'honneurs, je te ferai asseoir sur la chaise d'ivoire des consuls ; tu es ambitieux de gloire, nous te ferons général comme Lucullus et comme Pompée !... Mais écoute-moi bien, Sergius, j'ai étudié mon époque, Rome, le monde... Nous sommes arrivés à cette heure solennelle des accomplissements où chaque homme a reçu des dieux une tâche à remplir. Ma tâche, à moi, est sinon d'imprimer, du moins de régler le mouvement de mon siècle. Eh bien, je ne veux pas que ma marche vers le bon, vers l'utile, vers le grand, ma marche vers le bien, enfin, soit retardée par la crainte ou pressée par la cupidité. Et, comme nous devons tous partir du même point pour atteindre à un même but, c'est-à-dire de l'humanité, qui est en bas, pour arriver à la Divinité, qui est en haut, vous marcherez avec moi vers ce but, Catilina ; vous y marcherez, je l'espère, librement, de bon cœur, avec toutes vos forces, et si, pour que vous ne trébuchiez pas en regardant en arrière, il ne faut que vous tendre la main loyalement, je vous la tendrai... Voici ma main, Sergius.

CATILINA

Merci, Cicéron ; mais je ne veux partager avec personne ce que je veux conquérir seul. La vertu est pour vous un prétexte, un moyen d'action ; avec un mot, vous vous faites un levier ; avec ce levier, vous soulevez les masses ; mais j'ai mon levier aussi, moi, Cicéron. Le vice ! ou plutôt ce que vous appelez le vice !... Vous dites à vos partisans : « Travaillez, ménagez, endurez... » Je dis à mes prosélytes : « Prenez, prodiguez, jouissez. » Quand nous aurons parlé tous deux en ce sens, sur la place publique, comptez vos clients, je compterai les miens ; en vérité, je suis curieux de savoir ce que pourra contre moi cette force de résistance à laquelle, depuis le commencement du monde, les

Cicérons de tous les temps ont prêté leur concours. Je suis comme vous, Tullius, je crois que l'heure des accomplissements est arrivée, apportant à chacun sa tâche, et je vais te dire quelle sera la mienne. Souvent tu t'es promené dans Rome, et tu as pu voir deux choses qui ne devraient jamais se rapprocher, et qui cependant se heurtent incessamment dans les rues de cette cité, qu'on appelle la cité reine. Ces deux choses, c'est la suprême richesse et la suprême misère, des hommes en tunique brodée d'or et en manteau de pourpre, qu'on appelle les patriciens ; des cadavres vivants, à moitié nus, qu'on appelle le peuple.

CICÉRON

Eh bien, à ce peuple nu, ne jetons-nous pas souvent un manteau de pourpre, à ces cadavres vivants, ne donnons-nous pas la sportule, et ne faisons-nous pas l'aumône ?

CATILINA

C'est cela, tu fais l'aumône parce que tu es riche ; mais, moi, je ne suis plus riche, et je me suis dit : « Est-ce qu'au lieu de faire l'aumône, je ne pourrais pas faire la justice... » Car sache bien une chose : ces hommes en manteau de pourpre n'ont rien fait de bon pour être riches ; ces cadavres vivants, à moitié nus, n'ont rien fait de mauvais pour être pauvres. Ils ont, suivant le hasard qui a présidé à leur naissance, vu le jour les uns dans un palais de la voie Flaminia ou de la porte Capène, les autres dans quelque mauvaise impasse de la Suburra ou de l'Esquilin, et alors, selon qu'ils ont ouvert les yeux sous le marbre ou sous le chaume, l'inexorable Fatum, ce dieu des rois, ce roi des dieux, leur a dit : « Pour toute ta vie, tu es voué au luxe ou condamné à la misère. » Et cela, ce n'est pas depuis hier, ce n'est pas depuis un mois, ce n'est pas depuis un an, c'est depuis des siècles ! et, depuis des siècles, les cris de ces malheureux déshérités du destin ont inutilement monté de l'abîme au ciel. Aussi l'Italie se dépeuple ; Rome a, depuis cinquante ans, élevé trois temples à la Fièvre. Encore si la mort frappait également, il n'y aurait rien à dire ; mais la mort a pris parti pour les patriciens, qui ont des palais

bien aérés, des villas bien fraîches, des fermes bien saines... À l'époque des chaleurs, au temps des débordements du Tibre, quand le riche fuit Rome, la mort se garde bien de le suivre. Non : hôtesse funèbre, elle a ses quartiers de prédilection, elle visite le taudis du pauvre, et va s'asseoir au chevet du mendiant. Là, elle fait tranquillement son œuvre, elle sait bien que le médecin grec, cher à Esculape, ne montera pas cinq étages pour lui arracher sa proie. La mort, que l'on représente aveugle et impassible, est devenue haineuse et partiale... Eh bien, j'ai vu cela, moi, et je me suis dit : « La société est mal faite ainsi ; les dieux ont créé l'air du ciel et les biens de la terre pour tous, il est temps que tous aient part aux biens de la terre et à l'air du ciel... » Eh bien, ma tâche à moi, Cicéron, c'est d'ouvrir l'univers au torrent qui gronde ; je veux voir l'expansion de cet océan qui rugit, je veux entendre l'explosion de ces millions de volcans humains qui ne demandent qu'à éclater.

CICÉRON

C'est-à-dire que tu veux détruire ce qui est, n'est-ce pas ?... Eh bien, soit, si tu as quelque chose de mieux à mettre à la place.

CATILINA

Quand nous en serons là, nous verrons.

CICÉRON

Ah ! pauvre aveugle qui joue avec les hommes et les choses, les institutions et les lois, les révolutions et les empires ! pauvre insensé qui entasse les uns sur les autres vices et besoins, crimes et misères, haines et passions, comme faisaient les Titans et Pélion sur Ossa pour escalader le ciel, et qui, lorsqu'on lui demande quel nouveau monde il compte tirer de l'ancien, quel univers il veut pétrir avec le chaos... pauvre aveugle ! pauvre insensé qui se contente de répondre : « Quand nous en serons là, nous verrons ! » Encelade a tenté ce que tu veux dire, et Encelade, foudroyé, est enseveli sous l'Etna.

CATILINA

Eh bien, Catilina et Cicéron recommenceront la lutte d'Ence-

lade et de Jupiter, et nous verrons à qui, cette fois, demeurera la victoire.

CICÉRON

Ah ! la victoire n'est pas un doute pour moi, Catilina, pour moi qui ne crois pas au hasard, mais à une force motrice, intelligente, supérieure. Oh ! non, ce n'est pas pour reculer devant ce qui lui reste à faire que Rome a fait ce qu'elle a fait. Non, quand elle est sortie de l'enceinte de Romulus pour s'emparer du Latium, du Latium pour s'emparer de l'Italie, de l'Italie pour s'emparer du monde ; quand elle a pris à Carthage son commerce, à Athènes ses arts, à Sardes ses richesses, à Memphis sa science ; quand, pareille à ces divinités de l'Inde qui ont dix mamelles, elle fait boire à dix peuples à la fois le lait de l'avenir, ce n'est pas, crois-moi, pour que sa gigantesque destinée avorte selon le caprice d'un homme !... Non, Sergius, prends le feu ! prends l'épée ! prends la torche ! Tu ne pourras rien contre Rome. Rome est immuable, Rome est éternelle, Rome est sous la main des dieux !

CATILINA

Eh bien, si Rome est sous la main des dieux, ce que j'aurai détruit, les dieux se chargeront de le reconstruire.

CICÉRON

Vous allez, voir, Catilina, qu'il y a un Dieu... J'ai voulu vous ramener au bien...

CATILINA

C'est-à-dire à votre avis.

CICÉRON

Ne m'interrompez pas, le moment est suprême. Je vous ai parlé le langage de la fraternité... C'est un mot que vous ne comprenez pas ; il n'est pas dans le vocabulaire de notre société, et, malheureusement, il faudra verser encore bien du sang pour l'écrire au livre de l'humanité. Je vous ai dit : « Partageons. » Je vous ai dit : « Améliorons... » Je vous ai dit : « Aimons-nous... » Mais vous avez fermé votre oreille à mes instances, votre cœur

à mes prières... Vous avez persévéré dans votre folie furieuse... Eh bien, Catilina, c'est maintenant un arrêt rendu contre vous.

CATILINA

Vous m'exilez ?

CICÉRON

Non ! C'était bon tout à l'heure, j'espérais encore... Maintenant, vous m'avez ouvert l'abîme de votre cœur. J'ai réfléchi... je ne vous exile plus : je vous tue.

CATILINA

Ah ! voilà donc la péroraison de l'homme vertueux, de l'honnête citoyen, du clément orateur qui, devant les siècles, a inventé le mot fraternité pour me séduire !... Capito, le boucher, ne parle pas si bien ; mais, il faut lui rendre justice, il ne tuerait pas mieux.

CICÉRON

Eh bien, c'est justement parce que je suis tout ce que tu dis, qu'il faut que tu meures. Deux grands principes luttent l'un contre l'autre, depuis le commencement du monde : l'ordre et le désordre, le bien et le mal, la vie et le néant... Moi, je suis l'ordre, je suis le bien, je suis la vie... Toi, tu es le désordre, tu es le mal, tu es le néant. Nous combattons, je te tuerai ; car, si je ne te tuais pas, peut-être tuerais-tu la société.

CATILINA

Ainsi, à toi l'homme de la fraternité, à toi aussi, il te faut du sang pour accomplir ton œuvre de fraternité... Tu vois bien que tu n'es pas meilleur que moi, Cicéron !

CICÉRON

Tu te trompes ; car, si tu sors d'ici, Catilina, ce n'est plus une lutte entre Sergius et Cicéron ; c'est une guerre entre le peuple et le sénat. Demain, après-demain peut-être, dix mille hommes égorvés rougiront de leur sang les rues, le Forum, la voie Sacrée... En te tuant aujourd'hui, en te tuant ici, j'économise !

CATILINA

Et sans doute la même main qui m'aura frappé se chargera

d'écrire mon histoire ?

CICÉRON

Ton histoire ?... Et à quoi bon ? Prends tes tablettes et assieds-toi à cette table. Écris ton testament... Ajoute que c'est moi, moi, Marcus Tullius Cicéron, qui te tue... Et ce que tu auras ordonné sera accompli ; ce que tu auras écrit sera lu, lu au sénat, lu au Forum, lu au peuple, d'un bout à l'autre, hautement, publiquement... Mais hâte-toi, je te donne cinq minutes.

CATILINA

Merci, Cicéron, j'accepte tes cinq minutes, et que le ciel te les rende à l'heure de la mort.

CICÉRON, s'avançant au milieu de la cour

Hors du fourreau les épées !...

Scène IX

Catilina, seul en scène ; Cicéron et les chevaliers
dans la cour ; puis Charinus.

CATILINA, allant à la porte
à la droite du spectateur

Fermée !... (Il traverse le théâtre et secoue la porte à gauche.) Fermée aussi... Oh !

CHARINUS, une lampe à la main,
soulevant la trappe du souterrain

Venez, mon père !

(Catilina s'élance dans l'ouverture et disparaît avec Charinus.)

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Le Champ de Mars au jour des Comices.

Scène première

Cicada, Gorgo, un esclave, bourgeois,
se promenant et attendant.

CICADA, à cheval
sur le tombeau de Sylla

Combien as-tu déjà déjeuné de fois, Gorgo ?

GORGO

Trois fois.

CICADA

Et combien de fois dîneras-tu ?

GORGO

Toute la journée.

CICADA

Ce que c'est que de n'avoir pas l'âge de voter ! Moi, je serais encore à jeun sans Volens, qui m'a donné un pâté d'alouettes et une amphore de vin. Quel est celui qu'on vient de te servir, à toi ?

GORGO

Du massique, à ce que l'on m'a dit.

CICADA

Moi, je déguste du coecube. Envoie-moi du tien, je t'enverrai du mien.

GORGO, à l'esclave

Fais goûter de ta liqueur à ce jeune citoyen qui est là sur le tombeau de Sylla.

L'ESCLAVE

Mais il n'a pas l'âge de voter.

GORGO

Il est mon ami.

L'ESCLAVE

Oh ! alors, c'est autre chose.

(Il sert à boire à Cicada.)

GORGO

Et Volens, où est-il ?

CICADA

Il place des bulletins pour Catilina. Catilina lui a fait distribuer du vin, et, pour engager les électeurs à boire, il boit. Il en a déjà enrôlé plus de cinq cents et grisé plus de mille.

GORGO

Aussi sa voix s'enroue. Écoute ; on l'entend si on ne le voit pas.

VOLENS, dans la coulisse

Arrivez par ici, les forgerons ! arrivez, les fondeurs ! arrivez, les taillandiers ! Vive Sergius Catilina !

TOUS

Vive Sergius Catilina !

Scène II

Les mêmes, Volens.

VOLENS

Rangez-vous là et attendons. Serrez les rangs, front ! (Apercevant Cicada.) As-tu bien bu, petit ? as-tu bien mangé ?

UN HOMME, dans les rangs

C'est bon de boire, c'est bien de manger ; mais on nous avait promis cent vingt sesterces par homme. Où sont les sesterces ?

VOLENS

Sois tranquille, ils viendront.

L'HOMME

Où sont-ils ? Voyons.

VOLENS

Silence, ivrogne ! Arrive ici, Gorgo... Arrive ici, Cicada.

CICADA

Moi aussi ?

VOLENS

Tiens, il faut que tu gagnes ton pâté d'alouettes. Écoutez-moi tous les deux. Vous allez vous promener autour des ponts où les

électeurs viennent déposer leurs bulletins. Ceux qui votent pour un seul, vous tâcherez de les faire voter pour Catilina ; ceux qui votent pour deux, vous tâcherez de les faire voter pour Catilina et Antonius ; ceux qui ne savent pas écrire, vous leur donnerez des bulletins tout faits. Il y en a plein mon casque, prenez.

CICADA

Mais s'ils veulent qu'on mette Cicéron ?

VOLENS

Eh bien, vous écrirez Catilina, et vous direz que vous mettez Cicéron.

CICADA

C'est vrai, cela commence par un C.

VOLENS

Vous m'entendez, qu'il n'en soit pas question, de Cicéron. C'est Catilina qu'il nous faut, un capitaine et non un avocat.

CICADA

Mais où est-il donc, Catilina ?

VOLENS

Probablement où il a besoin d'être. Cela ne nous regarde point.

(Bruit dans la coulisse.)

CICADA

En attendant, voilà le seigneur Pois-Chiche qui vient, lui... Il ne dort pas, il a recruté les bourgeois.

VOLENS

Où donc le vois-tu, toi ?

CICADA

Là-bas, en robe blanche. Tenez, tenez, en a-t-il après lui !... Mais, si on lui laisse comme cela récolter toutes les voix, il n'en restera plus pour les autres.

VOLENS

Tais-toi, jeune homme ; tu n'entends rien au gouvernement.

GORGO

Par Jupiter, Cicada a raison, ce n'est pas un cortège, c'est une armée.

VOLENS

Tout cela se dissipera quand on jouera du bâton.

GORGO

Vous croyez ?

VOLENS

À vos rangs !... Une bonne huée pour l'avocat d'Arpinum...
Ho ! Cicéron !...

LES BOURGEOIS

Vive Cicéron !...

(Huées, applaudissements.)

Scène III

Les mêmes, Cicéron.

CICÉRON, au fond

Merci, merci, mes amis. Vous savez ce que je veux, n'est-ce pas ? En me nommant, vous aurez l'ordre, la tranquillité, le commerce.

LES BOURGEOIS

Bravo !

VOLENS

N'écoutez donc pas ce bavard qui parle pour de l'argent, qui dit blanc et qui dit noir, selon qu'on le paye en or ou en cuivre.
À bas Cicéron ! à bas !

CICÉRON, descendant la scène

Oh ! oh ! je n'ai rien de bon à faire par ici, je suis en plein Catilina... Ah ! ah ! Caton.

VOLENS, aux partisans
de Catilina, qui rentrent

Bon ! voilà du renfort qui lui arrive. Il va perdre son temps à bavarder avec Caton... Allez vite distribuer les bulletins et revenez. Ne va pas me perdre mon casque, toi !

CICADA

N'aie pas peur !... (Il sort avec Gorgo.) Vive Catilina !
(Tous les partisans de Catilina sortent par la gauche.)

Scène IV

Les mêmes, Caton, entrant par la droite.

CICÉRON, allant au-devant de Caton

Eh bien, les entendez-vous, comme ils crient ?

CATON

Laissez-les crier, les choses vont au mieux.

CICÉRON

Comment cela ?

CATON

Nous avons trois cent mille voix, toutes celles de la bourgeoisie et du commerce... Tous les bons Romains sont pour nous.

CICÉRON

Les jours d'élection, Caton, les voix sont des voix ; ils ont, eux, celles du peuple et de tous les nobles ruinés.

CATON

De sorte que les soixante-quinze mille voix de César, à votre avis, feront la majorité ?

CICÉRON

Oui, selon qu'elles se porteront sur Catilina ou sur moi.

CATON

Avez-vous un moyen de communiquer avec César sans le compromettre ?

CICÉRON

J'ai Fulvie, la maîtresse de Curius.

CATON

Curius est à Catilina !

CICÉRON

Oui, mais Fulvie est à nous.

CATON, montrant un papier

Eh bien, voilà les soixante-quinze mille voix de César ; je vous les donne, Cicéron.

CICÉRON

Dans ce billet ?

CATON

Lisez la signature.

CICÉRON

Servilie !... Votre sœur !... vous avez employé ce moyen !...

CATON

Comprenez, Cicéron, et que ceci reste entre nous.

CICÉRON, remontant

Soyez tranquille !

(Cris dans la coulisse.)

CICADA, retournant le casque

Plus un, père Volens ; tout est distribué.

VOLENS

Bien, petit ! Et toi, Gorgo ?

GORGO

En avez-vous d'autres ?

VOLENS

Il va en venir.

CICADA

Dites donc, seigneur Caton, et le disque de Rémus ?

GORGO

Vous qui nagez si bien, vous devriez l'aller chercher au fond du Tibre ; foi de citoyen romain, je donne ma voix au seigneur Cicéron, si vous faites cela.

VOLENS

Seigneur Caton, une coupe.

CATON

Tu ignores donc que je ne bois pas de vin ?

VOLENS

Bah ! une fois n'est pas coutume.

CATON

Eh bien, donne.

LES PARTISANS DE CATILINA

À Catilina ! à Catilina !

LES PARTISANS DE CICÉRON

À Cicéron ! à Cicéron !

CATON, levant sa coupe

À Rome !

(Il boit ; applaudissements ; tumulte au fond.)

CICÉRON, se retournant

Qu'y a-t-il là-bas ?

Scène V

Les mêmes, l'affranchi du premier acte.

L'AFFRANCHI

Seigneur Tullius ! seigneur Tullius !

CICÉRON

Lui ! par ici !

L'AFFRANCHI

Bonne nouvelle !

CICÉRON

Parle bas ; ces gens sont nos ennemis.

L'AFFRANCHI

Oh ! ce que j'ai à vous dire, dans dix minutes sera connu de tout le monde.

CICÉRON, CATON, LUCULLUS

Eh bien, quoi ?

L'AFFRANCHI

Toute une tribu qui avait engagé ses voix à Curius, et qui devait voter pour Catilina et pour Antonius, a voté pour Antonius et pour vous.

CATON

Comment cela s'est-il fait ?

L'AFFRANCHI

Il paraît que les bulletins ont été changés, et, comme ils votaient de confiance, les électeurs ont voté pour vous.

CICÉRON, bas

Fulvie m'a tenu parole.

L'AFFRANCHI

C'est douze ou quatorze mille voix sur lesquelles vous ne comptiez pas et qui vous arrivent.

CICÉRON

Elles sont les bien venues.

VOLENS, aux siens

Ils se réjouissent !... est-ce que cela irait mal pour nous ?
(Bruit, rumeurs.) Eh ! eh ! que se passe-t-il donc là-bas ?

GORGO

On dirait une bataille.

CICADA

S'il y a bataille, un peu de patience, les autres... Attendez-moi.

CICÉRON

Allez donc voir ce qui se passe, Caton.

(Tout le monde sort.)

Scène VI

Cicéron, Fulvie, voilée.

FULVIE, sans lever son voile

Ce n'est rien.

CICÉRON

Est-ce vous, Fulvie ?

FULVIE

Oui.

CICÉRON

Que fait-on là-bas ?

FULVIE

On s'extermine.

CICÉRON

Qui cela ?

FULVIE

Mes votants. Quand ils ont vu qu'ils étaient trompés, ils ont voulu annuler l'élection ; le questeur s'y est opposé ; les chevaliers ont soutenu le questeur, de sorte que les coups pleuvent comme grêle.

CICÉRON

Bien joué, Fulvie ! Et Curius ne se doute de rien ? il ne vous soupçonne pas ?

FULVIE

Il soupçonnerait plutôt sa main droite. Je vous le conduirai

quand vous voudrez dans le Tibre.

CICÉRON

Les yeux bandés ?

FULVIE

Les yeux ouverts.

CICÉRON

Maintenant, pouvez-vous causer avec César ?

FULVIE

Pourquoi pas ?

CICÉRON

Il faudrait le voir avant l'élection.

FULVIE

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à l'attendre ici : il va venir.

CICÉRON

Eh bien, attendez-le. (Il regarde autour de lui.) Et...

FULVIE

Et ?...

CICÉRON

Remettez-lui ce billet.

FULVIE

Bien.

CICÉRON

Oh ! oh ! voici tous nos ennemis. Laissez-moi me retirer et retirez-vous vous-même, vous pourriez être reconnue.

(Cicéron s'éloigne d'un côté, Fulvie de l'autre.)

Scène VII

Les mêmes, moins Cicéron et Fulvie, plus Curius,
Céthégus, Capito, Lentulus et la foule.

CURIUS

C'est une trahison ! c'est une infamie !... L'élection doit être annulée.

LENTULUS

Mais comment cela s'est-il fait ?

TOUS

Oh ! à mort les traîtres !

CURIUS

Comment cela s'est-il fait ? le sais-je ? puis-je le savoir ? Je donne des bulletins, les deux noms y sont écrits par moi et par mon secrétaire, devant moi, et, quand on dépouille le scrutin, un des noms est changé.

CÉTHÉGUS

Par Hercule ! tu as du malheur, Curius. Pour une tribu que tu fais voter, elle se trompe. J'en ai fait voter six : soixante-quinze mille hommes, et pas une erreur.

CURIUS

Qu'est-ce à dire ? m'accuses-tu ?

CÉTHÉGUS

Non ; mais je dis...

LENTULUS

Assez ! Voyons, c'est un malheur... mais réparable avec de l'activité. Avez-vous vu Catilina ?

CURIUS et CÉTHÉGUS

Non.

LENTULUS, à Volens

Et vous autres ?

VOLENS

Pas aperçu.

GORGO

Nous le demandions tout à l'heure.

CICADA

Oui ; et puis l'on demandait aussi les sesterces.

CAPITO

C'est vrai !... l'argent !... Il nous avait dit de passer chez lui ce matin... et personne pour nous recevoir... Y a-t-il au moins quelqu'un de sa maison ici ?

STORAX, s'avançant

Il y a moi, seigneur.

CATILINA

CAPITO

Qui es-tu, toi ?

STORAX

Je suis son nomenclateur.

LENTULUS

Quand l'as-tu quitté ?

STORAX

Hier au soir.

CURIUS

Et, depuis hier, tu ne l'as pas revu ?

STORAX

Non, seigneur ; non.

CAPITO

Et l'argent, tu n'en as pas entendu parler ?

STORAX

Pas le moins du monde.

Scène VIII

Les mêmes, l'intendant d'Orestilla, conduisant un mulet.

L'INTENDANT

Voici l'argent promis par le seigneur Catilina.

LENTULUS

C'est toujours quelque chose.

STORAX, à part

L'intendant d'Orestilla !... Cache-toi, Storax ! cache-toi !

CURIUS

Et, avec cela, as-tu des ordres de Sergius ?

L'INTENDANT

Pas d'autres que de remettre en son absence cet argent aux mains de ses amis. Vous êtes ses amis, je vous remets l'argent.

CAPITO

Vive Catilina, alors !

CURIUS

Citoyens, c'est cent vingt sesterces par tête, n'est-ce pas ?

TOUS

Oui ! oui ! oui !

CICADA, prenant le mulet par la bride

Oh ! le joli mulet !

(Il le baise sur le nez. Chacun s'éloigne.
On partage l'argent de Catilina.)

Scène IX

Orestilla, l'intendant.

ORESTILLA

Eh bien ?

L'INTENDANT

Il n'est pas ici, comme vous voyez.

ORESTILLA

Et chez lui ?

L'INTENDANT

Non plus.

ORESTILLA

Ses amis savent-ils où il est ?

L'INTENDANT

Ils le cherchent comme nous.

ORESTILLA

Qui a renvoyé l'or, cette nuit ?

L'INTENDANT

L'intendant.

ORESTILLA

En disant ?...

L'INTENDANT

En disant qu'il vous remerciait, mais qu'il n'en avait pas besoin.

ORESTILLA

Il y a quelque chose d'étrange là-dessous. Cherche Nubia, et envoie-la-moi.

L'INTENDANT

Où dois-je l'envoyer ?

ORESTILLA

Ici.

(Elle abaisse son voile et demeure adossée au tombeau.)

Scène X

Les mêmes, Rullus, Lentulus.

LENTULUS

Comprenez-vous, Rullus ?

RULLUS

Le vote de toute cette tribu ?

LENTULUS

Non, l'absence de Catilina.

RULLUS

Catilina absent ?

LENTULUS

Sans que personne puisse dire où il est.

RULLUS

Et l'argent ?

LENTULUS

L'argent est venu, par bonheur.

RULLUS

C'est qu'il m'en faut pour mes hommes, et beaucoup !

LENTULUS

On vous en a mis une sacoche à part.

RULLUS

Bon !

CAPITO, revenant

Eh bien, Catilina ?

LENTULUS

Absent toujours, tandis que Cicéron parle, s'agite, pérore. Le voyez-vous, là-bas, avec Caton et Lucullus ?

CÉTHÉGUS

Par Hercule ! l'auraient-ils assassiné ?

VOLENS

Assassiné ! Qui cela ? Si Catilina est assassiné, nous brûlons

Rome : les funérailles seront dignes du mort !

CRIS DU PEUPLE

Catilina ! Où est Catilina ?

(Bruit, confusion.)

CÉTHÉGUS

Faites-leur un discours, Rullus ; cela leur donnera un peu de patience.

RULLUS

Soit.

LENTULUS

Monte sur ce banc.

RULLUS

Romains !

TOUS

Chut ! chut ! écoutons Rullus.

RULLUS, monté sur un banc

Romains ! vous appelez Catilina, vous avez raison. Catilina, c'est votre ami, c'est notre patron à tous. Nommez-le, et la première loi que nous rendrons, c'est le partage du champ public, ce champ qui appartient au peuple, et que les consuls louents à vil prix à des publicains comme Métellus, comme Lucullus, comme Caton.

TOUS

Bravo ! bravo !

RULLUS

Rien que dans le partage des champs qui environnent Rome, et qui sont affermés aux éleveurs de bestiaux, il y a de quoi enrichir cent mille familles.

TOUS

Oui, oui, le partage du champ public ! la loi agraire ! la loi des Gracques !

RULLUS

Puis il y a encore le territoire de Capoue qui est libre, et que le sénat se réserve ; un million d'arpents de terres et des meilleures de l'Italie ; les jardins qui ont arrêté Annibal, et qui, aux

mains de nos administrateurs, sont devenus un désert.

TOUS

Bravo ! bravo !

RULLUS

Votez donc pour Catilina ! pour Catilina, qui vous promet tout cela, qui veut que le peuple soit maître et roi, oui, maître et roi à son tour. Votez pour Catilina ! Je réponds de lui, je me porte garant pour lui.

TOUS

Vive Catilina !

RULLUS

Vous fiez-vous à ma parole ?

TOUS

Oui ! oui !

RULLUS

Me croyez-vous votre ami ?

TOUS

Oui, oui.

RULLUS, tirant des bulletins

Eh bien, pour Catilina, amis ! pour Catilina !

(Il distribue les bulletins.)

LENTULUS, CAPITO, VOLENS

Pour Catilina, amis ! pour Catilina !

(On porte Rullus en triomphe.)

CÉTHÉGUS

Ils sont tous préparés, vous n'avez qu'à les mettre dans l'urne.

TOUS

Allons voter ! allons voter !

(Tout le peuple sort.)

RULLUS, s'essuyant le front

Encore une bataille gagnée !

CÉTHÉGUS, embrassant Rullus

Vous êtes l'éloquence en personne, mon cher Rullus : une bouche d'or !

RULLUS

Oui ; mais je ne les quitte pas.

CÉTHÉGUS

Par Hercule ! je crois bien. Poussez-les, poussez-les !

RULLUS

Je ferai de mon mieux ; mais, si Catilina n'arrive pas, je ne réponds plus de rien.

CÉTHÉGUS

Allez toujours !

(Rullus sort.)

LENTULUS

Il a raison, Catilina nous perd.

CAPITO

Il faudrait gagner du temps.

CÉTHÉGUS

J'ai une idée.

LENTULUS

Laquelle ?

CÉTHÉGUS

Si Catilina n'est pas ici dans cinq minutes...

LENTULUS

Eh bien ?

CÉTHÉGUS

Ce cher Rullus ! il est l'idole du peuple...

CAPITO

Vous le proposez à la place de Catilina ?

CÉTHÉGUS

Allons donc ! ce serait une infamie... Non, je le fais tuer dans un coin...

LENTULUS, stupéfait

Qui, Rufus ?

CÉTHÉTUS

Nous ferons venir un char, on le traînera au milieu de la foule... Nous crierons : « Vengeance ! » nous dirons que le crime vient de Cicéron, et nous ferons voter d'enthousiasme pour

Catilina.

LENTULUS

Mais encore faut-il que Catilina soit ici, ou l'élection sera nulle.

Scène XI

Les mêmes, Catilina, puis Curius.

CATILINA, escorté par la foule

Me voici, mes amis, me voici !

TOUS

Ah ! ah !... Vive Sergius ! vive Catilina !

CÉTHÉGUS

Par Hercule ! vous avez bien tardé, Sergius.

CATILINA

Bonjour, mes amis, bonjour ! Oui, j'ai tardé, c'est vrai ; mille embarras sont survenus ; j'avais mon accord à faire avec Antonius... Eh bien, comment va le vote ?

LENTULUS

À merveille ! Heureusement qu'en ton absence l'argent est venu ; il a parlé pour toi. (On entend sonner l'argent.) Tiens, entends-tu ? il parle encore...

CAPITO

Allons, tu as bien fait les choses, Catilina, et il n'y a rien à dire.

CATILINA

Ah ! j'ai bien fait les choses, soit. Et César, l'a-t-on vu ?

CURIUS

Oh ! César votera pour nous.

CATILINA, lui tournant le dos

Oui, comme votre tribu.

CÉTHÉGUS

Que voulez-vous ! c'est une différence de quatorze à quinze mille voix.

CATILINA

Qui n'a pas d'importance, si nous avons les soixante-quinze

mille voix de César.

CÉTHÉGUS

Qu'il vienne seulement, et nous les aurons.

TOUS

Oui, oui.

CATILINA

Ceci vous regarde. Vous vous chargez de César, n'est-ce pas ?

CAPITO et LENTULUS

Nous nous en chargeons.

CATILINA

Avez-vous vu mon nomenclateur ?

LENTULUS

Il était là tout à l'heure, travaillant de son mieux pour toi.

CATILINA

Holà ! maître !

STORAX, vivement

Me voilà.

CATILINA

Viens.

STORAX

Deux mots, seigneur ?

CATILINA

Parle.

STORAX

Elle est là.

CATILINA

Qui ?

STORAX

Ne vous retournez point... Orestilla.

CATILINA

Où ?

STORAX

Auprès du tombeau.

CATILINA

C'est elle qui a envoyé l'argent ?

CATILINA

STORAX

Oui.

CATILINA

Je m'en doutais. Commençons par ces groupes.

STORAX

Mais nous allons de son côté ?

CATILINA

Pourquoi pas ?

STORAX

Bon Jupiter !

CATILINA

N'es-tu pas déguisé de façon à ce que les Parques elles-mêmes ne te reconnaissent pas ?

STORAX

Je l'espère !

CATILINA

Allons, redresse-toi et parle. Quels sont ces gens-là ?

STORAX

Le bleu ou le violet ?

CATILINA

Le bleu.

STORAX

Publius Pudens, marchand bonnetier dans le vicus Toscanus. Chef de centurie, deux enfants, un garçon et une fille ; le garçon boite.

CATILINA

Publius Pudens, salut !

(Les partisans de Catilina s'approchent.)

PUDENS

Salut, seigneur Catilina !

CATILINA

Il est arrivé de belles laines de Judée cette année ?

PUDENS

Mais oui, seigneur.

CATILINA

Vous savez que je nourris bon nombre de brebis ; je puis vous envoyer quelques échantillons.

PUDENS

À quel prix ?

CATILINA

Oh ! mes échantillons, je ne les vends pas, je les donne. S'ils vous conviennent, vous viendrez prendre livraison à ma maison de campagne. En même temps, amenez votre fils qui boite. En le voyant passer, l'autre jour, mon médecin me disait qu'il y aurait peut-être moyen de le guérir. Il se mettra tout à votre disposition.

PUDENS

Merci.

CATILINA

Si vous n'avez pas de répugnance à voter pour moi, Pudens, je me recommande à vous et à vos amis.

PUDENS

Nous verrons, seigneur Sergius.

CATILINA, l'embrassant

J'attendrai respectueusement. (À Storax.) Et cette face blême ?

STORAX

Le violet ?

CATILINA

Oui.

STORAX

Marcus Bino, charcutier. Cent vingt voix ; marié depuis trois mois.

CATILINA

Salut, Marcus Bino. J'ai cent beaux porcs dans ma métairie de Féciala, je veux vous en voyer une douzaine à titre de cadeau ; si ceux-là vous conviennent, nous traiterons des autres à un prix raisonnable, je vous le promets.

BINO

Merci.

CATILINA

Vous avez, par Hercule ! une figure de prospérité ; c'est sans doute le mariage ?

STORAX, bas et vivement

Ne lui parlez pas de sa femme, bon Jupiter !

CATILINA

Pourquoi cela, puisqu'il l'a épousée depuis trois mois ?

STORAX

Elle est accouchée hier.

CATILINA

Votez pour moi, mon ami.

BINO

Peut-être.

CATILINA

Je me confie à votre amitié.

(Les partisans de Catilina veulent prendre Bino ;
il sort avec les autres.)

STORAX

Voici, de ce côté, Furius Cappa et Tonstrinus Glabrio ; l'un est cabaretier, l'autre tondeur.

CATILINA

Mariés ?

STORAX

Cappa est veuf ; il a laissé tomber, dit-on, du haut de l'escalier un bloc de plomb sur la tête de sa femme.

CATILINA

Et Glabrio ?

STORAX

Glabrio est célibataire... Aïe ! voilà Aurélia.

ORESTILLA, bas

Je n'y puis plus tenir. (Haut et relevant son voile.) Bonjour, seigneur Sergius.

CATILINA

Oh ! chère Aurélia, bonjour ! que vous me faites plaisir en me venant joindre ici !

ORESTILLA

J'étais là bien avant vous, Catilina, et je commençais à m'inquiéter, je vous l'avoue.

CATILINA

Et de quoi ?

ORESTILLA

Mais, d'abord, de ce renvoi d'argent que je n'ai pas compris après ce qui était convenu entre nous.

CATILINA

Mes amis m'avaient assuré que c'était une dépense inutile.

ORESTILLA

J'ai pensé qu'il y avait quelque malentendu, j'ai envoyé l'argent et je l'ai fait remettre à vos amis, qui l'ont parfaitement accepté ; sans doute, ce matin, ils avaient changé d'avis ; la nuit porte conseil.

CATILINA

Merci, Aurélia.

ORESTILLA

Mais ce n'était pas seulement cela qui m'inquiétait.

CATILINA

Qu'était-ce donc ?

ORESTILLA

Ce matin, pensant que je pouvais vous être utile, je me suis présentée chez vous.

CATILINA

À quelle heure ?

ORESTILLA

À la première.

CATILINA

En effet, j'étais déjà sorti.

ORESTILLA

Ou plutôt vous n'étiez pas rentré.

CATILINA

Et c'est cela qui vous a inquiétée ?

ORESTILLA

Oh ! non ; mais on m'a dit qu'à la fin de la troisième veille, vous aviez envoyé chercher votre médecin Chrysispe, qu'on l'avait fait lever, et qu'il était parti sans dire où il allait ; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque accident.

CATILINA

Chrysispe, cet hiver, a donné en mon nom des soins aux gens pauvres de la Suburrane et du Vélabre. Je l'ai mis en campagne pour faire récolte de voix.

ORESTILLA

De sorte qu'il moissonne pour vous, à cette heure ?

CATILINA

Probablement. Voulez-vous permettre que je continue mes suppliques ? Croyez que j'aimerais mieux causer avec vous que d'aller serrer toutes ces mains sales et baiser toutes ces barbes mal faites.

(Clinias est entré depuis un moment.)

ORESTILLA

Allez ! d'autant plus qu'il y a là quelqu'un qui vous attend, ce me semble.

Scène XII

Les mêmes, Clinias, sur le devant de la scène ; Marcia, dans la foule.

Catilina, en se retournant, se trouve en face de Clinias.

CLINIAS

Demeure !

CATILINA

Qui es-tu ?

CLINIAS

Clinias !

CATILINA

Que me veux-tu ?

CLINIAS

Je viens te demander mon fils !

CATILINA

Je ne te comprends pas.

CLINIAS

Mon fils, que tu as enlevé là, cette nuit, dans ma maison !

ORESTILLA, à part

Charinus !

CATILINA

Je ne sais ce que vous voulez dire.

CLINIAS

Oh ! je me doutais bien que tu nierais. Heureusement, Cicéron était là. Cicéron et ses douze chevaliers. Ils affirmeront au peuple que tu as violé ma maison et enlevé mon enfant.

LE PEUPLE

Allons donc !

CATILINA

Laissez-moi passer, vous êtes fou.

CLINIAS

À moi, Romains, à moi ! (Les partisans de Catilina et les bourgeois descendent en scène.) Ce misérable qui se présente à vos suffrages, qui vient demander vos voix ; ce misérable s'est introduit cette nuit dans ma maison, dans cette maison que vous voyez là, là ! et il m'a enlevé mon enfant... Cicéron y était, Cicéron me rendra témoignage.

(Deux hommes s'emparent de Clinias.)

CATILINA

Amis, il a prononcé le nom de Cicéron, et le nom de Cicéron est aujourd'hui une mauvaise recommandation pour Catilina. Écartez de moi cet homme.

(Les bourgeois disent : « Non, non » ;
les partisans de Catilina se précipitent sur Clinias.)

CLINIAS

Oh ! misérable !

CATILINA

Qu'on ne lui fasse aucun mal, vous comprenez, mais qu'on le mette en lieu de sûreté jusqu'à ce que les élections soient finies.

(On entraîne Clinias.)

ORESTILLA, à part

Ah ! voilà donc à quoi il a occupé sa nuit !

CATILINA, se rapprochant des électeurs

Vous ne croyez pas à un mot de ce qu'il dit ?

CAPPA

Non, seigneur Sergius. D'ailleurs, c'est un étranger ; il n'est pas Romain.

CATILINA

Non, c'est un Grec, et, vous le savez, il est d'une race à laquelle on fait faire tout ce qu'on veut pour cinquante sesterces.

TOUS

Oui, oui ; c'est un Grec ! À mort le Grec !

CATILINA

Amis, pas de violences !

MARCIA, tombant à genoux

Mon fils ! Sergius, mon fils !

CATILINA

C'est vous ! Silence ! pas un mot.

MARCIA

Vous le voyez, à mon tour, je ne menace pas, je supplie.

CATILINA

Un homme se présentera ce soir chez vous de ma part, celui que vous voyez là à ma droite ; il dira ce seul mot : *Charinus* ; vous le suivrez, il vous conduira près de votre enfant.

MARCIA

Vous le jurez ?

CATILINA

Par les dieux !

MARCIA

Merci !

(Elle s'éloigne.)

ORESTILLA, à Nubia, qui la rejoint
C'est la mère, n'est-ce pas ?

NUBIA

Oui.

CATILINA, élevant la voix

Pauvre femme ! Son père était un soldat de Sylla, et on lui a tué son père ; son enfant était sa seule consolation, et on lui a enlevé son enfant. Nous ne pouvons lui rendre son père ; mais, par les dieux, nous lui rendrons son enfant ! Mes amis, votez pour moi, et que je sois consul, vous verrez, vous verrez : nous réparerons bien des injustices.

(Il s'éloigne vers le fond. Le peuple crie :
« Vive Catilina ! » en le reconduisant.)

ORESTILLA, à Nubia

Va chez Ephialtès ; il faut que dans une heure il m'ait fait un anneau pareil à celui-ci, un anneau auquel on puisse se tromper pour la ressemblance. Va ; tu me trouveras aux environs.

NUBIA

Attendrai-je l'anneau ?

ORESTILLA

Oui. (Suivant des yeux Storax.) Maintenant, assurons-nous que le nomenclateur est bien celui que je crois.

CÉTHÉGUS

Bon ! voici Catilina qui fait sa besogne lui-même. Je n'ai plus besoin ici, je vais à la vingtième tribu.

RULLUS

Moi, à la trentième.

CAPITO

Moi, je rejoins les taillandiers ; il paraît qu'on va se battre. Je ne serais pas fâché de frotter un peu les bourgeois. (César paraît.) Ah ! César !

Scène XIII
Les mêmes, César.

CÉSAR

Que je ne vous retienne pas, amis.

CÉTHÉGUS

Vous n'êtes pas venu hier au soir, César.

CÉSAR

J'ai écrit à Catilina pour m'excuser.

CAPITO

Mais tu viens ce matin ?

CÉSAR

Oh ! ce matin, c'est autre chose, c'est un devoir sacré.

RULLUS

Et vous votez pour nous, Julius ?

CÉSAR

Je vote avec ceux qui votent pour Catilina.

CAPITO

Alors, César vote pour nous. Vive Julius !

TOUS

Vive César !

CÉTHÉGUS

C'est sérieux, ce que vous dites, n'est-ce pas ?

CÉSAR

Écoutez, je vous promets de ne voter que devant vous ; mais ne me compromettez pas trop vis-à-vis du sénat. Laissez-moi donner mes ordres à mon affranchi. D'ailleurs, je vote librement pour mon ami Sergius, et ne veux pas avoir l'air de céder à la contrainte.

CÉTHÉGUS

Où vous retrouverons-nous ?

CÉSAR

Ici ; je n'en bouge pas.

CAPITO

Au revoir, alors.

(Ils sortent.)

Scène XIV

Les mêmes, moins Capito, Céthégus et Rullus ;
puis l'affranchi de César.

CÉSAR, à son affranchi

Fulvie nous suit-elle toujours ?

L'AFFRANCHI

Elle est là.

CÉSAR

Tu es sûr que c'est elle qui a changé les bulletins de Curius ?

L'AFFRANCHI

J'en suis sûr ; vous m'aviez dit de ne pas la perdre de vue.

CÉSAR

Je me doutais qu'elle était à Cicéron. Donne-moi des lettres à lire ; je veux avoir l'air occupé. (Tout en décachetant une lettre.) C'est embarrassant, sur ma foi... Voter pour Catilina, ce sauvage qui brûlera tout... Voter pour Cicéron, cette borne qui conservera tout.

L'AFFRANCHI

Avez-vous décidé quelque chose ?

CÉSAR

Ma foi, non, rien encore...

L'AFFRANCHI

Vos sept tribus attendent.

CÉSAR

Et elles obéiront à mon ordre ?

L'AFFRANCHI

Elles obéiront à un signe.

CÉSAR

Va les rejoindre... Je t'enverrai mes tablettes... celles-ci... Tu les reconnaîtras ?

L'AFFRANCHI

Parfaitement.

CÉSAR

S'il y a deux noms écrits dessus, fais voter pour ces deux

noms... S'il y a un seul nom, fais voter pour un seul.

L'AFFRANCHI

Bien.

CÉSAR

Attends !... Enfin, si tu recevais mes tablettes sans aucun nom...

L'AFFRANCHI

Alors ?...

CÉSAR

Fais jeter dans les urnes soixante-quinze mille bulletins blancs. Va... (L'affranchi s'éloigne.) C'est cela ; Fulvie n'attendait que son départ.

Scène XV César, Fulvie.

FULVIE

Bonjour, César !

CÉSAR

Ah ! vous venez aux comices... C'est d'une bonne citoyenne.

FULVIE

Je vous cherchais.

CÉSAR

Vous me cherchiez ?

FULVIE

Oui... Pour qui votez-vous ?

CÉSAR

Vous me demandez cela comme si c'était chose facile à répondre...

FULVIE

Vous n'avez donc pas encore pris de décision ?

CÉSAR

Je l'avoue.

FULVIE

Voici une lettre qui vous tirera d'embarras.

CÉSAR

Une lettre... de qui ?

FULVIE

Voyez.

CÉSAR

De Servilie ?

FULVIE

Je crois que oui.

CÉSAR

Et de qui tenez-vous cette lettre ?

FULVIE

De Cicéron.

CÉSAR

Qui la tenait ?

FULVIE

De Caton.

CÉSAR

De Caton !... (Il lit.) « Dans ma famille, on aime la vertu. Si vous laissez Catilina devenir consul, ne vous présentez plus chez moi. Si vous faites nommer Cicéron, venez ce soir, que je vous remercie. SERVILIE. » Oh ! rigide Caton, voilà donc pourquoi tu m'as fait sortir cette nuit par la fenêtre de ta sœur, tandis que tu entras, toi, par la porte ! C'en est fait, le sort en est jeté, je me décide pour la vertu... Oui, mais le vice m'égorgera, et, si le vice m'égorge, je ne souperai pas ce soir chez la vertu.

FULVIE

Eh bien ?

CÉSAR, à lui-même

Mais, voyons, peut-être y a-t-il moyen de tout concilier.

FULVIE

Dépêchez-vous, César... Voilà les amis de Catilina, et Curius avec eux.

CÉSAR

Ma chère Fulvie, il est impossible que vous vouliez mon malheur... et mon malheur est immense si je ne revois pas Servilie.

FULVIE

Rassurez-vous, César ; je ne veux pas votre malheur.

CÉSAR

Vous ne voulez pas ma mort non plus, n'est-ce pas, Fulvie ?...
Et ma mort est sûre si je ne vote pas pour Catilina.

FULVIE

Je ne veux pas votre mort.

CÉSAR

Alors, ne perdez pas une parole de tout ce qui va se dire...
Comprenez à demi-mot, et tirez-moi d'embarras. Les tablettes
seront remises à Curius.

FULVIE

Si les tablettes sont remises à Curius, je réponds de tout.

Scène XVI

Les mêmes, Capito, Céthégus, Curius.

CURIUS

Vous, Fulvie ?

FULVIE

Oui, moi qui vous cherchais, et qui, tout en vous cherchant,
décidais César à voter pour Catilina.

CÉSAR

Et avouez que vous n'avez pas eu grande peine à me décider,
belle Fulvie. Eh bien, amis, où en sommes-nous des élections ?

CÉTHÉGUS

Elles vont à merveille ; tout le monde a voté, excepté vos
soixante-quinze mille clients, qui attendent vos ordres.

CÉSAR

Et a-t-on relevé les votes ?

CAPITO

Oui.

CÉSAR

Comment se sont-ils répartis ?

CAPITO

Cicéron a trois cent vingt mille voix ; Catilina, trois cent dix

mille ; Antoine, cinq cent soixante et dix mille.

CÉSAR

De sorte que, jusqu'à présent, c'est Antoine et Cicéron qui seront consuls ?

CURIUS

Oui, sans doute ; mais vos soixante-quinze mille voix vont donner une majorité énorme à Catilina.

FULVIE

Faites attention, César, que, si vos gens ne votaient pas...

CÉSAR

Par Castor ! je comprends bien : si mes gens ne votaient pas, la majorité resterait à Cicéron.

CÉTHÉGUS

Allons, César, décidez-vous.

CÉSAR

Mais je suis tout décidé, et, comme j'agis franchement avec vous, je veux vous mettre au courant des ordres que j'ai donnés à mon affranchi. Voici mes tablettes ; si j'écris deux noms sur mes tablettes, mes soixante quinze mille clients votent pour ces deux noms ; si j'écris un seul nom, ils votent pour ce seul ; si je n'écris rien du tout, ils votent en blanc. Quels sont les noms que vous voulez que j'écrive ?

TOUS, à César

Catilina et Antoine.

CÉSAR, écrivant

Catilina et Antoine... Voici. Est-ce bien cela ?

CÉTHÉGUS

Bravo, César ! bravo !

CÉSAR

Pour que vous ne doutiez pas de moi, amis, Curius, voici mes tablettes ; vous les porterez à mon affranchi ; vous les lui remettrez à lui-même. Il saura ce qu'il a à faire. Tenez, Curius.

TOUS

Merci, César.

CÉSAR

Vous êtes tous témoins que j'ai tenu ma promesse.

CURIUS

Oui, César, et bravement.

CÉSAR

Fulvie, vous rendrez témoignage.

FULVIE

Je vous le promets. (À Capito et à Céthégus.) Suivez-le, afin qu'il ne donne pas contre-ordre.

CÉTHÉGUS

Vous avez raison.

CÉSAR

Au revoir amis ; mes compliments à Catilina.

CAPITO

Nous vous reconduisons, César.

CÉSAR

C'est trop d'honneur que vous me faites.

(Ils sortent.)

Scène XVII

Curius, Fulvie.

CURIUS

Eh bien, Fulvie, nous tenons l'Espagne.

FULVIE

Oui, si César a bien réellement écrit les noms de Catilina et d'Antoine.

CURIUS, lui donnant les tablettes

Regardez plutôt.

FULVIE

Voyons... (Elle ouvre les tablettes.) Ma foi, oui. (Laisant tomber le poinçon.) Ah ! ramassez-moi donc ce poinçon, Curius. (Pendant que Curius se baisse, elle efface avec son pouce les deux noms écrits sur la cire.) Merci. (Elle ferme les tablettes et les remet à Curius.) Allez ! il n'y a pas un instant à perdre.

CURIUS

Où vous reverrai-je ?

FULVIE

Ce soir, chez vous.

CURIUS

Ô Fulvie ! vous faites de moi un dieu.

(Il lui baise la main et sort en courant.)

Scène XVIII

Fulvie, l'affranchi de Cicéron.

FULVIE

Psit ! psit !

L'AFFRANCHI

Que dois-je dire à Cicéron ?

FULVIE

Que les soixante-quinze mille clients de César voteront en blanc, et que les consuls de l'an 691 de la république romaine sont Marcus Cicéron et Caius Antonius Népos.

(Elle sort d'un côté, l'affranchi de l'autre.)

Scène XIX

Catilina, Storax.

CATILINA

Fulvie avec l'affranchi de Cicéron, que veut dire cela ? Après tout, qu'importe à cette heure ? le coup est joué, et ce qui doit être est déjà. Viens, Storax.

STORAX

Me voici, maître.

CATILINA

Tu vois bien cette petite maison ?

STORAX

La maison de la vestale.

CATILINA

Quand la nuit sera venue, tu frapperas à la porte.

CATILINA

STORAX

Oui.

CATILINA

Une femme viendra ouvrir.

STORAX

Bien.

CATILINA

Tu prononceras ce seul mot : *Charinus*.

STORAX

Après ?

CATILINA

Tu marcheras devant, et elle te suivra.

STORAX

Où me suivra-t-elle ?

CATILINA

À ma maison du val d'Égérie.

STORAX

Est-ce tout ?

CATILINA

Absolument. J'y serai.

STORAX

La chose est faite.

CATILINA

Silence ! Voilà Céthégus et Capito.

Scène XX

Les mêmes, Céthégus, Capito,
puis successivement tous les autres.

CAPITO

Victoire, Sergius ! victoire !

CATILINA

Comment, victoire ?

CAPITO

César a voté devant nous.

CATILINA

Pour moi ?

CAPITO

Pour toi et pour Antoine.

CATILINA

Vous avez vu les deux noms ?

CÉTHÉGUS

Vus, sur les tablettes qu'il a envoyées à son affranchi.

CATILINA

Par qui les a-t-il envoyées ?

CURIUS, entrant

Par moi, qui les lui ai remises.

CATILINA

À l'affranchi ?

CURIUS

À lui-même.

CATILINA

Et qu'a-t-il dit ?

CURIUS

Il s'est incliné, disant : « Il sera fait selon la volonté du noble Julius César. »

CATILINA

Et ces tablettes ne vous ont pas quitté, Curius, du moment que César y a eu inscrit les deux noms ?

CURIUS

Pas un instant.

CATILINA

Personne n'y a touché ?

CURIUS

Personne.

CATILINA

Pas même Fulvie ?

CURIUS

Si fait, Fulvie s'est assurée que les deux noms étaient inscrits.

CATILINA

Ô malheur ! malheur !...

TOUS

Quoi ?... quoi donc ?... qu'y a-t-il ?...

CATILINA

Quand je suis revenu ici, là, tout à l'heure, Fulvie causait avec l'affranchi de Cicéron... Merci, Curius, si je suis perdu, ce sera par toi.

Scène XXI

Les mêmes, Volens, Gorgo, Cicada.

TOUS

Victoire ! victoire !...

GORGO

Eh bien, ce brave César, il a donc voté pour nous ?

CICADA

Il me l'avait promis.

TOUS

Vive Catilina consul !

CATILINA

Un peu de patience.

(La cloche sonne. Le peuple remonte.)

CÉTHÉGUS

Voici la cloche qui sonne, on va proclamer les noms.

VOLENS

Le consul a-t-il une bonne voix, au moins, pour bien crier :
« Lucius Sergius Catilina » ?

CATILINA

Patience ! patience !

(On entend de nouveau la cloche.)

CICADA

Tiens ! c'est drôle ; cela me fait de l'effet comme si cela me regardait, moi.

GORGO

Et à moi aussi.

VOLENS

Et à moi aussi.

CÉTHÉGUS

En vérité, le cœur me bat.

CATILINA

Il ne me bat plus.

STORAX, bas, à Catilina

Orestilla !

CATILINA

Où cela ?

STORAX

À son poste, près du tombeau.

CATILINA

Mauvais augure.

CICADA

Silence !

(Trompettes, rumeurs, puis silence.)

ORESTILLA, à Nubia

As-tu les deux anneaux ?

NUBIA

Les voici.

ORESTILLA, les regardant

Bien ; c'est à s'y tromper.

CURIUS

Voici qu'on nomme.

(Nouvelles fanfares. Proclamation.)

UNE VOIX

Les deux consuls élus par le peuple, pour l'an de Rome 691,
sont : Caius Antonius Népos...

CÉTHÉGUS

Celui-là, c'était sûr.

LA VOIX

Et Marcus Tullius Cicéron.

CATILINA

Que t'avais-je dit, Curius ?

(Trompettes, cris, huées, applaudissements, sifflets.)

CÉTHÉGUS

Oh ! vengeance ! vengeance !

LE PEUPLE

Vengeance !

RULLUS, accourant

Nous sommes trahis ! Les électeurs de César ont voté en blanc. Soixante-quinze mille bulletins ont été perdus.

CAPITO

Impossible ! J'ai vu les deux noms sur les tablettes.

CÉTHÉGUS

Et moi aussi.

CURIUS

Et moi aussi.

CATILINA

Et Fulvie aussi.

CURIUS

Que veux-tu dire ?

CATILINA

Que Fulvie a eu les tablettes entre les mains assez longtemps pour en effacer les deux noms, et que tu as porté à l'affranchi des tablettes blanches. Quand nous conspirerons, et que vos maîtresses seront du complot, avertissez-moi, seigneurs.

(Il remonte.)

LENTULUS, entrant

Où va donc Fulvie, Curius ? Je viens de la rencontrer fuyant au grand galop d'un cheval. « Mes compliments à Catilina ! » a-t-elle crié en riant ; et elle a disparu.

CURIUS

Par quelle route ?

LENTULUS

Par la route de Tibur.

CURIUS, s'élançant hors du théâtre

Oh ! un cheval ! un cheval !

LENTULUS

Pauvre fou !

ORESTILLA

Cours à la maison, Nubia, et envoie-moi mes quatre gladiateurs. Ils se cacheront dans les roseaux, au bord du Tibre, et y attendront mes ordres.

NUBIA

J'y vais.

CÉTHÉGUS

Oh ! cela ne se passera pas ainsi... Il y a eu trahison... Annulons les votes, ou bien aux armes !

TOUS

Oui, aux armes ! Tes ordres, Catilina ?

CATILINA

Moi, je n'ai plus d'ordres à donner. Je ne suis plus rien.

CAPITO

C'est ce que nous allons voir.

(Il remonte vers le fond, et va de groupe en groupe, comme pour semer l'agitation.)

ORESTILLA, s'avançant

Salut, Sergius !

CATILINA

Vous étiez là, Orestilla ? Vous avez entendu la proclamation ? Cicéron triomphe. Je suis un homme ruiné.

ORESTILLA

Le croyez-vous réellement ?

CATILINA

Je serais un insensé si je me faisais illusion.

ORESTILLA

Donc, vous n'avez plus aucun espoir ?

CATILINA

Aucun, Orestilla. Je vous avais dit : « Tant que je monterai, suivez-moi ; si je tombe, abandonnez-moi. » Je suis tombé, Orestilla ; vous êtes libre.

ORESTILLA

Je devais partager votre bonne fortune ; je suis prête à partager la mauvaise, Sergius.

CATILINA

Ma dernière consolation, Orestilla, est d'avoir le droit d'être malheureux tout seul.

ORESTILLA

Ainsi, vous me rendez ma parole ?

CATILINA

Je vous prie de la reprendre.

ORESTILLA

Ce n'est pas moi qui m'éloigne de vous ; c'est vous qui vous éloignez de moi.

CATILINA

Voici le cachet d'Orestillus, votre premier époux, l'anneau auquel obéissent vos esclaves et vos intendants.

ORESTILLA

Voici le cachet des Sergius, le gage de vos volontés. Vous pouvez encore garder cet anneau, et moi celui-ci.

CATILINA

Voilà votre anneau, Orestilla ; rendez-moi le mien.

ORESTILLA

Le voici.

CATILINA

Merci.

ORESTILLA

Adieu, Sergius !... Le mal qui t'arrivera, tu l'auras voulu !

(Elle sort.)

CATILINA

Adieu !

Scène XXII

Les mêmes, hors Orestilla.

CÉTHÉGUS

Avons-nous bien entendu, bien compris, et abandonneriez-

vous la partie, par Hercule ?

CATILINA

Êtes-vous assez sots pour le croire, assez lâches pour le désirer ?

LENTULUS

À la bonne heure ! Voilà comme j'aime que l'on me réponde.

RULLUS

Si tu eusses reculé, je ne te reconnaissais plus.

CÉTHÉGUS

Si tu eusses renoncé, je te tuais.

(Bravos dans la coulisse au fond.)

VOLENS

Les vainqueurs chantent là-bas, et disent que tout est fini. Eh bien, je dis, moi, qu'au lieu que tout soit fini, tout commence.

CATILINA

Est-ce votre avis à tous ?

TOUS

Oui, oui, oui !

CATILINA

Vous m'obéirez donc si je commande ?

TOUS

Jusqu'à la mort !

CATILINA

Eh bien, écoutez... J'ai dans ma maison du val d'Égérie une centaine d'amphores d'un vieux vin qui remonte au consulat d'Opimius ; ce sont les dernières. Nous les boirons jusqu'à la lie cette nuit, pour fléchir les dieux qui nous ont abandonnés... Venez, et amenez tous vos amis.

CAPITO

Oh ! je n'ai pas soif de vin, j'ai soif de sang.

CATILINA

Venez, vous dis-je, il y aura à boire pour tout le monde.

VOLENS

En sommes-nous, nous autres plébéiens ?

CATILINA

Oui ; vous surtout, vous en êtes... Toi, Volens ; toi, Gorgo ; venez ! C'est demain le premier jour des saturnales ; demain, à Rome, les esclaves sont maîtres, et les maîtres sont esclaves. Venez, venez.

CICADA

Et moi aussi ?

CATILINA

Toi comme les autres ; n'es-tu pas un citoyen romain ? Allez chercher vos amis, Volens. Allez chercher les vôtres, Gorgo. Amène les tiens, Cicada. Et vous, faites-moi bonne compagnie jusqu'à ma maison du Palatin ; les rues ne sont pas sûres pour moi, ce soir.

CAPITO

Mais pour te rendre au val d'Égérie ?

CATILINA

J'ai mes gladiateurs.

TOUS

Vive Catilina !

CATILINA

Vous avez trop crié aujourd'hui et pas assez agi. Désormais, criez moins et agissez davantage. Venez, amis. À cette nuit, vous autres.

(Il sort, accompagné de Capito, de Céthégus, de Lentulus, de Rullus et de quelques autres.)

VOLENS

Oui, à cette nuit ; soyez tranquille, nous ne manquerons pas au rendez-vous.

GORGO

Qui amenez-vous, Volens ?

VOLENS

J'ai bien deux ou trois cents vétérans de Marius et de Sylla que la misère a réunis, et qui ne demandent pas mieux que de jouer de l'épée. Je vais les prévenir.

(Il sort.)

GORGO

Moi, j'amène une centaine de gladiateurs sans emploi, qui se cachent dans les carrières le jour, et qui travaillent la nuit. Je sais où les trouver.

CICADA

Et moi, j'amène... la Fortune, si je la rencontre.
(Tous sortent.)

Scène XXIII

Orestilla, sur le devant du tombeau ; quatre gladiateurs, cachés.

ORESTILLA

J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas ! Êtes-vous au poste que je vous avais indiqué ?

QUATRE VOIX répondent successivement

Oui, oui, oui, oui.

ORESTILLA

Silence ! On vient ; c'est lui.

Scène XXIV

Les mêmes, Storax.

STORAX, tremblant, chantant, hésitant
à chaque pas, et regardant tout autour de lui

Jupiter sur la dune,

Un soir,

Flânait au clair de lune,

Pour voir

Si son auguste épouse,

Junon,

D'Europe était jalouse

Ou non.

Décidément, je crois que je suis seul.

(Il s'approche de la maison.)

Affectant les airs mornes

D'un veuf.

(Il rencontre un gladiateur. Il essaye de sortir de l'autre côté.)

Il avait pris les cornes
D'un bœuf.

(Il rencontre un second gladiateur.
Il s'avance sur le devant du théâtre, à gauche.)

Soudain, que nul n'en rie,
Voilà...

(Il rencontre un troisième gladiateur. Il essaye
de sortir du côté opposé.)

Une voix qui lui crie :
« Holà ! »

(Il rencontre le quatrième gladiateur.
Il se trouve pris entre les quatre.)

ORESTILLA, paraissant

Bonsoir, Storax.

STORAX

Je suis mort !

ORESTILLA

Mais je crois que oui.

STORAX

Maîtresse !

ORESTILLA

À moins que tu ne répondes franchement.

STORAX, joignant les mains

Ah !

ORESTILLA

Pas de gestes, pas de prières, pas de cris... Tout serait inutile.
Réponds.

STORAX

Interroge, bonne maîtresse.

ORESTILLA

Où vas-tu ?

STORAX

À cette maison.

ORESTILLA

Que vas-tu y faire ?

STORAX

Y chercher quelqu'un.

ORESTILLA

Qui cela ?

STORAX

Une femme.

ORESTILLA

De la part de qui ?

STORAX

De la part de Sergius Catilina.

ORESTILLA

Où dois-tu conduire cette femme ?

STORAX

Au val d'Égérie.

ORESTILLA

Et quel est le mot d'ordre auquel elle doit reconnaître que tu viens de la part de Catilina ?

STORAX

Charinus.

ORESTILLA

C'est bien, tu es un serviteur fidèle. Fais ta commission, mon bon Storax.

STORAX

Comment !...

ORESTILLA

Oui... (Lui donnant une bourse.) Et voilà pour t'encourager à l'accomplir de point en point.

STORAX

Qu'est cela ?

ORESTILLA

Une bourse.

STORAX

De l'argent ?

ORESTILLA

De l'or !

STORAX

Ainsi... ?

ORESTILLA

Tu peux frapper à cette porte, emmener cette femme et la conduire au val d'Égérie ; seulement, comme tu pourrais ne pas faire la commission de point en point, mes quatre gladiateurs te suivront... et écoute bien ce que je vais te dire, Storax.

STORAX

J'écoute.

ORESTILLA

Si tu essayes de dire un mot à celle que tu conduis, voici mon porte-glaive, qui te fendra la tête d'un coup d'épée ; si tu essayes de fuir, voici mon rétiaire, qui te jettera le filet ; si tu échappes au filet, voici mon frondeur, qui te cassera la tête d'un coup de pierre ; enfin, si mon frondeur te manque, voici mon archer, qui te passera une flèche au travers du corps. Tu vois que tu n'as pas grande chance à tenter de t'échapper, et qu'il vaut mieux gagner honnêtement l'argent que je te donne.

STORAX

Mais, parvenu à la porte... ?

ORESTILLA

Tu entreras.

STORAX

Vos gladiateurs ?

ORESTILLA

Ils reviendront.

STORAX

Et ce sera tout ?

ORESTILLA

Tu es bien curieux ! Frappe à cette porte.

STORAX

Hum !... Je dois donc... ?

ORESTILLA

Frapper à cette porte. Oui.

STORAX, frappant

Holà !

ORESTILLA

Tu te souviens de tout ce que je t'ai dit ?

STORAX

Il n'y a pas de danger que j'en oublie un mot : le porte-glaive, le rétiaire, le frondeur et l'archer...

ORESTILLA

C'est cela.

MARCIA, dans la maison

Qui frappe ?

STORAX

De la part de Sergius Catilina. Ouvrez.

MARCIA, ouvrant

Le mot d'ordre ?

STORAX

Charinus.

MARCIA

Marchez devant, je vous suis.

ORESTILLA, aux gladiateurs

Allez.

(Storax s'avance le premier ; Marcia ensuite ; les quatre gladiateurs ferment la marche ; Orestilla reste immobile contre la muraille.)

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Même décoration qu'au deuxième acte.

Scène première

Catilina, Charinus ; des gladiateurs se promènent au fond.

CATILINA, sur un fauteuil,
à Charinus, debout

D'abord, Charinus, mon enfant, mon fils bien-aimé, laisse-moi te regarder (il l'éloigne comme pour l'admirer), t'embrasser, te serrer sur mon cœur.

CHARINUS

Seigneur !

CATILINA

M'as-tu dit *seigneur* quand tu m'as sauvé la vie ?... Non... tu m'as dit : « Venez, mon père ! »

CHARINUS

Mon père !

CATILINA

Tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

CHARINUS

Quoi donc ?

CATILINA

De t'avoir pris dans mes bras, de t'avoir emporté... Il me semblait que je volais l'Asie à Mithridate, le ciel à Jupiter.

CHARINUS

Ai-je résisté ? ai-je appelé ? ai-je même dit : « Laissez-moi... » ? Non, j'ai jeté les bras autour de votre cou, j'ai fermé les yeux, et je me suis laissé emporter.

CATILINA

Dieux bons ! comme l'homme passe éternellement près de son bonheur ! Il y a seize ans que tu existes, et je t'ai vu hier pour la première fois.

CHARINUS

Il y a seize ans que je vis, et j'ignorais que vous existiez.

CATILINA

Eh bien, voyons, dis-moi, cher enfant, ma vue a-t-elle répondu au besoin de ton cœur ?

CHARINUS

Que vous dirai-je ? Jusqu'à hier, je n'avais connu que ma mère, je n'avais aimé que ma mère ; je savais que Clinias m'avait servi de protecteur, je l'appelais mon père, n'ayant personne à appeler de ce nom. Mais ce que j'éprouvais pour lui, c'était de la reconnaissance et non de l'amour filial... J'ai l'air de répéter vos propres paroles ; car, de ce souterrain, j'entendais tout ce que vous disiez. Eh bien, en vous apercevant, j'ai tressailli ; quand le seigneur Caton vous a adressé ce défi, je l'ai pris en haine de ce qu'il vous proposait une chose qui me semblait impossible. Quand je vous ai vu approcher du cippe, briser la chaîne de fer avec la même facilité qu'un autre eût fait d'une guirlande de fleurs, j'ai adressé tout bas une prière à Castor, le divin discolé, et, quand vous avez, semblable à Ajax Télamon, lancé cette masse qu'un héros d'Homère pouvait seul soulever, au milieu du frissonnement de joie que m'inspirait votre triomphe... j'ai ressenti là une vive douleur, comme si quelque chose se brisait dans ma poitrine... Aussi, quand je vous ai vu pâlir, quand j'ai vu comme une frange de soie rougir vos lèvres, j'ai été près de crier, d'appeler au secours ; il me semblait que votre vie défaillante emmenait la mienne... Vous me demandez de vous appeler mon père ? Oh ! oui, oui, mon père, tant que vous voudrez, car, à coup sûr, je suis plus heureux de dire mon père que vous n'êtes heureux de l'entendre... Mais qu'avez-vous ?

CATILINA

Rien, rien, ou plutôt tout... oui, tout... Enfant, sais-tu que je pleure, moi l'homme aux yeux arides, aux paupières desséchées ? sais-tu que les deux larmes qui coulent le long de mes joues, et que tu me donnes pour rien, toi, sais-tu que ce sont deux diamants

pour lesquels j'eusse donné le monde ?... Oh ! regarde ces deux larmes, Cicéron... Cicéron, vois pleurer Catilina, et dis encore que je suis le désordre, que je suis le mal, que je suis le néant. As-tu entendu tout ce que m'a dit cet homme, Charinus ?

CHARINUS

Mais pourquoi Cicéron voulait-il donc tuer mon père ?... J'ai toujours entendu parler de Cicéron comme d'un homme juste.

CATILINA

Ah ! ne me force pas à te dire des choses que tu ne pourrais pas comprendre ; à ton âge, la vie est une oasis pleine d'ombre et de fraîcheur, où les passions n'ont pas encore laissé leur trace brûlante. Comment veux-tu que je te parle de choses que tu ne connais pas, que j'explique l'incendie à celui-là qui sait à peine ce que c'est une étincelle, que je découvre l'océan orageux à l'enfant qui s'est contenté d'effeuiller des roses dans le bassin de marbre d'un jardin ?... Non, mon bien-aimé Charinus : laisse-moi te dire seulement (il se lève et relève doucement Charinus) : Je tente une œuvre immense, j'essaye de soulever un monde... Peut-être ce monde, en retombant sur moi, m'écrasera-t-il... non point parce que j'aurai entrepris une œuvre impie et impossible, mais parce que le temps de l'accomplir ne sera point venu... En attendant, comme c'est le succès qui fait le nom, si je succombe, mon nom sera flétri, déshonoré... Eh bien, mon enfant, garde dans ton cœur la religion du nom paternel, aime-moi quand on me maudira ; souviens-toi qu'en échouant, je n'aurai qu'un regret, celui de ne pas te léguer la royauté du monde ; qu'en mourant, je n'aurai qu'une douleur, celle de t'avoir retrouvé si tard et de te perdre si tôt.

CHARINUS

Mais, alors, mon père, pourquoi ne faisons-nous pas ce que vous disiez à ma mère ?... pourquoi ne quittons-nous pas Rome ? pourquoi ne nous éloignons-nous pas du monde ?... Vivons l'un près de l'autre, l'un pour l'autre.

CATILINA

Hélas ! hélas ! mon enfant, il est trop tard. Si je t'eusse connu il y a un an, il y a six mois, il était temps encore ; si ta douce voix m'eût dit avant-hier ce que tu me dis aujourd'hui, je pouvais m'arrêter, peut-être ; mais, aujourd'hui, les dieux ont décidé : n'allons pas contre la volonté des dieux... Voyons, Charinus, maintenant, que veux-tu ? que désires-tu ? que demandes-tu ?

CHARINUS

Quand reverrai-je ma mère ?

CATILINA

Enfant ! j'ai donc deviné ce que tu désirais, j'ai donc été au-devant de ton vœu !... Tu viens d'entendre refermer la porte ; ce doit être ta mère.

CHARINUS

Ma mère ici ?...

CATILINA

Je viens de l'envoyer chercher.

CHARINUS

Ô mon père ! je vois bien que vous m'aimez véritablement.

Scène II

Les mêmes, Marcia, Storax.

MARCIA

La voix de mon Charinus, de mon enfant... Il est ici ! le voilà ! (Marcia le presse contre son cœur. Puis, tendant la main à Catilina.) Catilina, merci !

CHARINUS

Ma mère !...

CATILINA

Sauvés tous deux !

STORAX

Tous trois même.

CATILINA

Oui, tous trois, bon Storax... Mais comme te voilà blême, grands dieux !...

CATILINA

STORAX

Vous trouvez ?

CATILINA

Est-ce que tu aurais eu peur, par hasard, Storax ?

STORAX

Peur de quoi ?

CATILINA

Eh bien, mais de cette foule de choses dont Storax peut avoir peur.

STORAX

Oh ! mon Dieu, non, au contraire... Je n'ai de ma vie été si rassuré.

CATILINA

Tu n'as vu personne ?

STORAX

Pas une ombre.

CATILINA

Et personne ne t'a vu ?

STORAX

Personne.

CATILINA

Cependant, Orestilla...

STORAX

Elle dort probablement.

CATILINA

Et pourquoi penses-tu qu'elle dorme ?

STORAX

Par Castor ! elle doit être fatiguée ; toute la journée, elle s'est promenée au Champ de Mars.

CATILINA, allant à Marcia

Marcia, avez-vous été contente de cet homme ?

MARCIA

Oui, c'est un guide fidèle, vous le voyez ; un peu taciturne.

CATILINA

Il avait raison de garder le silence ; la moindre parole pouvait

vous trahir.

MARCIA

Vous avez eu pitié des angoisses d'une mère, Sergius ; les dieux vous récompenseront.

(Charinus se lève et prend la main de son père.)

CATILINA

Charinus vous a-t-il dit qu'il m'aimait ?

MARCIA

Oui.

CATILINA

Eh bien, les dieux sont quittes envers moi. Maintenant, écoutez, Marcia. Vous voilà réunie à votre fils, rien ne pourra plus vous en séparer tant que vous ne songerez point à le séparer de moi. Tant que nous resterons ici, et nous n'y resterons pas longtemps, vous habiterez là-bas, dans la maison des bains. C'est une retraite impénétrable, où quarante gladiateurs vous garderont. Ils sont à moi, j'ai acheté leur vie ; ils se feront tuer pour défendre Charinus.

MARCIA

Mais vous m'épouvantez avec cet appareil de précautions. Charinus court donc de bien terribles dangers ?

CATILINA, descendant
la scène avec Marcia

Marcia, défiez-vous de votre ombre ! Que Charinus ne prenne rien que de votre main ou de la mienne. Appelez au moindre bruit. Veillez tandis qu'il dormira, et, quand vous serez lasse de veiller, appelez-moi... Mais à personne, entendez-vous, pas même à Clinias, ne confiez Charinus un seul instant.

MARCIA

Oh ! soyez tranquille.

CATILINA

Et cependant il faut tout prévoir, Marcia ; il est possible que je sois forcé de faire partir Charinus au galop de mon plus rapide cheval. Il est possible enfin que je ne puisse l'aller chercher moi-même, et que je sois obligé de le faire prendre par quelqu'un...

Marcia, regardez bien cet anneau.

MARCIA

Le vaisseau de Sergeste, votre ancêtre ?

CATILINA

Vous le reconnaîtrez bien, n'est-ce pas ?

MARCIA

Oh ! oui.

CATILINA

Eh bien, ne confiez Charinus qu'à l'homme qui vous remettra cet anneau.

MARCIA

Alors, doublez, triplez les précautions... Joignez-y un mot d'ordre que me dira l'homme en me remettant cet anneau.

CATILINA

Il vous dira : « De la part de Sergeste, ami d'Énée. »

MARCIA

Bien.

CATILINA

Oh ! c'est à cette heure seulement que je pourrai vous dire : Marcia, les dieux soient loués ! nous avons sauvé Charinus.

STORAX

Maître, tandis que vous êtes en train de sauver tout le monde, est-ce que vous ne me sauverez pas un peu aussi, moi ?

CATILINA

C'est vrai, pauvre Storax, je t'avais oublié... Tiens, l'or est la meilleure sauvegarde que je connaisse. Prends cette bourse, elle est à toi.

STORAX

Merci, noble Sergius ! merci !

MARCIA

Cet homme a tout entendu, Catilina.

CATILINA

Oui ; mais, sans mon anneau, cet homme ne peut rien.

MARCIA

C'est vrai... (On entend du bruit.) Quel est ce bruit ?

CATILINA

Ce sont les gens que j'attends qui frappent à la porte... Il ne faut pas que ces gens nous voient... Venez, Marcia.

MARCIA

Mais pourquoi ne les recevez-vous pas ailleurs et ne restons-nous pas ici ?

CATILINA

Dans la salle des festins, ouverte de tous les côtés ? Non, non. La maison des bains est seule une retraite sûre.

MARCIA

Vous nous accompagnez ?

CATILINA

Je referme moi-même la porte sur vous. Vous avez les clefs de cette porte ; qu'elle ne s'ouvre qu'au mot d'ordre. Que Charinus ne vous quitte qu'en échange de l'anneau. Couvrez la tête de Charinus avec votre voile, et venez, Marcia ! venez !

MARCIA

Viens, mon enfant.

(Ils sortent.)

Scène III

Storax, seul.

Dieux trompeurs ! qui eût dit au pauvre Storax, lorsque la douce voix d'Aurélia criait : « Pendez Storax ! Mettez Storax en croix ! Écorchez vif Storax ! » qui eût dit que c'était le commencement de sa fortune ? (Il tire de sa ceinture la bourse d'Orestilla.) Bourse d'Orestilla. (Il montre l'autre.) Bourse de Sergius. Il y a bien là, dans les deux bourses, quatre talents d'or, c'est-à-dire plus que je n'ai jamais eu à la fois en ma possession. Ce que c'est que d'être honnête homme, pourtant ! je n'aurais jamais cru que ce fût d'un si bon rapport. Décidément, l'honnêteté est la route de la fortune ; d'abord, il y a moins de concurrence que sur l'autre. Continuons donc à être honnête. Après les services rendus à Sergius et à Orestilla, ils ne peuvent manquer, pour récompense,

de m'accorder ma liberté. Puisque ma liberté ne peut pas me manquer, je puis alors me considérer comme libre. Comme cela tombe ! juste au moment des saturnales ; juste au moment où les esclaves courent les champs, sans que les maîtres aient la moindre chose à leur dire. Comme tu vas courir les champs, mon petit Storax ! comme tu ne t'arrêteras, une fois sorti de Rome, que quand tu te sentiras bien loin de ton bon maître Sergius, de ta bonne maîtresse Aurélia et du vertueux Caton.

UNE VOIX

Le voici.

STORAX, bondissant

Hein ! j'ai entendu une voix. (Il regarde autour de lui.) Je me trompais... Personne ! Ma foi, à présent, l'avenir m'apparaît rose comme l'aurore des poètes... Bonne Orestilla ! petite maîtresse !... je dis bonjour à ton porte-épée, je dis bonsoir à ton frondeur, je dis bon voyage à ton sagittaire, et j'envoie mille baisers à ton aimable filet.

LA VOIX

Si tu dis un mot, tu es mort.

(Au même moment, deux hommes bâillonnent et enlèvent rapidement Storax, et il disparaît.)

Scène IV

Catilina, Volens, paraissant au fond.

CATILINA

Tu as raison, Volens, il y a longtemps qu'ils attendent. Fais-les entrer ; pas d'exceptions, entends-tu ! ma maison, mes galeries, mes jardins, tout au peuple ; puisque le peuple, dis-tu, est tout à moi, il est bon que, moi, je sois tout à lui. (Revenant et ouvrant la fenêtre.) Chrysippe, ce que j'ai ordonné a-t-il été exécuté ?

CHRYSIPPE

Oui.

CATILINA

La coupe sera prête ?

CHRYSIPPE

Oui.

CATILINA

La femme qui doit représenter Némésis est prévenue ?

CHRYSIPPE

Oui.

CATILINA

Bien.

Scène V

Les mêmes, Volens, Gorgo, Cicada, romains.

CATILINA

Soyez les bienvenus chez moi, Romains... Je vous l'ai dit : c'est aujourd'hui les saturnales, c'est-à-dire le jour où les esclaves sont maîtres, le jour où les maîtres sont esclaves. Mais il nous manque des amis, ce me semble ?

VOLENS

Il nous manque ceux qui n'avaient pas encore assez faim. Nous étions pressés, nous autres, et nous sommes venus. Mais sois tranquille, ceux que tu attends nous suivent. Je t'ai amené, pour mon compte, cent cinquante vétérans des guerres de Grèce et de Bithynie, et je t'en promets deux mille autres.

CATILINA

Bien, Volens, bien.

GORGO

Salut, seigneur.

CATILINA

Salut, ami.

GORGO

Je t'amène deux cents gladiateurs et soixante esclaves ; ils savent dans quelle carrière de la Sabine, dans quelle montagne des Apennins, trouver trois mille compagnons. Quand il sera temps, ils les feront prévenir.

CATILINA

Qu'ils les préviennent, il est temps.

CICADA

Bonjour, ami Sergius.

CATILINA

Bonjour, seigneur Cicada... Compagnons, entrez, entrez ! Oh ! la maison est à vous, bien à vous... Prenez, usez, abusez ! ce n'est que le commencement, mes hôtes. Je m'exécute d'abord... Nous verrons si, plus tard, les banquiers et les bourgeois s'exécuteront d'aussi bonne grâce que moi.

TOUS

Vive le roi Catilina !

CATILINA

Vive le peuple romain !

TOUS

Vive le peuple romain !

CATILINA

Du vin et des fleurs !

CHANT DES CONJURÉS

GORGO

I

Allons, robuste oenophore,
Embrasse l'énorme amphore ;
Dans les coupes du Bosphore,
Buvons, au nez des Catons,
Le vin de tous nos cantons.
Coulez, cécube et falerne !
Que l'ivresse nous gouverne !
Rome est la grande taverne !
Chantons !

II

À nous donc tout ce qui souffre !
Tout ce qui hait ! Flamme et soufre !
Oh ! nous allons faire un gouffre !
À nous, hideux bataillons !
Rome flambe, elle chancelle !

Tout l'or que son flanc recèle,
 Voyez-vous comme il ruisselle ?
 Pillons !

III

Dans cette large fournaise,
 Que chacun tue à son aise !
 Le sang n'éteint pas la braise !
 Tibre, tu vas, j'en réponds,
 Monter par-dessus tes ponts !
 Vieux Romulus, sur ta tombe,
 Que la victime enfin tombe !
 Amis, Rome est l'hécatombe :
 Fraillons !

Scène VI

Les mêmes, Curius, entrant.

CURIUS

Vous riez, vous chantez ici !... Là-bas, l'on se bat et l'on brûle : la maison de Lentulus, celle de Céthégus, celle de Lecca sont en flammes, et les bourreaux de la prison Mamertine sont à l'œuvre.

CATILINA

Que dis-tu là !

CURIUS

Je dis que, n'ayant pu rejoindre Fulvie, je suis rentré dans Rome, et, de loin, j'ai vu ma maison aux mains des licteurs ; j'accours au Forum, on venait d'y arrêter Lentulus, Rullus et Céthégus. Je dis que tout est perdu là-bas, et que nous n'avons plus qu'à gagner la montagne et à nous faire bandits.

CATILINA

Voyons, Curius, n'exagères-tu pas ?

CURIUS

Je te dis la vérité tout entière.

CATILINA

Lentulus !... un sénateur, arrêté ?...

CURIUS

Arrêté ! je l'ai vu, te dis-je.

CATILINA

Rullus, un tribun ?

CURIUS

Bâillonné, lié comme un esclave.

CATILINA

Céthégus, Bestia, Capito, Lecca ?

CURIUS

Capito combattait encore, disait-on ; les autres étaient déjà dans la prison Mamertine.

CATILINA

Eh bien, amis, voilà l'heure suprême venue... Je suis toujours à vous... Êtes-vous toujours à moi ?

TOUS

Oui ! oui !

CURIUS

Comment, Sergius tu en appelles à de pareils hommes ? Je suis patricien, moi ; je ne conspire pas avec le peuple.

TOUS

Ô Curius !... Curius, prends garde !

CATILINA

Silence ! Il n'y a plus ici ni patriciens ni peuple... Il y a des hommes qui vont jurer de détruire et de brûler Rome... Je m'appelle poignard, tu t'appelles flambeau...

TOUS

Oui ! oui !

CATILINA

La bataille est engagée.

TOUS

Des armes ! donnez-nous des armes ! il est temps...

(Des esclaves apportent et jettent des amas d'armes aux pieds des conjurés, qui s'en saisissent.)

CATILINA

Êtes-vous armés, compagnons ?...

TOUS

Oui ! oui !

CATILINA

Rentrons dans Rome comme Sylla y rentra il y a vingt ans : l'épée d'une main et la torche de l'autre... Marchons droit au sénat ; les sénateurs seront nos otages, ils nous répondront de nos amis tête pour tête...

TOUS

Oui ! oui !

Scène VII

Les mêmes, Capito, se précipitant en scène
les habits déchirés, une hache à la main.

CAPITO

Nos amis ?... Ils ont vécu !...

TOUS

Morts ?...

CAPITO

Étranglés, par l'ordre de Ciréon...

CATILINA

Oh ! à Rome !... à Rome !...

TOUS

À Rome !...

CAPITO

Impossible !... Les portes sont fermées ; quatre légions avaient été réunies dans la prévision de ce qui vient d'arriver, elles sont sous les armes...

CATILINA

Et comment es-tu sorti, alors, si les portes sont fermées ?

CAPITO

J'ai sauté du haut des remparts, poursuivi par les bourgeois et les chevaliers... Ta tête est mise à prix à un million de sesterces !...

CATILINA

Oh ! j'espère bien qu'elle leur coûtera plus cher que cela !...

Maintenant, amis, ce n'est plus pour la richesse que nous allons combattre : c'est pour la vie.

CAPITO

Oui ; et, comme nous allons combattre pour la vie, et que la vie d'un homme vaut celle d'un autre, il faut des enjeux égaux, il faut que patriciens et peuple, qui désormais vont faire cause commune, boivent à la même coupe ; il faut que cette coupe contienne une liqueur terrible ; il faut que, sur cette liqueur, un serment infernal nous lie.

CATILINA

Tu le veux donc, Capito ?

CAPITO

Je le veux !... As-tu fait ce que je t'ai demandé, Catilina ?

CATILINA

Oui.

CAPITO

La coupe est-elle prête ?

CATILINA

Oui.

CAPITO

La coupe est-elle pleine ?

CATILINA

Oui.

CAPITO

Que la coupe vienne donc !

CATILINA

Place, alors ! (Il prend le milieu de la scène. On forme un cercle autour de lui.) Némésis ! déesse des vengeances, apporte-nous la coupe sur laquelle nous devons jurer !...

(Toutes les lumières s'éteignent. Une femme, vêtue en Némésis, vient du dessous. Elle a près d'elle un trépied où brûle un feu rouge, qui seul éclaire la scène.)

Scène VIII
Les mêmes, Némésis.

NÉMÉSIS

Voici la coupe !

CATILINA, prenant la coupe et
la levant au-dessus de sa tête

Pluton ! Vejovis ! Mânes, sombres divinités qui inspirez la terreur ! Lucius Sergius Catilina vous invoque. Vous le savez, dieux vengeurs ! j'ai une armée de vingt mille hommes en Étrurie, j'ai dix mille conjurés à Rome, j'ai mille pâtres dans les Apennins !... Eh bien, au nom des absents comme au nom des présents, je dévoue Rome aux dieux infernaux !... Je jure qu'il lui sera fait comme elle a fait à Carthage, qu'il n'en restera pas pierre sur pierre, que la charrue passera sur les fondations du Capitole, que je sèmerai du sel dans le sillon de la charrue, et qu'il sera bâti une ville qui sera la ville de Catilina, sur un autre emplacement que celui où fut bâtie la ville de Romulus... Ô ville perverse ! ville vénale, qui déjà au temps de Jugurtha n'attendais qu'un acheteur pour te vendre ! Rome, sois maudite !

TOUS

Rome, sois maudite !

CATILINA

À toi, Capito.

CAPITO, tenant la coupe

Maudit soit celui qui ne marchera pas en avant jusqu'à ce qu'il rencontre l'ennemi ! maudit soit celui qui reculera pendant la bataille ! maudit soit celui qui sortira vivant de la défaite ! Mais, avant tout, maudite soit Rome !

(Il passe la coupe à Curius.)

TOUS

Maudite soit Rome !

CURIUS

Rome, sois maudite !

(Il passe la coupe à Volens.)

TOUS

Maudite !

VOLENS

Maudite soit Rome !

TOUS

Maudite soit Rome !

(La coupe passe de mains en mains.)

CATILINA

Et maintenant, amis, comme on pourrait nous surprendre ici et nous y enfermer, gagnez la plaine. Capito et Curius, prenez les commandements ; Volens, mon vieux centurion, forme les phalanges. Prenez la route d'Étrurie ; dans dix minutes, je vous rejoins.

TOUS

Mais, toi, toi ?

CATILINA

Oh ! soyez tranquilles, je serai là à l'heure où vous aurez besoin de moi. (On ferme les rideaux à la sortie du peuple.) Allez ! (Tous sortent.) Toi, Chrysippe, cours à la maison des bains, et dis à travers la porte que je m'arme, qu'on s'apprête, qu'on m'attend, que je viens ; va ! (Chrysippe sort.) Ô nuit ! nuit sacrée ! nuit, ma sœur ! nuit, ma complice, mon amie ! tu es la dernière obscurité de ma vie ; demain, météore de feu, c'est moi qui ferai le jour ! Allons ! allons revoir Charinus. Merci, Némésis, voilà ta coupe.

(Il rend la coupe à la Némésis. La Némésis s'enfonce dans la terre, mais, en s'enfonçant, elle relève son voile.)

ORESTILLA

Malheur à toi, Sergius ! je suis Némésis Orestilla.

(Elle disparaît.)

Scène IX

Catilina, puis l'ombre de Charinus.

Orestilla ici !... Orestilla dans cette maison !... Dieux immor-

tels, qu'est-elle venue y faire ? Ce sang, ce sang que nous avons bu... Horreur !... (Tonnerre. Il passe à gauche et tombe sur le canapé.) Qu'est cela ?... Des plaintes, des gémissements dans l'air ?... La terre tremble... Présages néfastes, je vous reconnais, c'est vous qui annoncez les apparitions des morts... Dieux bons, dieux immortels, qui donc vais-je voir apparaître ? (Le bassin du fond se couvre de fumée. La fumée se dissipe. On voit Charinus sortir lentement de terre et monter vers le ciel. De sa main droite, il montre une blessure qui lui a ouvert la veine du cou.) Oh ! c'est toi, Charinus ?... Charinus, mon enfant bien-aimé, n'es-tu plus qu'une ombre ?... Charinus, parle-moi !... Cette blessure, qui te l'a faite ?... ce sang, qui l'a versé ?...

CHARINUS, d'une voix lente

Orestilla !...

(La vapeur l'enveloppe de nouveau. Il disparaît.)

CATILINA

Malheur ! malheur !...

Scène X

Marcia, Catilina.

MARCIA

Que me faites-vous dire ?... de vous attendre ?...

CATILINA

Marcia, où est mon fils ?

MARCIA

Charinus ?

CATILINA

Oui, Charinus !... qu'en as-tu fait ?... Réponds !

MARCIA

Mais je l'ai remis à votre envoyé, qui est venu de votre part, avec le mot d'ordre, avec l'anneau.

CATILINA

L'anneau ne m'a pas quitté !... l'anneau, le voilà !...

MARCIA, lui en donnant un second

Et celui-ci, d'où vient-il donc ? Tenez...

CATILINA

Ah ! Orestilla en avait un second, et Storax sera tombé entre ses mains.

MARCIA

Oh ! courons ! courons !... il en est temps encore peut-être !... Sergius, viens, viens !...

CATILINA

Inutile... Regarde !... voici le dernier présent que me font les dieux !...

(Clinias apporte le cadavre de Charinus
et le dépose sur un lit de repos.)

MARCIA

Mon Charinus ! mon enfant !...

CATILINA

Marcia, je voudrais pouvoir mourir à l'instant même ; mais je ne m'appartiens plus, et mon sang ne doit se tarir que dans le combat... Mais jurez-moi, Marcia, partout où je tomberai, de venir relever mon corps, et de mêler mes cendres à celles de mon enfant bien-aimé... afin que, n'ayant pu vivre avec lui dans ce monde, je repose au moins avec lui pendant l'éternité !

MARCIA

Je vous le jure !

CATILINA

Oh ! Charinus ! Charinus ! nous ne serons pas longtemps sans nous revoir !

ORESTILLA, au fond

J'avais droit sur tout et sur tous !...

ÉPILOGUE

SEPTIÈME TABLEAU

Le champ de bataille de Pistoie. – Une vallée immense jonchée de morts. Un pont brisé au fond. Des tentes renversées. Les cadavres viennent jusque sur l'avant-scène. Au premier plan, Cicada, Gorgo, Volens, morts ensemble. – On entend les clairons de l'armée victorieuse qui s'éloigne. – Le silence se fait sur le champ de bataille, éclairé seulement par la lune. – Au fond, Marcia apparaît comme une ombre. Elle est vêtue d'une longue stole. Elle a un voile sur la tête. Elle s'avance au milieu des cadavres, en hésitant pour poser le pied.

Scène unique
Marcia, Catilina.

MARCIA, à voix basse

Sergius !... Sergius !... Sergius !... (Rien ne répond, elle s'avance.) Sergius ! (Elle avance encore.) Sergius !...

CATILINA, se soulevant au milieu
d'un monceau de cadavres

Me voici.

MARCIA

Je vous avais promis de venir vous chercher partout où vous tomberiez, Catilina... Je tiens mon serment.

CATILINA

Je vous avais promis de mourir pour ne pas survivre à Charinus ; je meurs !

(Il tombe mort. Marcia jette sur le cadavre son voile blanc, et fait un signe comme pour appeler ses esclaves.)

DISTRIBUTION

Catilina	M. Mélingue
César	M. Fechter
Clinias	M. Lacressonnière
Lucullus	M. Dupuis
Cicéron	M. Saint-Léon
Volens	M. Crette
Aufénius	M. Bonnet
Marcus Népos	M. Castel
Sylla	M. Georges
Gorgo	M. Barré
Cicada	M. Colbrun
Caton	M. Boileau
Storax	M. Boutin
Curius	M. Gaspari
Un pédagogue	M. Charles
Chrysispe	M. Henri
Rullus	M. Frédéric
Lentulus	M. Peupin
Céthégus	M. Beaulieu
Capito	M. Georges
Charinus	M ^{me} Rey
Marcia	M ^{me} Lacressonnière
Aurelia Orestilla	M ^{me} Person
Fulvie	M ^{me} Hortense Jouve
Niphé	M ^{me} Génot
Nubia	M ^{me} Duval